

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^■■if^.'-' 't.c-i

T2. fi

The text on this page is estimated to be only 9.64% accurate

■Ht'-' « \ I y t .f^'* «•-. . 1 » • ^■h l\

The text on this page is estimated to be only 8.00% accurate

w » r un «• *i *. K « ft '^ .• ORGANON ■»l !*•■■■ 1^ DE
E'ART DE GUERIR I { ■ s . «» '. 1-^ ••

The text on this page is estimated to be only 5.86% accurate

» ► ^ IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX, me des
FEancs-Boiirgeois-S^-Midadf n*^ •'St^ 1

The text on this page is estimated to be only 14.96% accurate

ORGANON j* DE L'ART DE GUÉRIR, TRADUIT DE
L'ORIGINAL ALLEMAND DU D' SAMUEL HAHNEMANN,
CONSEILLEa DE SON ALT£88K 8BRBNI88IME LB DUC d'aNHALT-
BÔTHIN y f kX ERNESTE GEORGE DE BRUNNOW. A PAKIS, CHEZ
BOHAIRE, LIBRAIRE, BUX DES KAOOllS-SOBBOirirB , B° 3; A
LYON, MÊME MAISON DE COMMERCE, EUS PUIT8-GAIL.I.0T, IT**
9. 1832. %. A .€ f

* * % 9 0 ^ a r) A SON ALTESSE SERENİSSIME
MORSEIOMBVK FREDERIC FERDINAND, DUC flOnVERAIN
D*ANHALT-K.ÔTBEN. MoUSEIGITEURy i« Si la reconnaissance est un
des devoirs les plus sacrés dont l'individu ait à s'acquitter « envers son
bienfaiteur, il en est de même des nations à l'égard des grands hommes qui
concourent à leur biep-être. Les Allemands, ainsi que toutes les nations
civilir-: ^'

(vj) sées , se trouvent dans cette position à l'égard de Votre Altesse. Il était réservé à notre siècle, même en grands événements de toute espèce , de voir aussi la réforme de cet art important , qui , sans contredit , est le plus essentiel à la félicité des hommes à l'art de guérir. Cependant l'auteur de la nouvelle doctrine partagea le sort de tous les réformateurs, de trouver la plus vive résistance, et de se voir en butte à la haine et à la persécution. Il en eût été la victime; il eût été condamné à finir sa carrière dans une inactivité douloureuse, si Votre Altesse, suivant la noble impulsion d'une âme généreuse et d'un esprit élevé au dessus des préjugés de la multitude, ne lui eût accordé une retraite paisible et le droit du libre exercice de sa méthode curative. Une digne protectrice fut opposée par là, au « agressement des adversaires, et la

0^ \ (^'J) . finie dé fa méthdde homœopathique , j'ai entrepMsr la traduction françiise de l'ouvrage fondamental de k rtonvelle doctrine, pouf en feicîliterla propagation dans^les pays étrangers. C'est entre vo^ auguâtes mains que je diépùs€î le fruit de mes travaux, hommage reâpèdiueux du dévotiement le plus sincère : c'est sous vos auspices que J'ose placer le snrcès de mes efforts. Que votre nom soit connu de toutes les nations ,^ et que^ toiiteis soient pénétrées de la reconnaissance qui vous est due. Vous avez usé de la plus belle prérogative des souverains , d'appuyer par leur autorité taute entrepi^iâe quii eomtribue au bonheur et à la perfection du genre humain, et de couvrir de leur égide les courageux défenseurs de la vérité. Quand les noms de ces princes ambitieux et soi-disant grands qui ont étonné l'univers , par le bruit de leurs armes et la pompe de leurs triomphes, seront un jour effacés des I

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

(»"j) listes de Thistoire , une génération éclairée et heureuse nommera encore avec des transports de joie et d'amour les véritables pè*-"» des peuples qui n'ont eu pour but que félicité publique. Ce seront eux dont noms brilleront à jamais dans le temple l'immortalité. — Le génie de l'humanité déjà gravé le vôtre! Db VotHX ALTSS» SBEfiHISnHZ, Le tris humble et très obéissant seivil Ekfeste Gkoboe D£ BRUNNO'

AVANT-PROPOS. LE TRADUCTEUR A SES

CONTEMPORAINS. y h De tous les biens de cette vie la santé est le plus précieux , car elle forme la base de notre bien être physique et moral.

L'homme a été créé pour jouir de la plénitude de ses forces corporelles et spirituelles, afin qu'il contribuât par son activité et sa énergie, autant qu'il est possible* à son propre bonheur et à celui des autres; afin qu'il dirige toujours ses facultés vers un plus haut degré de perfection, et qu'il s'approchât ainsi de plus en plus de l'Être suprême, soit (ie éternelle du bien et de la félicité. Mais ce n'est que de l'heureuse harmonie de toutes les parties du corps, ce n'est que du jeu libre et facile de tous ses organes, que provient ce sentiment de vigueur et de courage nécessaire pour exciter l'homme à remplir sa haute destinée, et pour le rendre susceptible en même temps de tous les plaisirs et de tous les charmes de la vie. C'est pourtant la santé, ce don inestimable du ciel, qui est exposée aux plus fréquentes et aux plus violentes attaques. L'influence des saisons, les épidémies contagieuses , les travaux immodérés du* corps ou de l'esprit, les chagrins, les passions, enfin une foule d'accidents imprévus et iné-

■ f 2) vitaLlê sont autant d'ennemis qui sâ& cesse nousmenacent de sa perte. • De tous temps les hommes ont donc cherché à inventer un art qui les mît en état de détruire ces altérations pernicieuses de leur organisme, nonfmées maladies t et de rétablir la santé troublée. Voilà ce qui a donné origine à la médecine et ce qui en fit l'objet de la vénération de tous les peu- J pies. Ce fut surtout dans les derniers siècles que les diverses parties de Tart médical , ainsi que ses sciences auxiliaires , furent cultivées avec beaucoup die zèle, et que nombre de beaux génies chez presque toutes les nations de l'Europe s'y distinguèrent. L'histoire naturelle^ la physique, la chimie, la botanique, la physiologie et l'anatomie furent enrichies des découvertes les plus fcitéressantes , et firent les progrès les plus étonnans. Mais tandis que ces sciences auxiliaires ou secondaires de la médecine s'élançaient d'un degré de perfection à l'autre , les doctrines proprement médicales , la pathologie^ ou la connaissance des' maladies /la /72a//ère médicale'^ on la^connaissance des vertus des médicamens, et la thérapeutique y ou la connaissance des principes d'après lesquels il faut appliquer les médicamens aux malades , ce\$ trois doctrines constitutives de l'art de guérir n'atteignirent pas la certitude et la prédsion néces^saires pour devenir. en effet ce qu'elles pfom^taieut d'être. Il est vrai qu'il n'a guère manqué \

* , i .. V! t ^ > d'écrivains célèbres qui se sont distingués dans
 Tune ou l'autre de ces branches de la médecine. Les littératures française^
 allemande, anglaise, italienne, etc., sont pleines d'ouvrages contenant des
 système^ des maladies en général, ou des observations précieuses sur telle
 ou telle espèce de maladie en particulier. Il est vrai, de même, que Ton a
 recueilli en ordre systématique les expériences faites en divers temps sur les
 effets des médicamens, et que l'on est parveim à trouver des remèdes
 spécifiques contre certaines maladies. Il est vrai enfin, que de tout temps les
 médeciQS ont guéri heureusement quantité de maux qui , sans leurs
 secours, auraient entraîné la mort ou de bien plus longues et bien plus
 douloureuses souffrances. Mais, d'un autre côté, on ne saurait nier que dans
 tous les siècles, à commencer du temps d'Hippocrate jusqu'à nos jours,
 lesdites sciences n'aient offert le champ le plus vaste aux hypothèses et aux
 conjectures. On n'a qu'à lire les ouvrages qui traitent de l'histoire -de la
 médecine pour se convaincre de la vérité de cette assertion. Les théories- les
 plus variées et les plus hétérogènes sur l'essence des maladies et sur la
 manière de les guérir, se sont succédées tour-à-tour ou ont régné
 simultanément, et presque chacune d'elles a eu des partisans qui formaient
 une secte médicale particulière, et lançaient Tanathème contre les écoles
 dissidentes. Mais où est donc la vérité dans cette multiplicité et cette
 contradiction de ^ •".i

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

(4) vues et de principes? Il sera difficile de trouver quatre médecins qui soient d'accord sur le traitement d'une même maladie, et chacun lui attribuera d'autres causes, chacun en tirera des pronostics différents, chacun choisira une méthode particulière, et la section du cadavre les désavouera peut-être tous à-la-fois ! — Toutes ces théories se fondent sur cette opinion, qu'on peut pénétrer, au moyen de la spéculation, dans l'intérieur de l'organisme, et y découvrir les causes et l'essence des différentes maladies. Mais où est donc l'œil du mortel qui ait jamais percé le voile qui couvre l'atelier mystérieux de l'économie vitale? — Ajoutez enfin le mode compliqué dans l'emploi des remèdes, c'est-à-dire, la coutume de n'administrer jamais contre une maladie un seul remède à-la-fois mais d'en ordonner toujours plusieurs sous des formules artificielles, nommées recettes, chose qui rend impossible toute expérience pure sur les effets des divers ingrédients en particulier ; et vous ne serez pas étonnés que les hommes les plus sensés de tous les siècles, et des médecins francs et loyaux eux-mêmes, aient nommé l'art de guérir un art confecturaire. Mais hélas! quoi de plus triste que la conjecture établie en souveraine dans une science qui décide de la santé ou de la maladie, de la félicité ou de l'infortune, de la vie ou de la mort des hommes! — De là vient que tout homme raisonnable, qui a été une fois convaincu de cette vérité affligeante, craint de se soumettre à

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

(5) au traitement médical, et ne s'y livre qu'à regret quand une dure nécessité Vy oblige. Il respecte les individus qui ont voué leurs travaux au soulagement de l'humanité souffrante, mais il ne saurait se tromper sur la nature des choses. Il recoimait et il admire quantité de découvertes inportaites et de connaissances particulières; mais il ne saurait s'imaginer qu'il existe déjà Un art de guérir comme science fondée sur des principes véritables, simples > stables et généraux. Il croit à la réalité de quantité de guérisons médicales ; mais il n'ignore pas non plus que des milliers d'infortunés ont été les victimes des erreurs et des fausses hypothèses, et en sont encore. Il sait enfin que la nature, abandonnée à elle-même, est dans bien de ces cas trop faible pour vaincre la puissance morbifique; mais il faut choisir entre les douleurs naturelles et la mort possible dont le menace la maladie, et les tourments artificiels et la mort méthodique également possible que l'édole lui préparé peut-être. ' Trouvera-t-on étrange si, ' dans cette cruelle alternative, il se rappelle du conseil de Rousseau : « Homme sensé , ne tiens « point à cette loterie, où toutes les chances sont ^ contre toi; souffre, meurs ou guéris, mais sur« tout vis jusqu'à ta dernière heure (i)* » Or, un tel état de choses étant sans contredit un grand bonheur, tout homme qui prend à cœur (i) Emile, livre II

The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate

(C) le salut de l'humanité doit ardemment désirer, la Réforme de cet art important, dépositaire du plus précieux trésor des mortels; réforme qui te ramène sur la voie de la nature et de l'expérience, seules et véritables sources de toute science empirique. Contemporains, le jour de cette grande réforme est venu! C'est l'objet de l'ouvrage immortel dont je vous offre la traduction. Ce n'est pas un système parmi les systèmes qu'on vous présente; ce n'est pas un jeune Esculape, récemment décoré du bonnet doctoral, qui s'élance bardement vers le temple d'Hygiène, pour ajouter la millième théorie aux 999 déjà existantes. Non, c'est un vieillard vénérable qui a blanchi au service de l'humanité; c'est un écrivain d'un mérite reconnu dans la république des lettres; c'est un profond connaisseur de la nature, dont le nom vivra à jamais dans les annales de la chimie, enrichies par ses précieuses découvertes; c'est un médecin qui, dans quarante années de pratique, sauva la vie et rendit la santé à une quantité innombrable d'infortunés dénués de tout autre secours : c'est lui qui vient déposer entre vos mains un code de la nature, résultat de son expérience et de ses longs travaux ! Cet homme distingué, après avoir exercé pendant une longue série d'années le procédé curatif ordinaire, reconnut l'insuffisance de toutes ces différentes méthodes adoptées par l'école, et vit que les promesses de la théorie étaient désavouées;

Il (7) l'aurait les succès de la pratique. Pénétré de cette conviction, il lui parut impossible d'exercer plus long-temps son état de médecin, avant d'avoir trouvé les véritables principes de l'art de guérir, et il résolut fermement de renoncer plutôt à jamais à sa vocation, que d'agir contre le décret de sa conscience. Armé d'un zèle infatigable, il parcourut le vaste labyrinthe de la littérature médicale, et en sortit sans avoir atteint son but, mais après s'être pourtaffit enrichi de quantité de connaissances et de remarques importantes. Une idée lumineuse éclaire tout-à-coup son esprit, et une nouvelle carrière s'ouvre à ses recherches: la nature et l'expérience seront ses guides. Des obstacles et des difficultés innombrables lui disputent chaque pas qu'il fait seul sur cette route solitaire; mais son courage mâle ne recule jamais. Les phénomènes les plus étonnants se manifestent à ses yeux; il s'élève d'un degré de certitude à l'autre, perce la nuit des brouillards, et voit enfin briller l'astre de la vérité qui doit répandre ses rayons bienfaisants sur l'humanité souffrante. Cependant il se garda de publier sa découverte avant d'être suffisamment convaincu de sa réalité par de longs succès. Mais lorsque la nouvelle méthode curative, pratiquée par lui pendant plusieurs années, se montra toujours merveilleusement salutaire, et que tous ses essais et toutes ses cures lui offrirent toujours le même résultat, il n'hésita plus à publier sa doctrine dans la première édition de Q

The text on this page is estimated to be only 25.02% accurate

(8) Son Or^{on} (i) de l'art de guérir; qui parut en 1810, à Dresde, chez Arnold, sous* le titre ^e Organon der rationellen HeilKunde. La seconde édition, revue, corrigée, augmentée, et réduite en une forme nouvelle et plus parfaite, parut en 1819, «ous'cê^e titre : Organon der Heilkunde, et c'est cette dernière que je viens de traduire*. Dans l'intervalle de la première à» la seconde édition de l'organon, l'auteur publia les cinq premiers volumes d'un autre ouvrage essentiel à quiconque veut pratiquer la nouvelle méthode curative. Il a (i) Quant au mot Organon, que j'ai cru devoir conserver dans ma traduction, je ne me permettrai qu'une courte remarque. Quiconque aura lu avec attention cet ouvrage > con-^e viendra qu'il était impossible à l'auteur de se servir du terme de système^e qui aurait rangé son livre dans une même catégorie avec ces théories subtiles et spéculatives dont la simplicité de ses principes et de sa méthode offre justement le contraire. Il aimait donc mieux user du mot grec Organon (op-favov), qui désigne tout instrument propre à travailler ou à exercer quelque chose. L'Organon de l'art de guérir est donc pour l'artiste médical un instrument à l'aide duquel il sera en état d'exercer son art d'une manière sûre et parfaite. Ce titre, tout simple qu'il est, indique beaucoup en peu de mots; mais ce serait mal présumer de mes lecteurs, que d'entrer dans un plus long détail sur ce point; leur sagacité devinera bien ce que je pourrais en dire. — Au reste, j'ai cru que le mot Organon était admissible en français; car les traducteurs des livres d'Aristote^e connus sous le même nom, ainsi que ceux du nouvel Organon de Bacon de Verulam ^e n'ont pas hésité à s'en servir.

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

/ * • . pour titre : Matière médicale pure (i), et consigne en une collection de traités sur divers médicaments simples, contenant la manière de les préparer et les séries de leurs effets spécifiques, trouvés par des essais sur des hommes sains. Un tonneau 6* a paili en 1811 et en 1812 une seconde édition^ revue et augmentée, du premier volume. Mais, dirâ-t-on, comment est-il possible qu'une découverte aussi intéressante, qui s'est déjà manifestée en Allemagne dès l'année 1780, n'ait pu être connue dans un espace de douze années \ toute l'Europe civilisée? Pourquoi, si la méthode dont vous nous parlez est si excellente, et préférable à toutes les autres, ne l'exerce-t-on [> as encore généralement dans tous les pays , et surtout en Allemagne? La vérité n'a-t-elle pas une force irrésistible qui oblige tous les esprits à se soumettre à son sceptre; et l'objet en question n'est-il pas d'une si haute importance, que tout homme raisonnable y doive prendre part ? Une découverte réelle se prouve par des faits; ce ne sont que les rêves fantastiques qui s'évaporent et tombent dans le néant. Voilà les objections auxquelles je m'attends, et il est de mon devoir d'y répondre avec justesse, franchise et équité: Mais , avant d'entrer dans le (i) *Reine Arzneimittellehre* y Dtesden^ bei Arnold y L Theil 1811, //. Theil 1816, ///. Theil 1817, IV. Theil 1818, K Tâeilistg^ TL Theil 1819, ^te Ausgabe des L Theils 1822, /' t.

! (10) détail des causes qui arrêterent les progrès de la nouvelle doctrine, il est nécessaire de donner un «perçu de ses principes fondamentaux; car ce ne sera qu'ainsi que vous serez mis en état de porter un jugement exact sur la valeur de mes argumens. I. Guérir une maladie, c'est rétablir la santé de la manière la plus certaine, la plus douce, la plus rapide, la plus parfaite et la plus durable. II. Le procédé curatif se réduit à trois fonctions essentielles : 1** Investiger l'objet de la guérison , c'est-à-dire, la maladie; 2** Trouver les instrumens qui doivent opérer la guérison, c'est-à-dire, les médicamens convenables ; 3** Employer ces instrumens de façon que la santé s'ensuive. III. L'objet de la guérison que le médecin doit avoir devant les yeux, et sur lequel il doit diriger : son traitement médical , ne consiste pas dans les i changemens imperceptibles que la maladie a produits dans l'intérieur occulte de l'organisme ; car l'œil du mortel ne saurait jamais les reconnaître , et l'esprit spéculatif s'égare ici dans de vaines conjectures. Le véritable objet de guérison pour l'artiste médical ne se trouve que dans les changemens perceptibles opérés par la maladie, c'est-à-dire, dans les souffrances, accidens, signes, en un mot, dans la totalité des symptômes de la maladie, soit visibles ou invisibles y soit qu'ils ne se mani-

I (It) festent qu'au malade seul, ou au médecin, et à d'autres personnes. IV. Le changement occulte dans l'intérieur du corps, et le changement perceptible qui se manifeste dans les symptômes, sont les deux parties constitutives et intimement liées de la même altération de l'organisme , que nous nommons maladie. L'une ne saurait exister sans l'autre , et l'une s'évanouit avec l'autre. 'Or, le traitement curatif ayant fait disparaître d'une manière durable la totalité des symptômes, le désordre imperceptible de l'organisme a été anéanti en même temps. V. Il est impossible d'approfondir l'essence des médicaments par des spéculations métaphysiques, * ou par la considération de leur extérieur, ou par le goût et l'odeur, ou par des analyses chimiques. Les relations qui ont lieu entre eux et les maladies ne sauraient être reconnues que par les effets qu'ils , manifestent en agissant sur le corps de l'homme. VI. En employant les médicaments contre les maladies, nous voyons résulter parfois le rétablissement de la santé d'une manière si évidente , que l'on ne peut s'empêcher d'en chercher la cause dans ces remèdes mêmes. Il est donc d'abord naturel à l'homme d'abstraire les vertus curatives des médicaments d'après les effets salutaires qu'il en voit résulter dans les maladies, et de vouloir les employer suivant ces résultats. Mais cette source de la connaissance des vertus médicinales est très incertaine ; car, excepté quelques maladies à

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

("2) miasmes stables, toute maladie est un cas individuel et particulier, qui doit être considéré comme nouveau, et envisagé d'après la totalité de ses symptômes. Un remède trouvé salutaire dans une certaine maladie ne pourra donc être employé contre telle autre qui lui ressemble dans quelques symptômes. VII. Or, une telle manière d'essayer les médicaments ne nous offrant qu'une multitude de cas et de cures individuelles, qui, à quelques exceptions près, ne permettent aucune application analogique et ne nous présentent nul remède curatif général, il faut qu'il existe un moyen plus certain de parvenir à notre but. Il ne nous en reste qu'un seul, l'examen des médicaments sur des hommes sains. VIII. L'observation de ces essais nous présente le spectacle le plus surprenant. Toute substance médicinale produit des changements particuliers dans l'organisme de la personne essayante; modifiée, elle altère sa santé, et excite des infirmités, accidents ou phénomènes extraordinaires en un mot, nous voyons des états de mal: artificielles variés à l'infini. IX. Nous remarquons donc deux sortes bien différents de ces mêmes puissances, que nous nommons remèdes : premièrement, les guérisseurs qu'elles opèrent parfois dans les maladies, « second lieu, les altérations de la santé qu'elles excitent dans des corps sains. Le troisième

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

[•• •(13 y médicinale qui rétablit la santé troublée de rhomme malade , dérange la santé régulière dfs rhotnme sain. La droite râilson se sent donc obligée de conclure que les médicamens deviennent remèdes moyennant leur faculté de produire de leur chef des altérations sur des corps sains , ou ,en d'autres tei^mes, que la même force qui appert comme puissance morbifiqiie dans le corps saih, se manifeste comme vertu curative dans la maladie à laquelle elle convient. X. Comme le créateur des maladies et des remèdes ne nous fait observer dans les premières que leurs symptômes , et dans les autres que leur puissance de modifier la santé des hommes, et que cette dernière ne se manifeste d'une manière claire que par les effets purs sur des hommes sains y il faut doqc que ce 3911 dans le rapport entre les symptômes des maladies et les effets purs ou spécifiques des médicamens , que nous cherchions le principe général du traitement

-, (14)* i^ La méthode antipathique, ou celle qui emploie des
 médicamens produisant des effets spé- . cifiques opposés (IvavTiov iraGo;)
 aux symptômes de la maladie naturelle ; a^ La méthode homœopathique, ou
 celle qui se sert de remèdes excitant des effets spécifiques semblables
 (optov iraOoç) à ceux de la maladie en questiorir; 3** I^a méthode
 allopathique, ou celle qiii use de médicamens produisant des effets
 spécifiques étrangers aux symptômes de la maladie naturelle, c'est-à-dire ,
 ni semblables ni opposés (aX^ov •jraÔoç). L'expérience décidera de la
 valeur de chacune de ces trois méthodes. Voici les résultats qu'elles nous
 offrent. XII. Quant au procédé allopathique , il présente trois chances
 possibles : I ^ Si les maux artificiels produits par le remède sont moins forts
 que les souffrances naturelles, la maladie reste la même ; a** Si les effets
 morbifiques du médicament sont également forts ou plus forts que ceux de
 la malar die , cette dernière est suspendue aujssi longtemps que dure la cure
 allopathique, mais elle revient aussitôt qu'on a cessé d'administrer les
 remèdes, à dynamique, et non des maux mécaniques^ qui sont du ressort de
 la chirurgie. Mais ceci se verra mieux dans le cours de .rOrganon mém^ S
 iqS. ^

I (15) ^ moins qu'en attendant, elle n'ait achevé son cours naturel ; 3° enfin , si Ton continue long-temps d'employer des remèdes allopathiques violens contre une maladie chronique^ il peut en résulter une complication de maladies y composée des symptômes spécifiques du médicament et des souffrances naturelles, de façon que chacune de ces deux maladies occupe des places différentes dans l'organisme. La méthode allopathique n'opère donc en aucun cas une véritable guérison. La raison de ce malheureux succès se fonde sur ce que les effets purs d'un médicament allopathique, n'étant ni semblables ni opposés aux symptômes de la maladie, ne touchent pas les parties affectées des souffrances naturelles, et ne sauraient donc réellement combattre et vaincre ces dernières. Un tel remède peut bien les faire taire pour quelque temps par les souffrances hétérogènes qu'il excite , mais non pa^ les anéantir. XIII Pour ce qui est du procédé antipathique, il semble que l'influence du remède opposé ait ppéré au commencement une neutralisation des maux naturels) et qu'il les ait parfaitement guéris. Mais dès que ce médicament a cessé d'agir sur le corps, non seulement le mal naturel- reparait, mais il s'ensuit encore un aggravement évident, qui augmente en proportion de la grandeur des doses. La cause en est , que l'organisme de l'homme a la tendance de réagir contre toute in"4

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

(16) flueQce étrangère, et de lui opposer un ^tat jus* tement contraire à celui qu'elle excitait en lui. Or 9 quand le remède employé contre une maladie produit des effets spécifiques opposés aux effets de celle-ci, il s'ensuit que l'effet réactif de l'organisme , qui succède toujours à l'effet primitif du remède 9 ne saurait être autre chose qu'un état semblable à la maladie naturelle qui aggrave cette dernière. Le traitement antipathique n'est donc qu'un procédé palliatif, qui ne sera jamais capable de guérir aucun mal de conséquence, et surtout une maladie chronique (i). XIV. Ce n'est que la méthode homœopathi*que qui se montre toujours salutaire par l'expérience. En voici les raisons : comme les effets spécifiques d'un remède homœopatbique sont tout-à-fait semblables aux souffrances naturelles en question, il» touchent justement les parties et les organes déjà affectés , et luttent avec la maladie naturelle. Mais comme les maladies roédi>cinales sont de leur nature plus énergiques que les souffrances naturelles, ces dernières cèdent, pourvu que les symptômes artificiels les surpa;s* sent un peu en force; car deux-, maladies sem» blables ne sauraient exister ensemble dans les mêmes parties. Cependant les maladies médiçi!.. uiiB .11 - ,_mĩ 11,1- ■ Il ■ I -1 I m (i) Ce ne sont que des petites souffrances récemment nées qui cèdent à ce procédé. — Les seuls cas où la méthode antipathique soit applicable se trouvent dan^ l'Organon , § 78.

^7) ^ales étant d'une certaine durée, les souffrances ^artificielles s'évanouissent alors d'elles-mêmes, et laissent le corps parfaitement sain. Quant à la réaction de l'organisme défavorable au procédé antipathique, elle devient salutaire dans la méthode homœopathique; car l'influence du médicament homœopathique étant semblable à celle de la maladie naturelle, la réaction de l'organisme produit un effet opposé au mal en question ^ et contribue par conséquent au rétablissement de la santé. XV. Or, comme l'expérience et la raison nous donnent la conviction que la méthode homœopathique est la seule préférable, nous avons trouvé en elle la loi fondamentale des procédés curatifs, savoir : Guérissez les maladies par des remèdes capables de produire dans des hommes sains des affections aussi semblables que possible à la totalité des symptômes du mal en question. XVI. Les remèdes homœopathiques doivent être administrés dans des doses, bien plus petites que la pratique ordinaire a coutume de les donner; oui, dans des doses aussi petites; que possible : car, comme un tel médicament affecte justement les parties du corps qui sont déjà extrêmement affectées par la maladie naturelle, il n'a besoin que de peu de force pour surpasser la dernière, au lieu qu'une grande dose nuirait au malade et pourrait le mettre en danger. XVII. Il ne faut jamais employer qu'un seul remède.

The text on this page is estimated to be only 9.80% accurate

Le remède est appliqué à la fois ; car ce n'est qu'un artifice ; } qu'il faut
combinaison du rapport des Affections «péror-, fiquel d'eff médiocrement avec les
symptômes de la maladie en question. Tout mélange de plusieurs
médicaments est à éviter ; car on ne peut jamais définir à quelle
manière ce» divers ingrédients se combinent. XVIII. Les remèdes
homéopathiques doivent être choisis des substances médicinales
les plus pures et dépourvues de toutes leurs forces naturelles. XIX. Comme c'est
une affaire de conscience pour le médecin que le malade reçoive le remède
en juste qualité et quantité, il faut qu'il prépare et qu'il administre lui-
même les médicaments. Après avoir précédé à nos lecteurs, dans un
cadre très restreint, les principes élémentaires de la doctrine homéopathique, il
est temps que je m'acquiesse de ma promesse et que je parle des
obstacles qui ont arrêté la propagation de la nouvelle méthode curative.
Je les distinguerai en obstacles généraux, qu'elle a de commun avec toute
grande dévotion et les obstacles particuliers qui lui font obstacle.
Quelque soit l'obstacle de la première espèce que j'y comprendrai les préjugés
contre tout ce qui est (entièrement contraire aux) opinions établies,
l'indolence et le manque d'intérêt pour les Nouvelles découvertes, la
malice et la jalousie à l'égard du mérite, enfin le penchant de tout en
ridicule. fin /

The text on this page is estimated to be only 20.09% accurate

3. (J9) ' Pour te qui est du premier point, je souti[^]is que les hommes, en général > ne sont pas aussi grands amateurs de la nouveauté, quVin a cou-' tume de4es en accuser. Au contraire, ils ont une profonde estime pour tout ce qui est couvert dé la rouille des siècles ^ et il faut des secousses violentes, une nécessité extrême, ou des impulsions j données par des autorités majeures, pour les en \ détourner[^] La chose étant iine fois consjicrée par la mode , il est vrai qu elle fera des progrès étonnans; mais la difficulté est qu'elle y arrive. — Quoi! s'écria[^]t-on lorsque la nouvelle doctrine médicale fui communiquée au public , quoi! un seul homme prétend avoir trouvé ce que des milliers de médecins les plus sages et les plus sa*vans, n'ont pas trouvé avant lui! Un seul homme veut abattre d'un coup de baguette l'édifice ma-» jestueux d'un système qui subsiste depuis tant de siècles! Cela est inouï, cela est impossible! Je demande à ces amateurs de l'antique et des opinions reçues, si c'est pour la première fois qu'un seul homme ait fait une découverte dont on n'avait pas d'idée auparavant , et qui bouleverse le superbe échaffaudage de toute un[^]r science? NVt[^]on pas cru pendant 5ySoo ans que notre monde n'était composé que* de l'Eui'ope[^] de l'Asie et de l'Afrique, et no firt-ee ' f)a[^] k seul Colomb qui conçut te premier rrdée.lumir neuse d'une t quatrième pattte de la t[^]erre, et qui en promvaik réalité[^] ma l gréieg[^]4ét*i[^]ônS'dé ses *L> -^^^

(20) contemporains? — N'v-t-on pas cru pendant plus de 5⁰⁰ ans que le soleil tournait autour de la terre, et ce fut-ce pas' le seul Copernic qui en démontra le premier le contraire, et qui posa ce beau système qui portera son nom à la postérité la plus reculée? Cependant, combien d'adversaires ce système n'a-t-il pas rencontrés, et il n'y a que quelques années que le Saint-Siège l'a admis, bien que provisoirement. Voilà comme sont en grande partie les hommes; vous avez beau leur parler raison, les préjugés remportent. Une autre classe de personnes est trop indolente pour se soucier des nouvelles découvertes. Trop occupées de leurs plaisirs, de leurs gains et de leurs affaires privées, elles s'embarrassent peu du bien commun et des événements qui y ont rapport. La doctrine homœopathique est une chose qui demande des méditations sérieuses et de mûres réflexions, pour se convaincre de sa vérité et de son excellence. Mais ces bonnes gens n'aiment pas à réfléchir eux-mêmes, et sont contents que d'autres fassent aller les choses comme elles vont. L'homœopathie blessa l'indolence encore d'une autre façon. Cette méthode, qui a pour but de ramener les hommes sur la voie de la nature, prescrit à tous ceux qui veulent conserver, leur santé, et surtout aux malades chroniques qui veulent la recouvrer, un régime simple et naturel, qui demande une abstinence sévère de quantité de jouissances introduites et générale[^]

*? (21) ment reçues pa^r le luxe, mais pernicieuses au bien être
du corps. et de l'ame. Mais les fâcheux et les indolents aiment mieux
souffrir de temps en temps. les tourmens de. la maladie et des remèdes
violens, que de se priver constamment des plaisirs de la sensualité par une
patience momentanée

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

V -(22) que toutes les maladies avec d« l'arseiic; csensooge grossier et absurde aux y^ux cFe quiconque conuak les ouvrages et le traitement de l'auteur. Cette sorte d'adversaires trouva des appuis convenables dans une autre partie nombreuse du pubKc ; je veux dire dans les railleurs et les gens cpédales : les dei*piers se ûent bonnement à tout ce qu'on leur veut faire imaginer ; les premiers, sftos véritable intétét pour aucune chose , ne cherchent qu'à s'amuser et à amuser les autres. Que l'objet en question soit snblime ou bas i bon ou mauvais, admirable ou méprisable , n'importe, pourvu qu'il fournisse matière à leurs bons ttiots. On|a bien ^^ViSocrate tourné en dérisionii p^r jirisiofhane ;- les* pauvres Athéniens se mirent à lire, sans savoir qu'ils étaient eux-mêmes le^ dupes. L'autjeur de la méthode homoeopathique a apssi.' rencontré ses Aristophanes et ses Athé» niens, et*il est impossible de dire quel dlmmage il en est résulté pour la chose même. Mais en voilà assez sur les obstacles généraux qui ont arrêté la propagation de la nouvelle doctrine; venons^n à présent aux obstacles pàrticu^ li^s. Ils dérivent de deux sources : de l'école médicale dominante, et de l'institut des pharmaciens.— Je proteste d'avance que je n*ai nulle intention d'offenser l'ordre honorable des médecins ou celui des pharmaciens ; mais tout eii m'abstenànt de chaque personnalité, je ne saurais m'empêcher de rapporter les faits : il y va

The text on this page is estimated to be only 1.62% accurate

(23) ^ yhfmnfhir d^ t dé 9^ tyiw ip«v&r ce qui loi 4
coût;éi})0ftiici3(Up €fes , étant la P^pi^^^^ Hit:QU09bi

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

(24) toute sa splendeur. Heureux s'il en eût toujours été ainsi!
Mai» rien n'est plus difficile pour les hommes que de séparer leur propre
intérêt de celui de la chose même; Tun et Tautre se- confondent
insensiblement dans leur ame. La haine ^ Tenyie, la jalousie, se mêlent au
zèle littéraire , les esprits s'enflamment et s'aigrissent, et une rechepche
franche de la vérité ne devient que trop- sou^ vent une guerre de partis.
Quiconque aura lu avec attention l'esquisse que je viens de donner ci-

• « (25) ,mi«re apparition ; au moins personne n avoua
 hautement la nécessité d'un tel procédé : l'esprit de secte sembla dominer
 une grande partie des esprits. Ce furent surtout plusieurs de ceux qui
 avoient brillé jusqu'alors par des ouvrages^ écrits dans le sens du système
 dominant , qui craignirent de se voir enlever leur gloire et leur autorité
 littéraire, et qui livrent donc de tout leur ascendant sur le public médical
 pour le prévenir contre la nouvelle doctrine. Sans examiner par des essais
 pUrs la réalité de ses principes , on se borna à la combattre avec les armes
 de la théorie, et à lancer contre elle un anathème impérieux. ^ . Une autre
 grande }>artie de médecins^ trop occupée de sa pratique pour se livrer à la
 critique des nouveaux ouvrages, et accoutumée à voir paraître et disparaître
 chaque lustre un autre système de médecine, s'en rapporta volontiers au
 jugement de ^es écrivains distingués, faisant autorité pour eux, et continua
 tranquillement d'exercer la méthode coutumière , sans s'intéresser à la
 découverte importante qui vçnait d'être faite. Il y eut mûn nombre de bons
 vieux médecins, d'ailleurs' très .estimables , qui ne purent entrer dans les
 vues d'une méthode aussi originale , quoiqu'ils en eussent la bonne volonté.
 Les idées dont l'esprit de l'homme a été une fois imprégné dans la jeunesse,
 et d'après lesquelles il s'est réglé. peu.daut garante ou cinquante années de
 pratique^ N. \

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

(26) 'exercent sur lut un ascendant si puiss[^]pt, qo[^]un changement total de «es idées lut est presque impossible. Ce fut ainsi que M. Hahnemann resta pendant quelques années le seul à exercer ia méthode homœopathique;' et qu'excepté les journaux de médecine, on n'en paYla en Allemagne, qu'en 'Sate çt surtout à Leipzig, oè cet homme ingénieux t[^] sait son domicile. Gepen

The text on this page is estimated to be only 16.36% accurate

(27) r[^]nt dans quelques Tilles provinciales de la Saxe, et y exercèrent la nouvelle méthode avec le plus heureux succès. Il y eut même par-ci par*là des médecins élevés dans les principes de Técole dominante, et versés depuis long-temps dans la pratique, qui embrassèrent publiquement la réforme, et donnèrent par là de beaux exemptes de courdge et de résignation. L'ancienne école médicale sentit bien le péril dans lequel elle se trouvait, et que l'édifice dti vieux système avait été ébranlé jusque dans ses fondemehs. Ce fut surtout dans la ville où le fondateur de la nouvelle doctrine avait sont domicile , qu'on s'empressa de, mettre des entraves à ses progrès, qui devenaient de jour en jour plus marquans. Op chercha de nouveaux alliés, on imiagina de nouveaux stratagèmes , et on réussit dans l'un et dans l'autre. Me voici alrivé à la Seconde source des obstacles particuliers qui s'opposèrent à la propagation de la méthode homœopathique ; je veux dire l[^]nstitut des pharmaciens. Mais ici il nous iaudra rejDontic[^] un pe;U pUis hautt Quiconque ecinnait l'hisloire de la médedne »n*îgnorc pas que les médecins, dans les temps anciens, et encore au commencement du moyen 4ge, dispensaient, c'est-à-dire» préparaient etdis|ri^{^^}içat eux-paêmes leurs médi[^]ameos), Mai[^] la maMèiH\$ de les compo[^]r devenant toujaujrs phis compliquée et les ingrédients plus précieux [^] les.

The text on this page is estimated to be only 28.44% accurate

• (28) Les médecins ne se trouvèrent plus avoir ni le temps ni les moyens nécessaires pour exercer eux-mêmes la dispensation des remèdes. Il leur sembla plus convenable d'abandonner cette emploi aux marchands droguistes; et ce fut ainsi que ces derniers devinrent peu à peu artistes pharmaciens, de négocians qu'ils étaient d'abord. Mais ce nouvel emploi exigeant des dépenses considérables pour assortir les magasins de cette incroyable quantité de drogues plus ou moins précieuses , et pour maintenir tout ce vaste appareil nécessaire à des laboratoires de chimie , il s'ensuivit que les pharmaciens demandèrent aux gouvernemens des privilèges exclusifs d'exercer la fonction susdite. Ils les obtinrent; et il y avait de la justice à les leur accorder (i) : car d'abord chaque commerçant doit vivre de son débit; et il était de l'intérêt public et de la police, qu'une profession aussi importante pour la santé et la vie des hommes (dont . — Il I (i) Cependant ces privilèges, dans leur origine, ne s'appliquoient qu'au Commerce public des médicamens , et n'excluaient nullement les médecins du droit naturel de préparer et de distribuer les remèdes servant à l'usage de leurs propres malades. Ce ne fut que dans le cours des siècles, et surtout dans les derniers temps, que les pharmaciens , dans plusieurs pays, tâchèrent d'enlever aux médecins cette attribution si intimement liée à leur état : aussi furent-ils assez heureux pour* obtenir de la part de plusieurs gouvernemens des lois prohibitives à cet égard ; chose assez facile , puisque les médecins eux-mêmes ne faisaient nulle réclamation générale éphémérique*

(29) . les médecins ne voulaient plus se charger), ne fût exercée que par des gens instruits et honnêtes , pour ne pas être exposée aux abus les plus funestes. Les privilèges des pharmaciens et les lois prohibitives données en 'leur faveur étaient donc amenées par la nature des choses, et se trouvaient conformes à l'état de la médecine. Mais tout a changé de face depuis la fondation de l'école médicale réformée. La méthode homœopathique ne se sert (comme on l'a vu dans l'esquisse précédente de ses principes) que de remèdes simples. Leur préparation n'a rien de compliqué , et n'exige qu'un petit appareil ; enfin ils sont administrés en si petites doses , que le médecin n'a besoin que d'un très petit assortiment de drogues pour suffire long-temps aux besoins de sa pratique. Or , il n'existe pour les médecins homœopathiques aucune de ces raisons qui rendent l'institut des pharmaciens si désirable et si nécessaire à l'école médicale dominante. Mais y outre ces raisons négatives, qui permettent au médecin homœopathique de se passer de secours étrangers, et l'encouragent à réclamer les anciens droits de sa profession , il y a encore des raisons positives qui lui en font un devoir de conscience et de prudence tout à la-fois. L'extrême petitesse des doses homœopathiques demande, d'un côté , la plus grande pureté dans la qualité des médicaments, et de l'autre, la plus grande exactitude dans leur préparation. C'est de l'existence de ces deux conditions que dépend abso

The text on this page is estimated to be only 12.75% accurate

C'est ainsi qu'il faut le succès de la cure. La méthode qui doit premièrement se frayer un chemin à travers les préjugés et gagner la confiance des hommes par des faits incontestables, c'est-à-dire, par des cures heureuses. Peut-être ou bien sans être injuste, peut-être tendre du médecin homéopathique, qu'il confie une charge aussi importante à des mains étrangères, et qu'il expose aux chances du hasard et sa propre réputation et celle de sa méthode? La matière des médicaments homéopathiques est si mince que le pharmacien ne saurait faire qu'un gain très insignifiant avec leur préparation. Il leur reste toujours la crainte qu'elle, la méthode étant une fois généralement approuvée, les médecins ne trouvent aucun moyen de réclamer le droit de la dispensation des remèdes. Comment veut-on que les pharmaciens goûtent une doctrine qui les menace tôt ou tard de la ruine de leur profession? Je suis bien sûr que si l'on n'a pas trop la vérité pour la dissimuler ici. Oui, l'adoption générale de la méthode homéopathique fera cesser l'institut des pharmaciens. Ils redeviendront ce qu'ils étaient jadis, des marchands de drogues; et ils acquerront moins de richesses. Mais sont-ce là des raisons de rejeter la nouvelle doctrine, si elle n'est préférable à toute autre? Est-ce que les hommes existent pour le profit des pharmaciens, ou vice versa? Au reste, les pharmaciens ne seront pas ruinés par la réforme médicale; car cette dernière marchera certainement.

The text on this page is estimated to be only 13.92% accurate

(31) éloigié ik ciFQire que les pharmaciens saient ca«^ pa}>le3 de commettre des supercheries dans la préparation des remèdes homœopathiques ; mais il suffit qu'ils, manquent du zèle nécessaire , et vQilà une présomptioku qui eu général sera contre f\i%i car il serait contre la nature de présumer que les hompt^ s'empressent d^agir contre leur intérêt. D'ailleurs ce n'est pas le maître pharma^ cien seil qu'il faut mettre en considération; le pauvre, médecin doit aussi se confier à la bonne volonté des garçons pkarmaciena, j^sunes étourdis et parfois brouillons ^ qui s'intéresseront peu à lïi gloire et au triomphe de l'homœopathie. Qui ne connaît :pas les méprises singulières et souvent^ funestes qui arrivent fréquemment dans les pharf m^iciet? Le médecin hon^oeopathique ^ trouve^ çn cette ocoasiop dans une position encore plus ^tiquë que le médecin de l'éooole dominante; car, vu l'extrême petitesse du matériel médical que demande sa méthode, il se trouve hors d'état de se convaincre en aucune manière si l^ingnét diént ordonné a été vraiment administré ou non. — Mais il ne faut pas seulement des méprises ou des altérations quant à la qualité du médicament': il suffit de ne pas observer la juste mesure, deâ doses pour mettre la vie en danger; car les re^^ mèdes homtieopathiqueB , touchant directement les parties de Torg^nisme qui sont déjà les plus gétieralement, et qiîè la gétieratioii future atim Umï le temps possible pour hvPM sts arrasgemens en conséquence. ^

(32) affectées par la maladie naturelle, opèrent avec une force infiniment plus énergique que tout remède allopathique. Cependant, n'est-il pas plus probable que ces personnes, accoutumées aux grandes doses de la pratique ordinaire, se moqueront des petites quantités que prescrit la nouvelle méthode, et s'embarrasseront peu d'y mettre l'exactitude requise ? — Réunissez toutes ces circonstances sous un seul point, et vous conviendrez que le médecin homéopathe ne saurait se refuser à la distribution de ses médicaments sans courir une chance très dangereuse. Néanmoins il existe en Saxe, ainsi que dans les autres pays d'Allemagne, une loi qui porte : Que le droit de dispenser les médicaments appartient exclusivement aux pharmaciens privilégiés. Cependant il n'était pas encore hors de doute, notamment en Saxe, si cette loi prohibitive souffrait aussi son application contre les médecins légitimement admis à la pratique par rapport à leurs propres malades ; car d'abord une raison principale qui engagea le pouvoir législatif à défendre aux laïques la préparation et la vente des médicaments, était fondée sur leur ignorance technique et scientifique, raison qui cessa à l'égard des médecins qui ont fait à l'université leur cours de chimie et de pharmacie. Un autre motif pour la police médicale, relativement à la sanction susdite, se trouvait dans la crainte des abus et des crimes possibles, si l'on abandonnait au premier venu une profession aussi importante pour la vie

Tel la santé d«s hommes; mais ce motif ne convient pas non plus aux médecins, que l'on doit présumer gens vertueux et honnêtes , et qui ont le plus grand intérêt à conserver la pureté de leur réputation. "Enfin le médecin ne fait point le commerce des remèdes, mais il n'en adnjinistre qu'aux malades qui se sont soumis à son traitement; il ne se range donc pas dans la même catégorie avec le pharmacien, qui tient boutique ouverte pour chacun. Il y avait donc certainement plus d'une raison qui justifiait le procédé de M. Hahnemnnrij de préparer et

The text on this page is estimated to be only 16.44% accurate

(34) conduite àxx gouvernement sage àous. lequel j'ai le bonheur de vivre ; c'est la force des circonstances qui l'emporte sur la bonne volonté des hommes. Le gouvernement s'est précipité à la décision; non, il demanda auparavant aux premières autorités médicales, des avis motivés et détaillés, relatifs au sujet en question. Pouvaient-elles faire autre chose que de s'adresser aux experts de l'art dans une affaire où leurs connaissances dans cet art devaient seules décider ? Mais les réponses ne furent pas douteuses; juges et parties se trouvaient réunis dans les mêmes individus. Or, ces réponses servant de bases au décret du tribunal, la décision ne put être que favorable à l'école dominante. L'application de la loi prohibitive en question fut faite aussi contre les médecins, et en Prusse il fut interdit au docteur Hahnemann de dispenser à lui-même ses médicaments, excepté dans de certains cas rares, 'qu'il serait trop long de détailler ici, et qui en définitive ne changeaient rien à la chose même. Le fondateur de la doctrine homœopathique obéit consciencieusement à l'arrêt qui venait, d'être prononcé et ne pouvant continuer ses pratiques sous les conditions données, il cessa entièrement d'exercer, et en avertit franchement le public. Le même sort qui avait frappé l'auteur frappa aussi plusieurs de ses disciples. L'école dominante triompha et la cause de la réforme semblait perdue. Mais la Providence divine, protégeant le bien

The text on this page is estimated to be only 10.41% accurate

l ■i (35) • * et dé la yférité^ ne^laûsa pas périr dame sa
Daïssâniee une enreptise aussi louables Un' prince géBéreu% le
ducul'ADhaU?K.oethen> offrit on .asile «au véné« rabje auteuiK« (a)
Archip. fur die homœopathische Heilkunsty kèrausge^ 3.

■ (36) société y font le récit des cures remarquables qu'ils ont faites d'après les principes de la nouvelle doctrine ; ils y exposent leurs découvertes sur les effets spécifiques des médicaments- trouvés par des essais purs sur eux-mêmes ou sur d'autres hommes sains; ils traitent divers objets concernant la théorie comme la pratique du nouvel art de guérir, et réfutent les écrits de ses adversaires. Après tout ceci , il ne me paraît plus douteux que la doctrine . homœopathique n'ait pris racine en Allemagne. Mais une découverte qui touche d'aussi près la félicité des hommes ne doit pas être le patrimoine exclusif d'une seule nation ; elle appartient à l'univers. C'est dans cette intention que j'ai entrepris la présente traduction , la langue française étant la plus répandue dans tous les pays civilisés. Vous, lecteurs éclairés d'une nation quelconque, si ce livre tombe entre vos mains, Usez-le sans prévention, et je suis persuadé que la vérité se dévoilera à votre esprit dans toute sa splendeur. Retenez-la alors comme un trésor précieux ; travaillez pour sa gloire, et une postérité renaissante bénira vos efforts !

Dresde, le 90 août 1830. ' Le Traducteur. gaben von einem
Fereine deutschet Aefzte ; Leipzig , bei Eeclam.

1 PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION
DE 1814 De tout temps aucun art n'a été plus unanimement déclaré un
art conjectural que la médecine. Aucun ne saurait donc se soustraire à un
examen sévère de ses principes fondamentaux, que celui-ci, sur lequel
repose le bien le plus précieux de cette vie la santé. Je me fiais
globalement d'avoir été le seul » dans les temps modernes, qui en ait entrepris de
bonne foi la sérieuse révision, et qui ait exposé les résultats de sa
conviction aux yeux du monde, dans des écrits en partie anonymes, en
partie publiés sous mon nom. Obligé de procéder seul dans mes
recherches, je trouvai le chemin de la vérité bien éloigné de la grande route
de l'observance médicale. A mesure que je passais d'une vérité à l'autre, mes
principes, dont je ne faisais valoir aucun sans en avoir été convaincu par
l'expérience, s'éloignaient toujours davantage de ce vieux système qui,
composé d'opinions, ne se soutenait que par des opinions. Les résultats de
mes convictions sont déposés dans ce livre. On verra à présent si des
médecins.

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

(38) qui agissent de bonne foi avec leur conscience et avec les hommes , s'attacheront encore plus longtemps à ce tissu funeste de conjectures et de maximes arbitraires , cfti s'ils < aovriroit les yeux à des vérités salutaires. J'avertis d'avance que l'indolence et l'opiniâtreté excluent du service des autels de la vérité , et qu'il n'y a que ceux qui, à un esprit dégagé de pré* vendons 9 unissent un z^e infatigable, qui soient capables de l'acte le plus sacré pourdes hommes, l'exercice du va*itable art de guérir. Mais un tel médedn s'élève immédiatement vers le créateur du monde, dont il aide à conserver les^créatures , et dont ' llàpprabaion le pend trois fois^ hesreux. 1 À i

The text on this page is estimated to be only 4.24% accurate

^*>'*^^*«««««^%'^»%éoulatif -d'anciennnes ourfuoikes ^ ei
de/iu{>p0ai** tions arl»JËraires tirées de. phénoméoes léquVP^ ques, elle
n'ett^t ne rpeui; étire qu'une i»uUité> quand ^eUe feiwt. romonter ^son
a^o^iquité k- d& nûlUers d'anuéees-^ et>q«bnd*nième
j^lleeraitipoiiriuee.priyilégeis /pai^^tQus;tes rofs e^t eitopciereiirs de la -
terre. iLaTrafte médecine: est, dfi sanature* lâMSt^i^n^e simpletninijt
empirique^. et inê peut^'attacher qu'à des :ÊâtS|purs;/et.à d^ phéni)^»iè>es
sensuels appairteciant à: sa sphère; carj tc^iis>les {

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

(40) s'agit de guérir , la connaissance de l'effet des remèdes, et enfin la. connaissance de l'application de leurs effets à la guérison de la maladie, c'est ce que l'expérience seule nous apprend. La médecine ne doit point s'éloigner d'un seul pas de la sphère des expériences et des observations pures^ si elle veut éviter de tomber dans le néant et dans la charlatanerie. Quoique pendant vingt-cinq siècles des milliers de médecins», en partie très respectables, aient adopté, faute de mieux, la médecine telle qu'elle a été jusqu'à présent , les considérations suivantes prouveront cependant que cette médecine, dans toutes ses parties , est une chose fort absurde , contraire à son but, et entièrement nulle. L'esprit ne saurait reconnaître aucune chose à priori; il ne peut se former de lui-même une notion de l'essence des choses , de leurs causes et de leurs effets. Si l'on doit énoncer des vérités sur des objets réels , il faut que chacune de ses propositions soit fondée sur des observations sensibles, sur des faits et des expériences. En s'éloignant d'un seul pas du chemin^ de l'observation , il se trouve aussitôt plongé dans les espaces illimités de l'imagination et des hypothèses arbitraires, mène à des fausses opinions et du rien absolu. Dans des sciences simplement empiriques, comme la physique, la chimie et la médecine, l'esprit uniquement spéculatif ne doit obtenir aucune voix décisive; car, agissant seul dans de i À

(41) telles sciences, et s'égarapt par cela même dans des imaginations et dans de vaines. conjectures, il produit des hypothèses singulières, qui, dans des milliers de cas, ne sont que des illusions et des mensonges, et ne peuvent manquer de l'être d'après leur nature. Tel a été jusqu'à présent le prestige sublime de la médecine nommée théorétique, dans laquelle on érigeait des notions à priori et des conjectures artificielles en systèmes pompeux, qui montraient seulement ce que leurs auteurs avaient rêvé sur des choses qu'on ne pouvait savoir , et qui ne sont aucunement nécessaires pour opérer une guérison. Cependant /pour les cures réelles, les praticiens ne pouvaient faire aucun usage de ces pompeux systànes, qui sélevaient au-dessus de toute expérience. Ils poursuivaient leur propre chemin d'après les préceptes coutumiers de leur^ auteurs , qui leur enseignaient comment on s'était avisé de guérir jusqu'alors, et suivant l'exemple de leurs prédécesseurs, dont la pratique faisait pour eux autorité, sans se soucier, comme eux, des décisions d'une expérience conforme à la nature, sans tâcher de se procurer un vrai principe pour base de leurs actions; mais satisfaits d'avoir trouvé la clef d'une pratique commode , le bréviaire aux recettes à la main^ ils s'approchent hardiment du lit d'un malade. Quiconique fera de cet abus une critique saine.

The text on this page is estimated to be only 13.13% accurate

(42) tonsciencieuse et exeitipte de préjugés, comprendra facilement que ce qœ Vdn a appelé jusqu'à préseirt la médecine, n'était qu'un àggrégat^ en appsfrence plein df értidtdoti , aw^uel (coinnie ab chapeau de Odkft)^ om: donliait de temps eh temps, suivant la mode, une nouH^elle* forme syè* fématique,'mais qm, dans so» intérieurei*^ dans Tessence de Tai^t de guérir, restait toujours le même, c'est-à-dife, une itiéthode obsciire et contra îre à ^on but. Il n'existait pas encore un art deguériroonflyrme à la nature età l'expér ience. Tcmte cette* médeciwe, telle qu'elle a été jusqu'à présent, n'était qii'un mécanisme contraire à la nature, qu'une fiction couverte d'une teinte de Vraisemblance. Laî pathologie créait airbitrairement l'objet de la guérison, c'est-à-(îife, la maladie. On fixait, > ée pleine autorité , quelles d^e^ient être tes inarkidieB, tant pôtir te nombre que poui^ k forme et le genre. Bon Dieu! toutes les maladies que^ là nature pro* duit à Piil^ni dans rh<:>mtné, exposé à tant de-siruations diffÉrentes> sotis des modifications qu'on ne saurait jamais fixer d'ait^aiice, et variées à Tmfini, le nombre de toutes ces maladies ^est tellement rogné par là pathologie , qu'il n'en reste pins qu'une poignée modelée à sa façon* -^ On^définià* sait présomptueuiàement les niâAaflieB àpriari^ et tm leur supposait d^s bases qui ne t^udiaient pas les sens. On ne se fondait pas en cela sur l'expérience (et comment une expérience claire et pure à

The text on this page is estimated to be only 14.42% accurate

(43) ponyjiit-dlie avérer des rêves autoi fantastiques?). Non f on se reposait sur une prétendue pénétration de, la ilatûre intérieure des dioses, et de l'invisible 'économie vitale^ chose refusée à tout martel. Pour fixer aussi quelque diose sur les itistru^menls de la guérison ^ on dédtiisait l'effet des dif-* férens médicanienls dans la matière médicale^ au /moyen de données physiques , chimiques , et d'autres également hétérogènes, comme aussi de l'odeur, du goût et de l'apparence des médica* mens, et le plus souvent encore des expériences le^ plus impures , iailes au lit des «malades , où, au intlieu du conflit des symptômes de larmalsidie, l'on avait ordonné des remèdes composés pour dos^oas iocoBipléteineot décrits. A /mer veille l Cette puissance invisible, renfermée dans l'essenfce in-* tériei^redes médicaments , doit toute la pmeté et }w :rérHé.ne se prononcent jamais que dans ses ^iets* sur des hommes sains; cette Êicutté dynamique et spirftoelle , capable d'altérer lai santé des hommes^ on la décréta arbitrairement, et de pleine autorité/ sans consulter, sans exanriiier l^ médicffmens par le seul moyeii possible, celui des eaqpériences pures« Les edmiaissances des 'médicamens ainsi dé-* doites, présumées, coftjecinrées et imi^néesj, furent appliquées par la thérapeutique atik c»s^ ses> prétendues primitives des maladies , - selon le principe de l'imtithèse {eofitraria contratus)^ d'à

(44) près le système de Galène , ce fabricant d*fayp

(45) que les moyens nécessaires pour cela, tant les matériels que les lois de leur application, ne se trouvent que dans la nature perceptible à nos sens , dans des observations attentives et religieuses, et dans des expériences aussi pures que possible. Nous comprendrons bien que ce n'est que dans ces sources qu'il faut puiser, en • s'abstenant de tout mélange adultère d'hypothèses* arbitraires, et en usant de ce zèle désintéressé que l'on doit à une chose d'un prix si haut y la vie des hommes. Qu'on examine si mes sincères efforts ont trouvé sur cette voie le véritable art de guérir. Leipzig, vers la fin de l'année 1818. D*^ Samuël HAHNEIANN. L

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

I f' TABLE SOMMAIRE. • INTRODUCTXOW. i Exemples^
ptis dan» toufi let Iwpsv de gttéfUoaf «péréM homœopathiquement par des
médecins à leur insu. ^ Guérisons opérées de même par des non-médecins ,
au moyen d'effets semblables , comme étant les plus salutaires.
Pressentimens de plusieurs médecins, que cette méthode de guérir était
préférable à toute autre. TEXTE DE L'ORGANON. % 1-2. L'unique tâche
du médecin est de guérir les maladies d'une manière prompte, douce et
durable , mais non de fabriquer des systèmes théoriques et des
explications vagues. % 3-4. Il faut qu'il cherche l'objet de la guérison dans
une maladie donnée, et qu'il connaisse les vertus curatives des différens
médicamens, afin de pouvoir les y appliquer. Il faut aussi qu'il sache
conserver la santé des hommes. S 5-6. Il est impossible de reconnaître les
maladies aux changemens qu'elles produisent dans l'intérieur . invisible du
corps ; mais elles peuvent fort bien être reconnues h, leurs symptômes.
J^ole, Nullité de la cause primitive de la maladie , comme objet de
guérison. \$ 7. La maladie n'existe pour le médecin que dans la totalité de
ses symptômes. r .

The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate

(47) S 8. Pour gnérif la rnnUdift, te méfkrrio) »'a dono quia Adre disparaître la tQtaUte- d^ sym^mes, JftfMi Fallil^-
da'Ui.rttMÎéde^d«g«érilrpwdeéiiMdl&itift, Uqiièlltt ne S 9-11. Tous les symptômes étant anéantis, la maladie est également guérie dans Tintétieur du corps; § 12^ La totalité des symptômes est la seule indication du remède à' choisir. S 13. L'altération de l'état de santé qui a lieu dans les maladie^ ("les ^symptômes de la maladie) ne peut être rétablie par les médicamens , qu'en tant qu'ils otat la fkculté de produire eux-mêmes des cfaangemens dans rhopime. . S 14. Cette faculté des médicamens, de changer l'état de santé ne peut être observée que dans les effets qu'ils produisent sur des hommes bien portans. S 15. Les symptômes de maladie que les médicamens produbent dans l'homme en état de santé sont donc la seule chose à laquelle nous puissions reconnaître leur faculté de guérir les maladies. S 16. SI ^expérience prouye que les maladies sont guéries de la manière la plus sûre et la plus durable, par des médicamens produisant des symptômes semblables à ceux de la maladie, ce sont de semblables médicamens qu'il faudra » choisir prdur opérer là gnérisoii ; si, au contraire, Pexpé-rîence prouve que les maladies sont guéries de la manière la plus certaine et la jAus durable par des médicamens pro^ duisant des symptômes opposés à ceux dcf la maladie , ce sottr des méêksamem oppoééê dcnni on detfti 9e. servir. Note, Utisâge dé mëdicamens dont les symptômes n'ont aucun rap« port à l'eut de la aaltdi* (ank sym|M6in«s de^Uvnialildlé); est lâ-miéthode cootumière condamnable (la cure allopathîque}. *' S 17. Dea sympitèibwde^itiédeecitie^pposésii ceuvdela vlsh ' ^ Iadi0.(cures aiitifiafchiquea) »e peuvent npn.pjit» gii^rir de» symptômes de. nirtadU) p^^aéiféran* et .ot^r^nitives*

(48.) S 18-19. La seule méthode de guérir qui reste encore , outre ces deux dernières ^ la méthode homœopathique, qui emploie des médicaments produisant des symptômes semblables à ceux de la maladie , l'expérience nous apprend qu'elle est toujours salutaire. S 20. Cela se fonde sur la loi naturelle des guérisons » qu'une affection dynamique dans l'homme vivant est anéantie d'une manière durable par une autre plus forte , qui lui est trèssemblable y et n'en diffère que dans son essence! S 21. Cela arrive aussi bien par rapport aux affections physiques comme par rapport aux affections morales. I^{ote}, Exemples. S 22. La vertu curative des médicaments se[^] fonde donc sur la ressemblance de leurs symptômes à ceux de la maladie. S 23. Essai pour expliquer cette loi naturelle des guérisons. § 24-27. Les médicaments rendent l'homme plus intensivement et plus certainement malade que les causes excitatives naturelles des maladies. % 28. Le corps de l'homme est bien plus disposé à laisser altérer son état de santé par des puissances médicinales que par une maladie naturelle. S 29-30. La justesse de la loi homœopathique se prouve aussi en ce que chaque cure non-homœopathique ne réussit pas , et que deux maladies naturelles qui se rencontrent dans le même corps ne peuvent s'anéantir et se guérir mutuelle* ment y si elles sont dissemblables. S 31. L Une maladie qui a déjà affecté le corps en repousse une nouvelle maladie qui lui est hétérogène, pourvu que celle-ci ait une intensité moindre ou égale. S 32. Par la même raison , des cures non-homœopathiques ^ qui ne sont pas violentes ne guérissent jamais une maladie. 5 33. IL Si l'homme déjà malade est attaqué par une nouvelle maladie hétérogène , mais plus forte que la première[^]

(49) la maladie postérieure suspend, tant qu'elle dure, la maladie antérieure, mais ne la guérit jamais. § 34. Par la même raison, des cures violentes avec des médicaments allopathiques ne guérissent aucune maladie, mais la suspendent seulement aussi long-temps que duré l'attaque violente des médicaments qui ne peuvent produire des symptômes semblables à ceux de la maladie ; ensuite la maladie reparaît avec autant et plus de malignité qu'auparavant. § 35. III. Il se peut aussi que, quand la maladie nouvelle influe pendant long-temps sur le corps qui souffre déjà d'une autre maladie hétérogène, la maladie postérieure s'allie à la maladie antérieure, de façon qu'il en résulte une maladie double (maladie compliquée); mais aucune de ces deux maladies hétérogènes ne se détruit l'une par l'autre. § 36. Plus souvent encore que dans la nature, il arrive, par le trantran des cures ordinaires, qu'une maladie artificielle produite par l'usage assidu d'une médecine violente et allopathique (qui par cela même ne peut effectuer la guérison), s'allie à la maladie naturelle antérieure, de façon que le corps sujet à un mal chronique est alors doublement affecté. § 37. Les maladies qui se compliquent de cette manière occupent, à cause de leur hétérogénéité, chacune dans l'organisme, la place qui lui convient. § 33-39. Mais il en est bien autrement lorsqu'il survient une maladie plus forte, semblable à la première ; car alors celle-ci est anéantie et guérie par la maladie postérieure. § 40. Explication de ce phénomène. § 41. Exemples de maladies chroniques guéries par la nature elle-même, à l'occasion d'une autre maladie semblable survenue depuis. § 42-44. La nature elle-même ne peut donc anéantir et guérir les maladies que par d'autres maladies qui produisent

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

(àO) iKent des symptômes semblaUes à ceui de la maladie antérieure^ mais jamais par des maladies dissemUableS; Elle instruit par là le médepin, des médicamensavec lesquels il peut guérir d'une manière, certainey ç'fsstri^ive f uniquement avec des remèdes horoœopalhiques., S 45. La nature n'a que peu de maladies qui puissent agir homœopathiquement sur d'autres maladies', -et enûore ee secours est-il accompagné de beaucoup d'incontëniens. S 46. Le médecin I au contraire, possède une quantité inBtonjbrable de remèdes liomoeopatliiqueâ, Vest-^-dire, dans , les médicamens dont il a reconnu les effets spécifiques, et dont le mal artificiel qu'ils produisent s'évanouit' â

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

(51) . que> qoi est la i>lfis convenable à 1\$ nalure, ^ on détruira ' en même temps! h source de. ces motières dégénérées prodqites gar la, maladie dynamique, quî^isembl^ être pour le médecin ordinaire jies matières qui produisent et perpé* tuent la maladie. Note. Les crises de la. maladie, abandonnée k eHe-même ne noos indiquent pas qu'il y ait des toattières morbifiques à évacuer.' \$ 65-68. 11 n'y a qne trois méthodes possibles ponr «a*)loyer les médicamens contre les maladies ^ savoir : I® La méthode allopathique, qui reste toujours sans: effets; 2^ La méthode homceopathique , qui est la seule salutairei ^® La méthode antipathique (palliative) , la' plus illusoire de toutes , selon laquelle on ordonne contre un seul symptôme de maladie un remède qui produit un effet c^ posé (contraria contrariis). Exemples. - . ^ "§ 69. Cette méthode antipathique est vicieuse, non seulement . parce que par elle on ne combat qu'un» seul symptôme de maladie, mais encoiir parce que, après avoir diminué ^en apparence le mal pour peu de temps , elle le fait toujours réellement empirer bientôt après. Note, Témoignages des antenn. % 70. £|fils nuisibles de quelques cures antipathiques. %1X. la répétition d*un palliatif avec augmentation de dose n'opère pas non plus la guérisotti mais produit encore un plus grand mal. \$ '72. Les médecins auraient dû juger par là qu'un procédé opposé à celui-ci, c*est à-dire, le procédé horœopathique , devait être salutaire. \$ 73*74. La r^ison'pour laqudle l'appplication antipathique des médicamens est si nuisible , et pourquoi leur application homœopathique est la seule salutaire, est fondée sur la différence entre l'effet primitif que toute médecine pro-^ 4.

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

^ (52) . _ dutt %n agUsiint sur le corps , et entre l'effet secondaire que rorganîsoie Tivant opère ensuite par sar réaction. S 75. Explication de l'effet primitif et de l'effet secondaire. S 76. Exemples de Tun et de l'autre. ' S 77. Ce n'est qu'en donnant les plus petites doses liomœopathiques que l'effet secondaire de l'organisme se manifeste uniquement par le rétablissement de l'équilibre de la santé. \$ 78 De ces vérités résulte, d'un côté, l-efHcacité du procédé homœopntfaique, comme, de l'autre, la perversité du procédé antipathique (palliatif). Note. Seuls cas dans lesquels rappiication autipathique dej remède» peut encore être utile. \$ 79. Comment, de ces vérités, résulte reiHcacité de la méthode homceopathique. \$ 80. ^Comment il s'ensuit, de ces vérités, que la méthode antipathiqup est nuisible.. Note, Des sensations opposées ne se neutralisent pas dans le tlhnsorium de Thomm^, comme des corpf Qppo|^s daus la chimie. §81. Précis de la méthode bomœopathique. % 32. Trois choses sont nécessaires pour opérer une guérison , savoir : i^ la recherche de la maladie; *%<> la recherche des effets des médicamens ; 3° leur application conveimble. . § 83. Réfutation de la pathologie vulgaire, et particulièrement de la pathologie nominale. S 84-85. Si l'on excepte quelques maladies à miasmes constans, toutes les autres sont infiniment variées, puisqu'elles résultent de différentes causes hétérogènes. § 86. Les innombrables causes excitatives des maladies, en agissant sur les constitutions des honunes, qui sont extrêmement variées, doivent produire des différences innombrables dans les maladies. Note, Exemples dp quelques- unes de ces puissances ennemies.

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

(53) § 87. n s'ensuit de là, que,, exgepfé les maladies. hiiasmall^ ques, toujours égales, tout cas de maladie est if n cas perticnUer différent de toàs les autres. § 88. Cest pourquoi le médecin doit traiter chaque cas âekaala» die d'après sa natoï^ individuelle,et en noter les particularités . § 8^ Que' doit faire le médecin à cet égard? § 90-105. Instruction comment le médecin doit recherclier et tracer l'image de la maladie. T.,' • § 106-108. De la recherche des maladies épidémiqaes ' en pavticulier^. § 109. Utilité de Pimage de la maladie, mise par écrit, tantpour la guérison que pour, la continuation de la cure. .• ; §110-119. Avant-propos de la dqctrinede la liëcb^rcfae'dc» effets purs des médicamens sur des hommes sains. Effet primitif; effet secondaire. § 120. Effets alternati%. des aédicamens.. •/ •. § 121-122. Idiosyncrasies. • , • , § 123-124. Chaque médicament a des effets, différens.decejLiKi d'un autre. « Note. It ne peat exister de surrogats, % 125. Chaque médicament doit donc être examiné de. laimanière la plus exacte, selon la particularité de ses effets spé.cînques. § 126-146. Comment il faut s'y prendre quand on yei^t éprouVer les médicamens sur d'autres personnes. S 147*- 1 48,. Les expériences que le médecin fait avec leis médicamens en les essayant lui-même > sont toujours préféral>les. S 149. H est difEciie de trouver les effets purs des médicamens. par l'emploi qu'oi^ en fait dans les maladies ^

The text on this page is estimated to be only 20.20% accurate

(54) S 150-152^ Ce n'est que piyr uive telle reclierche des etfets purs qve produisent les mécticamens sur d^ hommes SAÎns, que natt une véritable matière médicale; S 153. De l'applicadôn la plus convenable des médîcamen& selon leurs effets spécifiques pour opérer une guérison. S 154. Le médicament qui produit les effets les plus semblables à ceux de la maladie pst le plus ;\$alutaii*e. S 155. Indication approximative! de la manière dont «'opèrent vniisemblablement les guérisons horœopathiqueSb S 156. Les guérisons homceopatbiques s'opèrent prompteipent. , ... S 157. Comment illaut i^ârder les indiàpoëitioiis légère^. S 158. Les mak aies graves ont plusieurs syînptÀmes. \$ 159. Le remède homeeopatbique convenable aux maladies, graves, à plusieurs symptômes, se trouve avec d'autant plus de sûreté parmi les médicamens connus. " ~ ' S 160. A quels symptômes il faut principalement avoir éjgard; \$ 1.61. Un remède aussi homœopathîque qtie possible guérit sans de grandes incommodités. % 162. Raison pourquoi une telle guérison est libre d'incommodités. S 163. Raison pourquoi il y a pourtant quelques exceptions, à cette règle. S 164-167. Légère augmentation du mal dans les premières heures, après avoir pris le remède homœopathique. Cette^ augmentation est tme maladie médicinale , très semblable à la maladie primitive, mais qui la surpasse en intensité. On pourrait la nommer Vaggravemeni homœopathiqua^ % 168-180, Comment il faut s'y prendre quand le foUd des

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

(55). médicamens connus ne suffit pas pour nous faire tronter[^]
nn remède parfaitement tiuomœopathicpie. ^ 181-i93. Comment il fan[^] s'y
prendre lorsque les mala[^]es[^] ont trop peu de symptômes (maladies
partielles). S t94-228. Comment on doit traiter les maladies lipi[^] ovU ua mal
local. %- . Note, La connaia^oACQ det eav««4 9SQi|ftti«eb âm maJadiss et[^]-
elles poaflible on nécessaire? t • , i I . • Il (I > ' , -j ■ \1 . .S 229-244. Du
traitement des maladies que l'on, non\me maladîes de Tespnt. S 245-250,
Traitement des maladies alternantes : i[^] des ma-r. ladies alternantes
irrégulicres (non typiques). . . . « tl ' »• . l ji» \$ 251. Des maladies'
alternantes rëg[^]ières (typiques)[^] S 262-257. Traitement des fièvres
jintenn|t[^]eutea. , - , • lj S 258-274. De la manière d'employer les remèdes. %
275*279. Signes des commencemens de.conTalescéntee. i I S 280. Lesf
médicamens qui proiluisent un elTet de courte durée sont propres aux
maladies aigu[^]; ceux; 'au cdn* traire y qui produisent des effets do
Ibttgne'.dlivée.confien-nent aux[^] maladies chroniques. § 281-282. Fausse
prédilection [^]our quelques remèdes fa-r Toris, et'.aTCvsion injuste contve
d'autres médicamens.\$ 289-285. Diète à observer dans les maladies
chroniques. Iifotê» Choses nuisibles dans la diète. S 286-287. Diète dans les
maladies aiguës. % 288-290. n faut choisir les médicamens les plus
énergiques et les plus purs. Noté, Changemens opérés dans quelques
alimens par la préparation. Ç 291. l{prme médicinale la plus efficace et la
plus durable 4 donner 'aux herbes fraîches,

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

• (56) S 292. Autres fwaies médicinales également bonnes. Ifote, Préparation des poudres pou» une longae oonserration. S 293-296. Antres formes, qui restent encore i donner aux médicamens. I 297-!298^ II ne faut donner au malade qa'nn aenl et simple médicament 4 1& fois. Note, De l'abiaitltité des médeelnee comiiosées. S 299. Continuation du même sujet. S iOO- 308. La dose qui doit servir à l'emploi homoeopathîque doit être exacte. S 309. En diminuant le contenu des doses homœopathiques y leur force ne diminue pas dans une progression arithmétique. S 310. Diminution des doses par la diminution de leur vo* lume. S 311«312, On renforce les doses en les mêlant ^avec plus- de . Hquide, principalement quand lç mélange est intimeS ^13*318. Quelles parties du corps sont plus tnn moins-sujettes à l'influence des médicamens. Note. De le friction des parties extérieures da corps avec des substances médicinales. ^ Traité sur Tefficacité des petites doses homœopathiques. y

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

S«IK INTRODUCTION. On a guéri jusqu'à présent les maladies des hommes, non d'après des raisonnemens fondés sur la nature et l'expérience, mais d'après des buts arbitrairement imaginés, entre autres aussi d'après la réglé. des palliatifs, contraria contrarius. C'était cependant du côté opposé que se trouve la vérité et la véritable voie de guérison. Elle est fondée sur le principe suivant : Pour guérir d'une manière douce, prompte, certaine et durable, il faut choisir, dans tous les cas de maladie, un médicament qui produise de lui-même une souffrance semblable (ομοιωσιν ἰσχυρόν) à celle qu'il doit guérir {similia similibus curentur}. Personne n'a enseigné jusqu'à présent cette méthode homœopathique, personne ne l'a encore mise à exécution. Si la vérité se trouve uniquement sur cette voie ^ainsi qu'on le trouvera avec moi.), on doit s'attendre que ses véritables traces se retrouveront dans toutes les périodes (i), quoique pendant (i) Car ^vérité est éternelle comme la Divinité elle-même, souvera^Qen^t ^e et bonne. Elle peut rester long- temps négligé^ des homme;}, jusqu'à ce que le moment arrive où, d'après les décrets de la Providence, ses rayons, comme une naissante aurore, percent avec ^ne force irrésistible le brouillard. S

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

(58) ^ des milliers d'années elle n'ait pas été reconnue pour telle; et, en effet, il en est ainsi. Tous les malades qui ont jamais été guéris af ec des médicamens d'une manière réelle, prompte, durable et visible, et qui n'ont peut-être pas été rétablis par un autre événement bienfaisant, ou par la cessation du coufs naturel de la maladie aiguë, ou par la prépondérance successive des forcesdu corps , etc. ; tous ces malades , dis-je , ont été guéris à l'msu des médecins , par un remède "homteopathique , c'est-à-dire, par un remède tel, qu'il pouvait produire dé lui-^méhie un état semi^ blabla à celui qu'il devait détruire. On trouve même dans les guèsisons réelles, opérées par des médecines composées (ce qui pourtant arrive très rarement) , que lé remède qui, pat se^ effets, surpassait les autres, était un remède homœopathique* Mats cette vérité s'offre à hous avec encore plu^ d'évidence là où les médecins ont quelque;fois effectué la guérison contre lès règles de l'ob^ serVance (qui n'admet que des méfangès demédicamens en forme de recette), avec une matière médicinale simple. On voit alors avec étoxmement que, dans ces cas, la guérison fut toujours effec* tuée par un médicament capable de produire lui* même une souffrance semblable^ a jçelie que |a ^1 ■ M î.:».«.r.. Lird des préjugés pour répaudc>e de^ Me moment sa lumière claire et înextinguible pour le*salut de tout le genre humain. 1- - -* -■«- .

The text on this page is estimated to be only 16.99% accurate

(59) maladie avait excitée, quoicjue les médecins ne sussent pas ce qu'ils faisaient, et qu'ils agissent daiti un accès d'oubli des doctrines de leur école. Ils ordonnaient un remède dont ils auraieipt dû justement ordonner le contraire d'après la théra-^ peutique usuelle; et ce ne fut qu'ainsi que les malades furent • guéris promptement. En voici quelques exemples. Déjà l'auteur du livre EmJvipLeÔv (lib. v, au commencement), attribué à Hippocrate, parle d'un cholerormorbus qui résistait à tous les remèdes , et qu'il guérit uniquement par Pellébôre blanc \$ qm oépendaiit produit par sa nature un choiera-^ morbaé 9 cémnte l'ont vu Forestus, Ledelius ^ ^Mâ/2a, et plusieurs autres (t). La siiette anglais , dans son origine pluâ meur-^ trice que la peste eHe-même, qui se manifesta pour la première fois^ en l'année i485,' et qui» d'apr,ès ^z7fo, sur cent malades, en tuait quatre-» vingt-dix'-heuf , ne put être domptée avant que l'on n'eût appris a ddnne^ aux niâlades des remèdes su-> ddrifiques; dès ce moment il n^y eut que peu de personnoi^ qui en moururent, ainsi que le remarque* Sennert ('à). ^ ■■'.• Un flux de ventre, qui avait déjà ddfé]])etadant plusieurs années, et qui fhenaçâit d'une moit iné* -wr '.— iii>.^ ^1 . -.4 .« ■- ». (i) Voyez les passâmes concordans dans mon outrage Ââirr^ w^rz/i&//7iir>»//

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

(60) virable, contre lequel toutes les médecines étaient restées sans effets, fut guéri par un «laïque d'une manière rapide et durable, au moyen d'un purgatif, comme l'a observé Fischer (i) , à son grand étonnement, mais non au mien. ^Murray-y entre autres garans, et l'expérience journalière, compte parmi les symptômes que produit l'usage du tabac ^ principalement les vertiges, les nausées et les angoisses. Ce furent justement *ies vertiges, les nausées et les angoisses dont se délivra Diemerbroek (2) en fumant du tabac, lorsqu'il en fut attaqué pendant qu'il traitait des maladies épidémiques en Hollande. — Chomei, Grant (3j et Marrigues (4) virent naître des convulsions du trop fréquent usage du^aÂac,etlong«* temps avant eux Zacutus le Portugais (S) avait trouvé dans un sirop préparé du suc de Therbe de tabac up remède fort salutaire pour bien, des cas d'épilepsie. Les effets nuisibles que notent quelques auteurs, et parmi eux Georgi (6), de l'usage de l'agaric chez les Kamtchadales , savoir, le tremble* ■ I I" .1 II II I ■ I ■ I. ■ I» . ■ ■ I I ., Il ■■ . I , . Il .^1,. .1». ..Il (I) Hufeland, Journal fiir practische Arzneikunde, XIII , 1 . (2) Tractatus de Peste. Amtel. i665 , p. ^78. (3) Samml, a. Ahh.y f. pr. A. XIII. i. (4) Vandermonde y Recueil périod. VII, p. 67. (ô) De medicorum principniin Histori»^ lib» I , obs. 33 , p. a34. Amstel., 1637. (6) Beschreibung aller Nationen'des rfissischen Reichs, p. 78, 267 ,281, 321 , 329, ^2. rf. .!:>*-^

t (61) ment, les convulsions et le mal-caduc, devinrent bienfaisans entre les mains de Ch, S» fif[^]kùtling([^]i), qui employa l'agaric avec succès contre les convulsions accompagnées d'un tremblement, et entre les mains de /. Ch. Bernhardt (a), qui en fit un usage salutaire contre une espèce de mal*caduc. La remarque de Murray (3), que l'huile d'anis calme les maux de ventre et les flatuosités causées par des purgatifs ne nous étonne point, sachant que /. P. Albrecht (4) à observé des douleurs d'estomac, et P. Forest (5) des coliques violentes causées par l'huile d'anis. Si Fr. Hoffmann loue la mille-feuille comme utile dans plusieurs flux de sang, si G.E. Stahl, BuchiPald et Loeséke l'ont trouvée utile dans des hémorragies de la veine hémorrhoidale; si les Collections de Breslau et Quarin citent des crachemens de sang guéris par cette plante; enfin si Thomdsius dans Haller l'a employée avec succès contre des flux de matrice, ces cures ont évidemment rapport à la vertu primitive de cette plante, de produire eUe-[^]némedes écoulemens et des pissehiens de sang , ainsi que Gaspar Hoffmann (6) (i) Dissert, deyitr. Agar. musc. Jen., 1718, p. i3. (2) Chym. Vers. u. ËrÊdur., Leipz. 17 54 y obs. 5 ^ p. 824. Grunery tHss. de virib. agar. musc.Jen. 177B9 p. x3. (3) Appar. Medicam. Êdlt. sec. L, p. 4[^]9» 43o. (4) Mise. Nat. Car. Dec. II. ann. 8. Obs. 169. (5) Observât, et Curationes y lib. ai. (6) De Medicam. oiificin. Lugd.-Batav.[^] 1738.

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

(62) l'a remarqué; comme aussi, suivant Boeckl^r {\\ de causer des
sfignemens de nez > Scovolo (a),, comme beaucoup d'autres, guéiil une
émanation douloureuse d'une urine purulente avec le raisin*d'ours,ce qui
n'aurait pu s'effectuer si cette plante ne produisait d'elle«même une ardeur
d'urine avec émanation . d'une urine glaireuse, comme Sawages (3) l'a
aperçu. . \$'ir n'était pas confirmé par le grand nombre d'expériences de
Stoerck[^] Marges[^] Plar\choKy du Monceau y F. Ch, Juncker[^] Schinz[^]
Ehr/nann[^] et de tant d'autres, que le colchique ait guéri une espèce
d'hydropisie , on pourroit déjà en attendre cette vertu, à cavse de la qualité
qu'il a de diminuer par sa nature la sécrétion des urines, quoique avec un
besoin continuel de, lâcher de l'eau et une émanation d'une petite quantité
dunne d'uo rouge ardent, comme l'ont aperçu Stoerck (4) et de Berge f5). —
Il e[^]t encore très évident que la guérison d'un asthme hypocondriaque
opérée par Gœritz (6), au moyen du colchique, ainsi que la guérison d'une
dyspnée accompagnée d'une hydropisie de poitrine apparante, effectuée par
1 (i) Cynosura Mat. m«d. cont, p. ^Sa. {i) Dans Girardi: de U^a Ur«i
Patavii, 1764. (3) Nosol. III , p. 200. (4) Libell. de Colchico, Vien., 1769.
(5} Journ. de Medec, XXII. (6) Andréas-Elias Bûcfaner, Miseell. phys.
med. mathem. Aiin. 1728. Jul., p. laia, iai3. Erfurt, 1782.

The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate

(63) Stœckli (i) au moyen de la même plante, sont fondées sur la vertu homœopathique de cette racine, de produire la toux et la dyspnée, ainsi que de Berge (a) l'a observé. ' Murray (3) vit ce que Toëti petit encore voir tous les jours ^ que le jalap, outre des maux de ventre,, occasionne une grande inquiétude et une agitation continuelle. Tout médecin familiarisé avec la vérité homœopathique trouvera donc fort naturel que le jalap puisse soulager les petits enfans dans les maux de ventre et les inquiétudes accompagnées de cris, et qu'il leur procure un sommeil tranquille, ainsi que G. W. fFedel (l) l'atteste avec raison. > On sait, ainsi qu'il est suffisamment attesté par Murray^ Hillary et Spiehnann, que le séné occasionne des maux de ventre et produit, d'après Gels* par Hoffmann (5) et Fr. Hoffmann (6), des flatuosités avec des agitations du sang (7) (causes ordinaires des insomnies). C'est donc en conséquence* «[uence de cette vertu naturelle du séné, que Detharding (8) a pu guérir des coliques violentes» *^^ (i) Ibidem y Cass. II. la. Cont. Cas. 4* 9< (^ Ibid. loc. cit. (3) Miscell. Nat. Ciir. Dec. II. a. 7. obs. 11 a. (4) Opiol. lib. I, p. I, cap. 11, p. 38. (5) De Medicin. officin. lib. I. Cap. 36. (6) Diss. de Manna 9 § 16, (7) MurrayTy loc.cit. II. Edit, sec. p. 607. (8) Eph. Nat. Cur. Cent. 10. obs. 76.

« f I * I .; (64) ii tes, et délivrer ses malades de leurs insomnies. Stoerck[^] qui d'ailleurs a tant de sagacité, aurait 1; bien pu comprendre que l'incommodité qu'il a obstruée dans le dictame, de produire quelquefois • une sécrétion d'un flux tenace de pituite (r), ré) sultait de la même vertu de cette racine, au moyen de laquelle il a guéri des fleurs blanches chroa niques (a). * Stoerck n'aurait pas dû non plus s'étonner d'avoir guéri avec la clématite une espèce d'exanthème général, chronique, humide, corrosif et galeux (3), ayant aperçu lui-même que cette herbe pouvait produire de son chef des boutons galeux sur tout le corps (4). \. Si l'eufraise, d'après Muj:ray (5), a pu guérir „ des yeux chassieux et une espèce d'inflammation ' des yeux, par quelle autre qualité a-t*elle pu effec\ tuer cela , sinon par celle que Lobelius (6) a re« , marquée, de pouvoir produire elle-même une espèce d'inflammation des yeux. * D'après /. H. Lange (j) la noix de muscade 1 s'est montrée fort salutaire dans les défaillances hystériques. La raison n'en était autre, sinon que (i) Libeli. de Flamm. Jovis. Viennae, 1769. Cap. a. (a) Ibid. Cas. 9. (3) Ibid. Cas i3. (4) Ibid. p. 33. . (5) Appar. Medicam. Edit. sec. II. p. aai . (6) Stii[^]. Adversar. p. 219. I < (7) Domest. Bninsvic. p. i36.

The text on this page is estimated to be only 25.15% accurate

(66) «cette *tkoix de muscade donnée en grande dose opère, selon /. Schmid (i) et Cullen (a) , qn éva- • nouissement des sens et une insensibilité totale dans des corps saius. "" Boeckler et Linné attestent que l'usage intérieur du bourgèae guérit une espèce d'hydropisie. La raison en est bien à notre portée : Schwenckfeld vit naître une espèce d'hydropisie par l'application sur le bas^ventre de l'écorce intérieure de cet arbrisseau. La coutume très-ancienne de faire un usage extérieur de l'eau de rose contre les inflammations' des yeux semble prouver qu'il e?:iste dans les feuilles de la rose une vertu cùrative contre ce mal. Elle est fondée sur leur qualité homœo» pathique de' pouvoir exciter par elles-mêmes une espèce d'inflammation des yeux, comme Echtius (3) et Ijedelius (4) en ont fait l'expérience. • Si, d'après Pierre Rossi (5) van Mons (6) , Jos. MonliQ]) Sybel{^)^ et d'autres, le toxicoden(i) Miscell. Nàt. Cur. Dec. II. ann. a. obs. 120. (2) ArzneimiUéH. II. p. a?«3. (^) Adami vita Med» p. 72. (4) Mise. nat. Curiss. Dec. II. aim. 2 obs. 140.' . (5) Observ. de nonnullis plantis, qnae pro venenatîs habentur. Pbis, 1767. (6) Dans Dufresnqy^ uber den wurzelnden Sumach, p. ao6. (7) Acta institut. Bonon. se. et art. III. p. i65. (8) Dans Med. Annalen, 1811, Juli. 5

The text on this page is estimated to be only 14.88% accurate

I . (66) Iron a la qualité de couvrir peu à peu tout l[^] corps de boutons , un bdmme a&ge ooiaprendra facilement comment cette plante a pu guérir homœôpatiquement quelques sortes d'herpès, comme nous voyons dans Dufresnoy et van Mans. — Qu[^]est-ce qui donne au toxicodendroo la faculté d[^] guérir uqft paralysie de jambes accompagnée de faiblesse d'esprit , comme nous ie raconte jaldersorif (i).[^] si ce n'est sa qualité évidente de pouvoir exciter de son chef un relâchement Xo\fn des forces des muscles , avec un égarement (f esprit qui faisait croire au malade qu'il allait mourir y ainsi que Zadig (a) la vu. 3i 9 selon Carrève [^] la doucenamère a guérif les plus violens refroidissemens (3), la cause n'en étoit autre) sinon que cjette herbe e[^]t très propre i produire dan[^] un temps froid et humide des incommodités semblables à celles qui proviennent des refroidissemens , "comme Carrère (4) et Starcfç (5) l'ont àjussi remarqué* — Fritze (6) vit naître, de la douce-amère, des convulsions , et { (i) Dans Samml. br. Abh. i* pr. Arzte. XVIII, I. (2[^] Hufelandf Journ. d. pract. Arznfik. V. p. [^]é (3) Carrère (und Statcke)[^] AMldi[^]ltiig ùbélr .di« fîgenschaften des Na[^]htach[^]tteas oder Bitemùfses. . Jena [^] 1786. p. 2o-a3. (4) Ibid. (5) Dans Carrère[^] ibid. (6) Annalen des klinîschen lûstitats. III. p. 4[^].

The text on this page is estimated to be only 15.44% accurate

- '■ -, \ (67) dAiaen (i) des convulsions accompagnées de délire ;
et avec de petites doses de cette herbe ce dernier médecin guérit des
convulsions accompagnées de délire. — On chercheroit en vain dans le
règne des hypothèses la cause pour laquelle la douce-amère a guéri
si efficacement une sorte de dartres et d'herpès sous les yeux, de Carrère (a
), de Fouquet (3) et de Poupart (1) i, mais elle se trouve à notre proximité
par la simple nature, qui demande l'homéopathie pour guérir avec certitude
; savoir; La douce-amère excite de son chef une espèce de dartres, et
Carrère en vit naître un herpès qui couvrit le corps entier pendant deux
semaines (â); il vit encore en d'autres occasions que cette herbe produisait
des dartres aux mains (6), et dans un autre cas aux lèvres du vagin (7).
Rucken (8) vit naître de la scrophulaire une enflure du corps entier, et
Gatacre (9) comme Grillo (iq) ont pu guérir, par cette raison, homoeomil ■
I 1^ » I I I I m II ^ — f-g j I

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

(68) pathiquement une espèce d'hydropisie avec cette herbe. Boerhaave (1), Sydenham (2) et Radcliff (3) ont pu guérir une autre espèce d'hydropisie avec du sureau, justement parce que le sureau, comme nous le dit Haller (4), produit des tumeurs (œdèmes) par sa seule application aux parties extérieures du corps. De Haen (5), Sarcone (6) et Pringle (7) ont rendu hommage à la vérité et à l'expérience, en assurant librement avoir guéri le point de côté avec la scille, racine qui par sa grande âcreté ne pouvait pas être employée dans cette occasion, suivant le système iatruque, qui ne demande dans de tels cas que des remèdes adoucissants, relâchans et rafraichissans. Cependant le point de côté fut guéri par la scille, d'après la loi homœopathique; car J. C. Wagner (8) avait déjà vu naître, de l'activité propre de la scille, une espèce de pleurésie et d'inflammation de poumons. Plusieurs médecins (9), par exemple, Daniel Histsch plantarum, P. I. p. 207. • (2) Opéra p. 49 (3) Dans Haller y Arzneimittellehre, p. 349 (4) Dans Vichy Plantes vénéneuses, p. 145. (5) Ratio medendi, P. I. p. 13. (6) Geschichte der Krankh. in Neapel, Vol. I. § 175. (7) Obs. on the diseases of the army, Edit. 7. p. 143. (8) Observationes clinicæ. Lubec, 1737. (9) Voyez les passages concordans dans mon ouvrage Reine Arzneimittellehre T. III.

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

(69) ' CMger[^] Ray y Kellner[^] Kaaw , Boerhaifè y et d[^]au[^]* très, ont observé que lestramùine [datiira stra* inonium) produit des délires singuliers et des convulsions. Ce fut justement cette qualité qui mit les médecins en état de guérir avec le stra* moiee la démopie (i), c'est-à-dire, des délires bizarres accompagnés de môuvemens spasmodiques, et d'autres convulsions; ce que firent Sidren (2) et fTedenberg (3). Ce fut encore ainsi que Sidren (4) guérit une espèce de mal de SaintGuy, causé par des vapeurs mercurielles , comme une autre maladie semblable causée par une frjayeur; car cette herbe a la qualité d'exciter elle-même des mouvemeias involontaires dans les membres, comme on le trouve noté dans Kcuiçi[^]y Boerhave et Lobstein (5). — Puisque le stramoine peut aussi , d'après plusieurs observations (6) , et entre autres d'après celles de P. Schenk[^] priver subitement de toute connaissance et réminiscence, il est aussi capable d'enlever la faiblesse de mémoire , d'après les remarques de Sàu[^]ages et de Schinz. — Schmalz (7) put aussi guérir avec (i) Veckoskrift for Lâkare, IV. p. 40. etc. (2) Diss. de Stramoaii usu in malis convulsivis. Ups. 1773. (3) Ibid. (4) Diss. morborum casus, Spec. I. Ups. 1785. (5) Voyez Reine jérzneimittellehre, T. IIL, dans rarticle StechapJeL (6) Ibid. (7) Ghirurg. u. med. Vorfälle. Leipz. 1784* p> 178;

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

En I (70) le stramoine une mélancolie alternante avec' la manie , parce que cette herbe peut , comme nous le raconte u[^]. Costa (î)[^] exciter par sa nature de tels égaremens alternans de l'esprit et de l'ame. . Plusieurs médecins (a), comme Percival[^] Stahl et Çuaririy observèrent , que l'usage duquin[^]ina produisait lacardialgie; d'autres, comme Morton [^] FjUborg[^] Baver et Quarin[^] des vomissemens et de la diarrhée; d'autres, conome Daniel Crûger et Morton , des défaillances ; d'autres » un état de faiblesse ; plusieurs médecins , commie Thomson y Bichardf Stahl et. C. E. Fischer, remarquèrent uue espèce de jaunisse; d'autres, comme Quarin et Fischer y Un goût amer dans la bouche ; et plusieurs autres [^]nfin , une tension du bas-ventre. C'est justement lorsque ces incomn[^]odités et ces symptômes de maladie se trouvent réunis dans les fièvres intermittentes, que Torti et Cleghorn insistent sur l'usage exclusif du quinquina. — De ménie, l'emploi salulaire qu'on fait du quinquina dans l'épuisement et l'état dIndigestion > et de manque d'appétit qui suit les fièvres aiguës , principalement si on les a traitées par des saignées et des purgatifs affaiblissans , n'est fondé que sur la qualité qu'a cette écorce, d'exciter une décadence extraordinaire des foroes, un état de (i) Dans Peter SchenA, loço cit., Lib. I. obs. iSg. ' (a) Voyez mon ouvrage Reine ArzneimittellehreyT. III, article Chinarinde.

The text on this page is estimated to be only 11.85% accurate

\ f'1) relâobenieit du corps et de Famé , des criKUtés et un manque d'apipéfiil; , ainsi qiie Cleghorn j Fri^ borgy Cruger^ Romb^g^ Stahl^, Thomson (i), et plusieurs autres » l'ont observée y Comment l'ip^ciacuanha auroit-il pu arrêter des flux de 9apg, comme cela a été effectué par Baglw^ Bârhe^raç , GianeUa , Dalbergj^ Bergèus , et d'autres, s'il, ne posuvait exciter de son chef des flux de sang^ cofnme Murray^ Scott et Geoffroy i^i) l'ont en effet reraa^'q.ué? — Comra-enl pourroît-il être si salulaire dans la dyspnée, et principalement dans la dyspnée spascnodique ^ comme Ahen" side (3),ifcrejrer(4), Bang {S) , StoU {6) , Fbuquet{^} et Manoé{8) nous l'attestekit , s'il n'avait la faculté de |:! »ôtivoir [H*odiiii^ pftr sa nature dies dyspnées , et principaleoient des dyispnées spasmodiques, ainsi

(72 V des signes encore plus clairs, qu'il faut employer les
 Dédicamens selon leurs qualités morbifiques , pour effectuer la guérison
 des maladies? .On ne pourrait non plus comprendre comment Vignatia
 amara ait pu être si bien&isante dans une espèce de convulsions, comme
 Herrmann (i), Valentin (a), et un autre auteur anonyme (3), nous l'assurent,
 si elle ne pouvait pas produire d'elle-même des convulsions semblables,
 comme Bergius (4), CanelU (5) et Darius (6) l'ont en effet aperçu. Les
 personnes blessées par des contusions et des meurtrissures ressentent dqs
 points de côté, des envies de vomir, des douleurs piquantes et brûlantes
 dans les hypochondres , accompagnées d'angoisses et de tremblemens , des
 mouvemens subits et involontaires, semblables à des commotions
 électriques, soit qu'elles veillent, soit qu'elles dorment, un fourmillement
 dans les parties endommagées, etc. Or, comme l'arnique peut produire elle-
 même des symptômes semblables, ainsi que Meza , Ficat , Cricktan , Collin
 , Aa/cosiv^ Stoll et/. Chr, Lange l'ont observé (7)» on comprend (i)
 Cynosura Mat. med. II, p. a3i. (2) Hist Simplic. reform. p. 194 9 S 4*. (3)
 Dans Act. Berolin. Dec. II Vol. I, p. 12, (4) Materia medica , p. 1 5o. (5)
 Philosoph. Transact. Vol. XXI. N°. aSo. (6) Miscell* Nat. Cur. Dec. III.
 ann. 9. 1 o. (7) Voyez les allégations pareilles dans Reine Anneimittellehre^
 T6m. I, p. 246*248. .^ * ____

(73) facilement .comment cette herbe a pu guérir les symptômes provenant de contusions , de meurtrissures et de chutes (et par conséquent les nja* ladies même\$ qui provenaient de ces accidents) ^ comme une quantité innombrable de médecins et de particuliers en ont fait l'expérience depuis plusieurs siècles. Parmi les incommodités que la belladone produit dans des hommes sains , se trouvent aussi des symptômes qui composent ensemble ime image fort semblable à cette espèce d'hydrpphobie et de rage causée par la morsure d'un chien enragé, que Thomas de Mayerne (i), Mûnch (a)} Buchholz (3) et JNeimicke f4) ont réellement et parfaitement guérie avec cette herbe (5). Ces symptônaes (i) Praxeos in morbis internis syntafgma alterum, August. Vindel. 1697, p.- i36. {p^ Beobachtungen bei angewendeter Belladonna bfi den Menschen. Stendal, 1789. (3) Heilsame Wirkungen der Belladonna in ausgebrochener Wuth.Erfurt, 1785. (4) Dans /.-jy. Munchs, Beobaehtungen, Tpm. I, p. 74(5) Si bien des fois la belladone n'a pas été salulaire dans la rage causée par la morsure d'un chien enragé, il faut considérer que cette plante ne peut guérir ici que par sa vertu de produire des effets semblables à ceux de cette maladie , et que par conséquent on n'aurait dû la donner que dans les plus petites doses, comme tous les remèdes bomœopathiques (ainsi qu'on le trouvera prouvé dans les derniers paragraphes de VOtganqn). Mais on Ta donnée souvent dans les doses les plus démesurées, de façon que les. malades devaient nécessairement mourir ; non de la maladie, mais du remède. — Mais il y a

The text on this page is estimated to be only 18.75% accurate

(74) sont les suivans. Le malade cherche -en vain le . sommeil; il a la respiration inquiète, une soif ardente et accompagnée d'angoisses; cependant à peine lui a-t-on présenté la boisson , qu'il la repousse ; son visage est rougi, ses yeux sont fixes et étincelans (selon les observations que F. C. Crimm . fit sur la belladone); il manque d'étoffer en avalant la boisson , et il a une soif excessive (selon les remarques de El. Cainerarius et de Sauter)} il est incapable

The text on this page is estimated to be only 19.47% accurate

(75) RiXUj Grinun^ May^ Hasenesty Mardof^ Hoyety
DilleniuSy et d'autres (i). Hennig (i) employa inutilement pendant trois
mois une quantité de mé* decines contre une amaurose avec des taches bl*
garrées devant les yeux , jusqu'à ce tjli'il fit enfin la conjecture arbitraire
^ue le malade avait peut-être la goutte, et qu'il lui donna comme par hasard
de la belladone (3), avec laquelle il le guérit en effet rapidement et sans
inconvénients. il aurait sans doute choisi ce remède dès le commencement
« s'il avait su que la guérison ne pût être opérée que par: des médicaments
produisant des symptômes semblables à ceux de la maladie en question, et
que la belladone excite elle-même une espèce d'amaurose avec des taches
bigarrées devant les yeux, ^insi que Sauter (4) et Buccholz (5) en ont vu
naître. La jusquiame a fait passer des crampes qui avaient beaucoup de
ressemblance avec le mal-ca-^ d«C| d'après de Mayerne (6), Stoerck
Colline et (i) Ibidem. (ii) ilufeland y Journal. XX-Y y iV.p. 70-71^ . (3) Ce
n'est que par conjecture' que Ton a accordé à la belladone l'honneur d'être
un remède contre la goutte. Mais la «maladie à laquelle on pourrait avec
quelque droit donner la dénomination stable de goutte, ne sera ni ne peut
jamais, être, guérie par la belladone. (4) SkfeldtMdy Jour. d. pract Arzneik.
XI. (5) Ibid. V. p. 252. (6) Prax. med. p. 23. j

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

(76) (Fautres, par la raison même que celte herbe peut produire des convulsions très semblables au mal-caduc, comme on le trouve noté dans El. Camentrius, Ckristoph ,^eliger, Hùnerivolf, A. Hamilton, Planchon, A. Costa, et autres (i). Fotkergilî (a), Stoerck, Heiïwig et Ofterdinger oQt employé la jusquiame avec succès dans certaines espèces de démence; Plusieurs autres médecins l'auraient sans doute employée avec le même succès, s'ils n'avaient entrepris de guérir une autre démence que celle dont les symptômes sont semblables à ceux que la jusquiame produit ellemême dans ses efiets primitifs , savoir , cette espèce d'égarement sttipide de l'esprit , comme Helmont, iFedel. 3. G. GmeUn, La Serre, Hûner' tvolfy A. Hamilton, Kiernander, J. Stedmann, Tozzetti, /. Faber, et ff^endt (3) l'ont vu résulter de cette herbe. -^ On peut aussi coipposer , dçs effets que ces derniers observateurs nous ont transrais , l'image d'une hystérie d'un haut degré;et une hystérie très semblable a été guérie. par cette herbe, comme on le trouve dans /. A. P. Gessner, StoercA, et dans les Acta JSatur. Cur (4). (i) Voyez Beine Jnneùnittelhehre , Tom. IV, sītīcle BUseniraat. a) Mémoires of themed. soc. of London , I.,p. 3io,.3i4.(3) Voyez Reine AnneimUteliehre , Tom. IY. loc cit. p. 5a-57, (/,) IV. obs. 8.

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

(77)[^] — Scheit[^]Becker (i) n'aurait jamais pu guérir avec la
jusquiaine un vertige qui durait depuis vingt ans, si cette herbe n'avait la
qualité natu-[^] relie de produire un vertige à un haut degré, fort semblable à
celui-ci, comme Hûnerçi[^]olf[^] Blom[^] Navier[^] Planchori[^] Sloane,
Stedtnann[^] GrecUng y Wepfêr[^] Vicctt et Bemigau Tattes[^]tent (a). —
Meyer Ahramson (3) tourment[^] longtemps un maniaque jaloux avec des
médecines inutiles, jusqu'à ce que par hasard il lui donna la jusquiame
comme un remède soporifique, ce qui le guérit rapidement. S'il avait su que
la jusquiame excite la jalou[^]ie et des manies dans des hommes sains (4);
s'il avait su que la guérison homœopathique est fondée[^]ur une loi naturelle,
il aurait pu dès les commencemens administrer ce remède avec assurance,
sans tourmenter aussi long-temps sont malade dé médecines qui, étant non-
homœopathiques, ne pouvaient lui servir à rien.—[^] Le mélange de
médecines que Hecker{S) employa dans un resserrement spasmodique des
paupières, aurait été inutile, si parmi ces méde(i) Von der Kinkina,
Schîerlîng, Bilsenkraut, etc. Riga u. Mitau, 1769, dans le Supplément, p.
162. (a) Voyez Reine Arzneimittellehre[^] Tom. IV» loc. cit. (3) Hufeland[^]
Journal XIX, II. p. 60. (4) Reine Arzneimittellehre[^] Tom. IV. loco citate.,
p. 31[^] 55,56. (5) Hufelandy Journal, I. p. 354

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

(78) cines ne sf fût trouvée par hasard la jasquame , qui selon
fTepfer (i) excite une incommodité semblable dansdes hommes sains. —
fFitheririg (ti) ne put non plus dompter par aucun remède un resserrement
spasmodique du gosier, accompagné de l'impossibilité d'avaler la moindre
chose, jusqu'à ce qu'il eût admimstré la jusquame, qui a la propriété de
produire un resserrement spasm^o diqu[^] du gosier et une îñ

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

(79) inflammatoires, comme C. CrivellaU {^\\) ^ Auge^ nUis (2) j
AL MundeUa (3) et deux auteurs anonymes (4) en ont fait Texpérence. —
Un délire fébrile aocon^pagnè d'ux^e respiration ronflante , maladie
semblable à Tétat qui suit un enivrement violent de vin, fut guéri par
Âademacher (5) dans une seule nuit , en fsiisant boire dii vin au malade.
Est^il possible de méconnaître ici le pouvoir de y irritation par un remède
analogue à la m^adie {sùnilia similibus)} Un état semblable à l'agonie, dans
lequel le malade avait des convulsions qui lui ôtaient la conniaissance et
alternaient avec des accès d'une respiration spasmodique et entrecoupée ,
souvent aussi sanglottante et râlante , pendant qu il avait au vfôage et au
corps une froideur glaciale, que les mains et les pieds étaient bleus , et que
le pouls battait Êiibl^nent , état tout-à-fait analogue aux symptômes que
SchweickeH et d'autres (6) ont observé du pavot , fut traité en vain par (I)
Trattado dell' nso e modo di dare il yino nelle feb'ri acute . Rom. 1600. (3)
Eptftt. T. IL Kb. a. cap. a. (3) Epbt. i4*Bakil. x53;\$. (4) Febris ardens
^pirituosis curata, fph. Nat. Cur. Dec. IL ann. \\, obs. 53 , et Gazette 'de
santé, 1788. (5) Dans Bufeland^ Journal der pract. Arzneik. XVI, L p. 9a.
(6) Voyez Âeine Jrzneiruitteliehr^iTomaJaixtiQleMohnsaft.

(80) Siûlz (i) avec de Talcali, mais fut ensuite guéri d'une manière fort heureuse^ rapide et durable ^ par le suc de pavot. Qui ne reconnaît pas ici le procédé homœopathique, qu'un médecin exerça sans le savoir? — Le pavot produit aussi, selon les observations de Vicat^ J. G. Grimm^ et d'autres. (2)^ une inclination forte et presque irrésistible au sommeil, accompagnée d'une sueur violente et de délires. Cependant Osthoffi^ craignit de l'employer dans une fièvre épidémique qui avait des symptômes très ressembians à ceux-là , parce que le système (le pauvre système!) défendait de donner ce remède dans des cas pareils. Ce ne fut qu'après qu'il eut employé inutilement toutes les médecines connues , et qu'il vit le malade à l'extrémité 9 qu'il résolut à tout hasard de faire l'épreuve du suc de pavot; et voilà que l'effet en fut tout-à-Êut salulaire ; et il dut l'être, d'après l'immuable loi homœopathique! — J. Lind (4) avoue que les maux de tête et l'ardeur de la peau accompagnée d'une sueur qui sort avec peine, sont enlevés par le suc de pavot; la tête devient alors libre, la chaleur ardente de la fièvre disparaît, et la sueur sort facilement et abondamment de la peau adoucie. Mais Lind ignore que (i) Hufeland^ Joiirn. d. pr. Arzneik. X. iv. (a) Voyes Reine Jrzneimittellehrey Tora. I. ioc. cit. (3) Salzburger med. chir. Zeitung, i8o5. III. d. ixo. (4) Versuch ubcfr die Kraokheiten, denen d4e Europâer in heifsen Klimaten unterworfen sind. Riga u. Leipzig-, 1773.

(81) la cause des secours qu'apporte ici le suc de pavot, malgré les décrets contraires de l'école de * îDédecfne, est celle qu'il peut produire des états de maladie très -semblables dans des hommes sains. Il y a pourtant eu un médecin à qui cette vérité a passé par la tête comme un éclair, sans qu'il eût cependant un pressentiment de la loi homœopathique. Ainsi s'exprime Aiton (i) : « Le suc de pavot est un remède qui excite la chaleur; « mais aussi est-il certain qu'il peut la diminuer « lorsqu'elle existe déjà. » — De la Guérène (2) donna le suc de pavot dans une fièvre accompagnée d'un mal de tête violent , d'un pouls dur et tendu 9 d'une peau rude et sèche, d'une chaleur ardente suivie d'une sueur affaiblissante , qui sortait difficilement , et était toujours troublée par la grande inquiétude du corps. Il fut heureux avec ce remède ; mais il ne savait pas que le suc de pavot avait ici un effet aussi salutaire, parce qu'il peut exciter lui-même un état fébrile tout-à-fait pareil dans des hommes sains, ainsi que l'attestent les observateurs (3). : — Dans une fièvre , dans laquelle les malades n'avaient pas l'usage de la langue, mais les yeux ouverts, les membres raides, le pouls faible et intermittent, la respiration gênée, ronflante et râlant, et un assoupissement(i) Edinburger Versuche , V. P. I. Art. iiii. (2) Rômers, Annaleii der Arzneimittellehre, I. II. p. 6. [V) Reue Jrneimittellehre ^ T. I, art, Mohnsaft 6 ^

The text on this page is estimated to be only 9.06% accurate

(82) s«ment léthargique (maladie tout-à-Êût taabhr ble à l'état que le siic de pavot peut e:(citer liû* même , comme ^ La Croix , Hademacher , * Crumpcy Pjlj Ficat, Sauvages ^^the^ucoujpf d*au« tre», l'ont remarqué) (i), Chr, Ludiv^ HoffñanjK {%) vît que le sue de pavot était uuiqvemeut salulaire ; cela était bieu naturel ^ car c'était le remède homoeopathique^ -^ Pe même, fFiHwsçhn (3), Sydenh^m (4) et Marcw (5) guérissent dea fièvres léthargiques seo^blahles avec le wc de pavot* -^^ J^ léthargie que ile Meza (6) guérit ne put cesser par aucun autre remède, sinon par le sue de pavot, qui ici ae trouvait homoeopalbique, puîs^ qui! produit lui-même la léthargie. — C. C. MotàuLi (7), après avoir louf^emps tourmenté paf des reçuedes ijuconvenaus (non-homceopattH" que\$) un malade qui avait une maJadie nerveuse ppîiliâtrfi, dont les principaux symptômes étaient une insenssibilité et un engourdi^seo^ent auxl>ras, ' au3(cuisses et au has-ventre ^ le guérit enfin avec Ift suç de pavot, quii d après StiiJLz^ /. YQung^ et (l) lhi4, loç, cit. (9) Von Schajbock., Lii^to^uclie v. s. w, MoDcben , 17^* p. ^95. (3) Opiî Tires fibras cordis debilitare, etc., Mônast. 177^. (4) Opéra, p. 664. (5) Magazîn fiir Tberapi^» 1. 1. p. 7* (6) Actfi reg. soe. med. havn. IIL p. aoa. (7) Dans Sfruve^ Tnaniph der H«ilkmi4e, III. ï

The text on this page is estimated to be only 16.94% accurate

■♦' (-88) . , d'aïpres(i)/ peut exciter de son chef un tel état à. un hafut degré, ^t qui par cette raison guérit ici le maladt homoeopathiquement, comme chacun le comprendra. — "La guérison d'une léthargie qui avait duré pendant deux jours entiers ^ et , que Hufeland (a) effectua au moyen du suc de .pavot, d'après quelle autre loi fut-^elle opérée , sinon d'afilés la loi homœopatbique , méconnue jtisqu'à présent? — Une épilepsie ne se montràt que pendant): le sommeil du malade; de Haem0) trouva que ce n'était pas un sommeil naturel, mai& un assoupissement léthargique , avec une respiration ronflant^, telle que le suc de pavot la produit dans des hommes sains , et ce ne fut que par le suc de pavot qu'il la changea en un ^ sonAneil saint,, et enleva en même temps l'épilepsie. — Comment serait-il possible que le suc de pavot ^ qui, comme tout le monde le sait , est celle de toutes les substances végétales qui produit les plus fortes et les plus longues obstructions dé ventre dans son effet primitif, pût être en petite dose le remède le plus certain contre les obslTttCtfons les plus dangereuses d'un autre geiire, si cela n'arrivait d'après «la Ibi homœopatbique si loi^^temps méconnue, c'est à-clire, si les médif camens n'étaient pas destinés par la nature à (i) Voyez toutes ces allégiitions

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

% > 1 * (» 4) • * Taiiicrç et à guérir les maladies naturelles[^] en produisant par leur influence sur le corps un mal-être semblable à la maladie même? Ce suc de pavot, qui dans son effet primitif arrête si vio«lerament la selle et constipe le ventre, fut trouvé par Tralles (i) être l'unique expédient dans une passion iliaque, après avoir tourmenté son malade par des purgatifs et d'autres remèdes incon- « j'gru[^]. — De même Lentinus (a) et G. [^]ff[^]edel (3) [^]r disent que le suc de pavot, simplement donné, était salutaire dans de tels cas. — L'hoiBete Bohn (4) fut aussi convaincu par l'expérience, que les opiacés seuls peuvent évacuer le contenu des boyaux dans le mal de ventre; et le grand Frédéric Hoffmann (5), dans les cas les plus dangereux de ce genre, ne put se fier qu'au suc de pavot [^]i donné avec du liquor anodynus. Est-ce que toutes les théories contenues dans les deux cent mille volumes de médecine qui pèsent sur la terre peuvent nous donner une explication raisonnable de • ce fait, ainsi que de tant d'autres semblables, comme ne contenant rien sur la loi homœopathique? Est-ce qu'une seule de leurs doctrines nous a conduit vers cette loi naturelle, qui régit toutes les guérisons vraies, rapides et durables? (i) *Opiumi usus et abusus*, Sect. II p. 260. r (2) *Æph. Nat. Cur. Dec.* III. anii. i. App. p. 131. (3) *Opilogia*, p. 120. (4) *De Officio medici.* » (5) *Medicin. rat. System.* Tom. IV. P. II. p. 27.

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

• . (85) , ble&^ c'esttâ-iKre , que les médicaments doi^n(être employés, selon leurs effets primitifs (trouvés par des expériences faites avec des hommes sains) à des maladies qui ont des effets semblables? I , Moue (i) et WecléÂind (a) guérissent des flux de , sang malins de la matrice avec de la sabine, qui , ^ toute personne dépravée le. sait) excite des flux de sang ^ la uiatrice, et avec eux des avortements, [■ ■ ; à des personnes saines. Qui peut méconnaître ici la loi homœopathique, la loi qui prescrit de guérir les maladies par des maux semblables? ' f Comment le musc pourrait-il être le remède presque spécifique contre quelques espèces de dyspnées spasmodiques, ainsi nommées par Mil. kir, s'il ne pouvait occasionner par sa nature des ^ - resserrement de poitrine «afin toux , mais spasmodiques et suffoquans , comme Frédéric Hoff" jpa/i/i (3) Ta obsef ¥é ? A Est-ce queja vaccine pourrait tous garantir de « "la petite vérole. autrement que d'une manière homœopathique? Outre d^autres ressemblances qui . ont lieu entre ces deux maladies, je remarquerai ^ seulement que la vaccine, de même que la petite \ vérole 9 ne» peuvent se manifester qu'une seule *fois dans la vie ; que leurs pustules ont la même \ ■ m. f. (i) Beobachtan^tn uad SôUddse, II. p. 7. (ft) Hufeîandy Journ. d; pr. Arzneik. X. I. p. 77. eXHu-^ fekmdif Au^t7e,.p. %j^ * (S) Bfiedicin. rat sys(èiii« IIL p. 91.

The text on this page is estimated to be only 19.15% accurate

(86) . • profondeur; qu'elles produisent toutes les ^pux des tumeurs aux glandes axillaires, une fièvre . semblable, 'une rougeur inflammatoire autour de chaque bouton; enfin Tinflanimation des yeux et des convulsions ! La vaccine anéantirait la petite Vérole même dans le cas où celle-ci aurait déjà attaqué le corps avec la vaccination ^ si lu • petite vérole n'avait pas une force fl*épondérante à celle de la vaccine. Il ne manque donc il cette dernière qu'in plus haut degré d*intèn« site , qui , selon W loi naturelle , doit toujours se trouver réuni à la ressemblance hqmœopathique pour que la guérison puisse être effectuée (§ i55-i65). Ce remède homœopathique ne peut donc produire son effet quand il est employé avant que la petite vérole, plus forte qu^ luf ^ ne soit venue attaquer le corps. C'est ainsi que la vaccine produit une maladie fort semblable à la petite vérole (maladie homœopathique), après W cours de laquelle le corps humain , qui , dans la ^ règle* ne peut être attaqué qu'une seule fois d'une ^ maladie de ce genre (c'(st'^*dire, de la vaccine i ou de la petite vérole), ne peut plus être infecté d'une contagion semblable (i). \ « ■ ■ » »*^4»»»^—i *^ — ^i**^i— i»»»— ^ii^i^»^*..». (i) Cette guérison homœopathique in antecessum [q]Bton nomme aussi l'art de préserver et de garantir les hommes des maladies) est aussi possible dans les autres cas; par exemple, comme en portant sur le bras du soufre pulvérisé , nous nous préservons de la gale des chiens en laine; en prenant une dose de belladone aussi petite que possible ^ nous i

The text on this page is estimated to be only 11.80% accurate

(87) Il est connu que la détention d'urine et la dysurie sont un des symptômes les plus vulgaires, les plus pénibles des cantharides, comme Jon, Camerarius, Bacci, van Hildën, Foresti, J. Lanzoni, van der Tiel et autres confirment de reste (1). L'usage intérieur des cantharides, fait avec précaution, a donc dû être un remède homéopathique très salutaire dans de semblables cas (3), Smith, Raymond (5), de Meza (6), Brisbane (7), et autres, ont guéri parfaitement avec des cantharides les ischuries les plus douloureuses qui n'étaient pas provenues d'un obstacle mécanique. Huxham lui-même en vit les effets les plus salutaires dans des cas pareils; il loue beaucoup les cantharides et il les eût volontiers employées, si les médecins trançois mettons en sûreté contre l'épidémie de fièvre scarlatine décrite par Sædén, par Pott et Fernel, qui cependant est fort rare à présent (4). Voyez aussi l'ouvrage de M. Bruc sur le médicament Muriat. L'histoire « de l'usage de la Muriat. 1. p. 88. 2. p. 88. 3. p. 34 (5) Philos. Trans. 1701. N°. 100. 4. p. 505. (5) Aaserlesene Abf. f. pt. Arte, lit. p. 40. (6) Acta fæg. societ. medic. havn. II, p. 304. (7) Aaserlesene Fælle tjier attsûbêudèn An. Åltenb. i

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

(8*) ditionnelles de l'ancienDe école médicale, qui, contraire aux principes de la nature et de Texpé* rience, et se croyant plus sage qu'elles, ordonne ici des remèdes adoucissans et relâchans , ne l'eiis-r sent empêché, malgré sa propre comriction, de a choisir ce remède spécifique pour le cas susdit (i). — Dans la gonorrhée récente et inflammable , où Sachs de Lewenheim , Hannœus , BarthoUn. Lûter, Mead^ et principalement WeYlhoffy employèrent avec le meilleur succès les cantharides dans les plus petites doses possibles, elles enlevèrent visiblement les symptômes les plus pressans. La cause en était, qu'elles ont la force propre de produire, d'après presque tous les observateurs , des ischuries douloureuses et l'ardeur d'urine, même une inflammation de l'urètre, d'après fVendt;et déjà,ipar leur applica^ tion extérieure , une espèce de gonorrhée inflammatoire, comme Wichmann (ti) en a vu naître (3)* (i) Opéra, Eldit. ReicheL Tom. II. p. 124* (2) >^uswahl aus den NÛEnberger gelehrten Unterhaltungeii,. 1 , 249* dans la note. (3) Je dis que les cantharides ont enlevé dan^ les cas susdits les symptômes les plus pressans qui paraissent au commencement; car le reste de la guérison exige d'autres égards. M^is s'il y a aussi des espèces de gonorrhées si faibles, qu'dles s'éyanouissent bientôt d'elles-mêmes, sans qu'on leur prête presque aucun secours , d'un autre côté il y en a d'autres d'une plus haute conséquence, principalement cette espèce de gonor-^ rhée qui est devenue plus commune depuis les dernières guer

(89) Usage intérieur du soufre cause souvent k des personnes sensibles , du ténesme accompagné quelquefois de maux de ventre et de vomissemens, comme fFaliher l'atteste (i). C'est à cause de cette faculté propre au soufre que Ton a pu guérir des symptômes dyssentériques (2), et, d'après Werlhojf (Z)^ un ténesme hémorroïdal, comme 9 d'après Rax^e (4), une colique hémorroïdale. — Il est connu que les bains de Teplitz, comme toutes les autres eaux minérales tièdes et chaudes qui contiennent du soufre, produisent souvent un exanthème nommé exanthème de bain , qui en apparence a la plus grande ressemblance avec la gale des ouvriers en laie. C'est res y qu'ion pourrait nommer la gonorrhée aux fies. Elle provient aussi de la contagion par lé coït, c^mme la maladie vénérienne cfaancreuse y quoique elle soit d'une nature différente de celle-ci. Les fies se montrent rarement seuls et sans aucun écoulement dans les parties génitales ; mais bien plus souvent ils sont accompagnés d'une gonorrhée du gland ou de l'urètre, principalement quand la gonorrhée avait été chas^ sée auparavant par des injections. Ce mal est le produit d'une eontagion de l'organisme entier, qui ne peut être guérie que par l'usage intérieur d'un médicament, mais jamais par le mercure. Outre les parties génitales , les fic&se montrent ailsst à l'an^, aux aisselles, au cou, à la partie chevelue de la tête, et principalement dan\$ rintérieui^ de la bouche et aux lèvres. (1) Programma de sulphure et marte, Lips. 1743. p. 5. (2) MedicinischeNational-Zeitung. 1798. p. i53. (3) Observât, de febribus , p. 3. § 6. (4) Htifelandy Journal d. pr. Arzneik. VII. IL p. 168. 4

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

« 4 (90) justement par cette vertu homœopathique que ces bains, ainsi que le soufre lui-même, guérissent d'une manière durable et spécifique la véritable gale des ouvriers en laine. — Qu'y a-t-il de plus suffoquant que la vapeur du soufre? C'est cependant la vapeur du soufre enflammé qui fut trouvée par V. Bucquet (i) être le meilleur remède pour ranimer les personnes asphyxiées par quelque autre cause. Nous lisons dans les écrits de Beddaes, et ailleurs) que les indécibles ont trouvé que l'acide nitreux était un remède fort salutaire contre le flux de la salive et les ulcères de la bouche provenus de l'usage du vif-argent. Cet acide n'aurait pu effectuer cette guérison s'il n'avait la force d'exciter lui-même le flux de la salive et des ulcères à la bouche, rien qu'en touchant la peau du corps dans le bain, comme Scott (a) et Blair (3) nous l'attestent; Jolm (4), Lue (5), / . Ferriar (6) et G. Rellie (7) ont aussi vu naître les mêmes symptômes de l'usage intérieur de cet acide. Fritze (8) a vu produire, d'un bain imprégné (i) Edinb. mémoires. Comptes. IX. (a) Hufeland Jourti. f. d. pr. Ar*. IV. p. 353. (3) Neaeste Erffthringen, Göttingen, 1801. (4) Dans le» Mémoires de la société d'émulation. I« p. 195. (5) Dans les écrits de Beddoes* (6) Dans Samml. br. Abh. f. pr. Arzte. XIX, IL (7) Ibid. XIX. I. (8) Dans Eufeland, Journ. d. pr. A. XII. I. p. 116.

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

(9t) de kali caustique, une espèce de tétanos ^ et Ft\ Aleocandfe Humboldt {i} à excité l'irritabilité des mniscles par du sèl de tartre fondu (une espèce de kali sémi-^caustique)^ jusqu'au tétanos, Peut'-on trouver une source plus vraie et plus simple de la vertu curative de Tàlcali caustique dans cette es» pèce de tétanos, où StûiZyeX d'autres, l'ont trouvé sisalutaire, si ce n'est dans sa qualité de produira desNéffets homœopathiques? L'arsenic^ qui, pat la puissance extrân^e qu'il a de dianger l'étâl de santé de ThorAnie, peut de* venir, dans les^mains d'un téméraire, aussi terri- ' ble qu'il devient salutaire dans lés mains du sâge^ n'aurait pu effectuer ces frappantes guérisons des cfaaneres au visage sous les yeux de quantité de médecins, dont je kie nommerai ici que G, Falkh pius (a) Bemhardi (3) etHaeenow (4)9 si cet oxide métallique n'avait la faculté d'exciter dans des hommes sains des noeuds très douloureux et très difficiles à guérir, suivant Jmaitis le Portugais (5), des ulcères malins et pénétrants, d'après Heimmmmmém» (i) Versuch ûber die gereizte Muskel. n. Nenrenfâser. Pbsen u. Berlin,. 1797. (a) De niceribus et tumoribns, lib. a. Venet. i56). (3) Dans le Journal de médecine, chitul'g. èt't>haHîi.'LVIL. 178». Mars. (4) Konigl. Vetensk. iaicàd..Haîidt. f. a. 1776. (5) Obs. et Cm*. Cent. IL Cnf . 34. s

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

é (92) reich (i) et Knape (2), et des ulcères chancreux , d'après Heinze (3). — Les anciens ne loueraient pas si unanimement l'efficacité de L'emplâtre ^Angélus Sala (4X nommé emplâtre magnétique^ qui contient de l'arsenic, contre les bubons pestilentiels et les charbons , si l'arsenic, selon Degner (5) et Knape (6), n'avait la qualité de produire' des- tumeurs inflammatoires passant rapii dément à la gangrène, et des bubons noirs, comme Verzascha (7) et Pfann (8) l'ont observé. — D*où viendrait donc la vertu curative de l'arsenic dans quelques espèces de fièvres intermittentes , vertu confirmée par mille exemples (mais pas encore em* ployée avec assez de précaution), ce que depuis des siècles ont loué d'une manière' non équivoque NicoL Mjrepsus\ puis Slevo^^t^ Molitor^ Jacobin J. C. Bernh(irdt^ Jungken^ Fauve, Brera^ Darann^ May^ Jackson et Foi^ler, si elle n'était pas fondée sur sa qualité propre d'exciter des fièvres, ce qui a été remarqué de presque tous les observateurs (i) ActaNat. Car. IL obs. 10. ' (2) Aunalen der Staatsarzneik. I. I. (3) Dans Ebers^ dans Hu/elandj Joum. d. pr. Anm. 18 13. Sept. p. 48. ^ (4) Anatom. yitriol. Tr. a. in Opéra med. chym. Fr&. 1^47* p. 38i. 463. (5) Acta Nat. Cur. VI. (6) Annalen der Staatsarzneik. loc. cit. (7) Observ. med. Cent. Bas. 1677. obs. 66. (8) SammL merkw. Fâlie. Niirnberg. 1750. p. 129. i3o.

(93) dans les suites nuisibles de cette substance , principalement par Amatus le Portugais, Degner[^] Buchhok, Heun et Knape (i). — Nous pouvons bien ajouter foi à la remarque Ôl Edouard Alexander (2), que l'ar^{^^}nicest un remède capital contre Fesquinancie de poitrine, puisque Otto TacheniliSj GuUbert[^] Preussius[^] Thilenius et Pyl owX, obseryé, de l'usage de ce minéral, une oppression de la respiration; GreiseUus (3), une dyspnée presque suffoquante; et principalement Majault (4), un asthme naissant subitement, tandis que l'on marche , et accompagné d'une défaillance des forces. Les convulsions qu'a excitées le cuivre , et selon Tondiy Ram[^]sajfy Fahas [^] Pyl et Cosmier, le mélange des parties cuivreuses avec les alimens , de même que les attaques réitérées d'épilepsie, que produisit ravalement d'une monnaie de cuivre sous les yeux de Jac. Lazerme (5), et le çiel ammoniac en présence de Pfûndel (6), expliquent assez clairement au médecin réfléchi comment on a pu guérir avec du cuivre une espèce de mal de (i) Voyez les allégations de ces auteurs dans Reine Ârzneimittellehre.j Tom. II , article Arsenik, (a) Medic. Comm. of Edinb. Dec. II. Tom. I. p. 85. (3) Mise. Nat. Cur. Dec. I. ann. a. p. 149. (4) Samml. a. AbhandL f. pract. Aerzte. VIL I. (5) De morbîs intemis capitis, AmsteL, 1748. p. aS3. (6) Hnfeland, Journ. d. pr. Arz. II. p. 274.

The text on this page is estimated to be only 14.06% accurate

(94) Saiot-Guy , d'après R. fTiHaA (i), fTakker (a) ^ J. Thuessink (3), et Delanve (4) el comment on a pu guérir si souvent , par des préparations de cuivra, une espèce de mal* caduc, ainsi que Battjr, Baumes ^ Bierling y Boerhai^y Causland^ Feuer^ steiiiij CuUen, Duncan^ Heli^tius^ Lieb^ Mugmnis, C.Fn MichaeliSj Reil, Russel, Stisser^ Thûenius^ ff^eissrnnann n ffeizenbreyer^ fFhithers^ et d'autres, en on &it si heureusement l'expérience« . Si Paêერიus j fFepfer, fFedel, Fr. ^offinmnUj R. A, Fogely Thieiy et Albnchl^ ont guéri avec de l'état n une espèce de phibiste, une fièÿre éti«> que, des catarrhes chroniques et une dyspnée humide, ils le firent au moyen de la facuhé propre à Fétain de produire lui-même une espèce de phthisie , comme G. E. Sthal (5) l'a déjà observé. -^ ft comment serait-il possible que l'étain, comme Geischlâger nous le rapporte, ait pu gué-»rir des maux d'estomac, s'il ne pouvait exciter de semblables douleurs de sa nature, comme le même Geischlâger (6) et Stahl (7) en ont vu les effets. Est-ce que la qualité nuisible du plomb, de .(i) Samml. a. Abhandl. f. pract AerzteyXILp. 6a. (a) Ibidem, XL m. pu 67a. (3) Waarneiiiiigeii y N*. 1 8. (4) Kûhn j Phys. npied. Journal. i8i»o, Janoar, p. S8. (5) Mater, medica. Cap. 6. p. S3. (6) HiêfeL JourQ. d. pr. A. X. lu. p. i65. (7) Materia medica , loc. cil.

The text on this page is estimated to be only 13.93% accurate

(95) produira de» obstructions dô ventre les plus opi-» iiiâtres«
^t mémci h passion iliaque, comme Thunbergj fTilsorij Luzuriaga^ et
d'autres, ront remarqué, ne devrait pas uous faire entendre qy'il ^ la vertii de
guérir de pareilles maladies? Est-ce que le plomb (comme tous les aures
médicameqs du monde) ne devrait pas guérir des maladies naturelles
semblables aux maux qu'il peut exciter de lui-même ? Sans doute ; car
^/igelus Sala (i) guérit^ par l'usage intérieur de ce métal f la passion iliaque
, et /« Jgricola (2) une autire dangereuse obstruction de ventre. Les pil-»
Iules de plomb 9 à l'aide desquelles beaucoup de médecins guérissent si
heureusement ime espèce de passion iliaque et d'autres obstructions opiniâ-
^ très du ventre (comme Çhimç^ jfislmontf Naudeau , Pérériu^ t Mmnus ^
Sjrdenham , Zacutus le Portugais , B^loçh^ et d'autres); ces pilules
n'opérèrent pas seulement d'une manière mécanique et par leur poids , car
sans cela on aurait trouvé l'or bien plus pesant, bien plus utile à cet effet:
non, elles opérèrent principalement comme médicament intérieur et
homoeopathique, — Si Otto l'achenius et Sapctorph ont guéri autrefois des
incommodités hypocondriaques opiniâtres avec du plomb , que l'on se
ressouviennne de la qualité propre à ce métal , d'exciter par sa nature des in■
. I . ■ .1 . ■■ I , Il »i . I. « (1) Opéra, p. ai3, (2) Comment, in /. PoppU
chyra. Meâ*.Iiip3. i63B. p. «aiS^

(96) commodités hypocondriaques , comme on peut le voir dans la description des effets nuisibles de ce métal par Luzuriaga (i)• On ne doit pas; s'étonner que Marcus (2) ait guéri rapidement une tumeur inflamoâatoire de la langue et du gosier avec le mercure , puisque ce remède, d'après l'expérience quotidienne et répétée à l'infini par tous les médecins, excite spécifiquement une inflammation et une tumeur des parties intérieures de la bouche » et en produit de même sur la peau du reste du corps , déjà par son application extérieure sous la forme d'onguent du d'emplâtre mercuriel, comme Deg* ner (3), Friese (4), JdlberH (5), Engel (6), et d'autres , en ont fait l'expérience. — Ija faiblesse d'esprit que Swedjaur (7), l'absence d'esprit que Degner (8), et la manie que Larrejr (9) ont remarquées provenir de l'usage du mercure, joint à la faculté connue et spécifique de ce métal, dB (x) Recueil périodique de littérature , I. p. 29. (a) Magazin, IL II. (3) Acta Nalur. Cur. VL App. (4) Geschichte u. Versuche einer chimrgischen Gesellschaft. Kopenhagen, 1774(5) Jurisprudentia medic. V. p. 600. (6) Specimina medica, Berolin. 1781. p. 99. (7) Traité des maladies vénériennes, II. p. 368. (8) Loc. cit (9) ^oyez ses Mémoires et Observations dans la DescriIran deTÉgypte, Tom. I. ...u

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

(97) Réduire le flux de la «alive , nous expliquent très évidemment comment fFilliam Perfèct (i) a pu guérir d'une maâtère durable, avec le mercure , une mélancolie alternante avec du flux de salive. — D'où vient la bonne réputation du mercure dans le croup ? Pourquoi Seelig (2) fut-il si heureux avec Fusage du vif-argent dans Fesquinancie accompagnée de la fièvre miliaire pourprée , et Hamilton (3), Hoffmann (4), Marcus (5), Bush (6)^ Colden (7), BcUleyel MichaeUs (8), dans d'autres esquinancies malignes ? La cause en était, sans contredit , que ce métal peut exciter de lui* même une espèce d'esquinancie très maligne. — Est-ce que Sauter ne guérit pas, d'une manière homoœpathique (9) une inflammation ulcéreuse de la bouche, accompagnée d'aphtes et d'une ' puanteur telle qu'elle provient du flux de la salive , par le gargarisme avec un sublimé de mercure dissous? De même Bloch (10) ne guérit-il pas les aphtes avec le vif-argent, parce que ce métal j. I III I 11, I - — ^ — — •"" — " m (1) Ânnalen einer Anstalt f. WaLnsinnige, Hannover, 1804. (a) tiufeiand, Journ. d. pr. Arz. XVI. i. p. 24. (3) Edinb. Comment. IX. I. p. 8. (4) Med. Wochenbl. 1787. N*>. I. (5) Magaz. f. specielle Thérapie, II. p. 334(6) Mcdic. inquir. and. observ. N**.

6. (7) Medic. observ. and inquir. I. N**. 19. p. an. (8) Richters chir, Biblioth. V. p. 737-739. (g) Hufeland's Journ. d. pr. Arz. XII. II. (10) Medicin. Bemerk. p. 161. 7 •

The text on this page is estimated to be only 19.40% accurate

iiI : (98) produit aussi par sa nature , outre d'autres ulcérés de la bouche^ une espèce d'aphte, connue Schiegel{i) et Thomas Acrey (a) nous Taient. — Hecker (3) employa avec succès plusieurs médecines composées contre une carie provenant de la petite Vei^ole. C'était , par bonheur, que parmi tous ces ingrédients se trouvait aussi le mercure , qui pouvait vaincre homéopathiquement ce mal, parce qu'il est un de ces médicaments rares, qui peuvent exciter eux-mêmes la carie , comme nous le prouvent tant de cures mercurielles exagérées de la maladie vénérienne^ ainsi que d'autres cures de maladies non vénériennes, par exemple, celle de

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

(99) ger (j) effectuèrent aussi par le mercure, nous attestent
ecycore sa vertu curative et homœopathique dans le mal susdit. En lisant
les écrits sur Vélectricité médicinale , il faut s'étonner de l'étroite relation
dans laquelle se trouvent les incommodités du corps et les accidents de
maladie qu'elle a excités par-ci par-là avec les symptômes des maladies
qu'elle a heureusement et durablement guéries d'une manière
homœopathique. Il y a une quantité innombrable d'auteurs qui ont observé
que l'électricité positive produit dans son effet primitif une accélération du
pouls ; Sauvages (2), DeUis (3) et BarHlon (4) virent même qu'elle excitait
des paroxysmes fébriles parfaits. Cette force d'exciter la fièvre fut la cause
par laquelle Gardini (5), fFilkinr son (6), Syme (7) et fFesley (8) purent
guérir une fièvre tierce avec la seule électricité, çXZezzel{^ et Willermoz
(10), même une fièvre quarte. — L'élec(i) Adversaria, P. II. Sect. 4(a)
Bertholon de Si, Lazare, medic. Électricitât, von Kùhn^ Weissenfels u.
Leîpz. Tom. I. p. 239-^40. (3) Ibid. p. 232. (4) Ibid. p. 233. (5) Ibid. p. 232.
(6) Ibid. p. 25 1. (7) Ibid. p. 25o. (8) Ibid. p. 249* (9) Ibid. p. 5a. (10) Ibid.
p. 25o. ^ _ . Vf' '" - ' 7" ^ ' . ^ ^

:/;. ,*& (100) tricité produit aussi, comme on sait, une coti^
 traction des muscles semblable à des convulsions: et de Sans (i) put même
 exciter par là, aussi souvent qu'il le voulut, des convulsions continues au
 bras d'une fille. C'est à cause de cette même faculté convulsive de
 réiectricité, que de Sans (a) et Franklin (3) purent guérir des convulsions , et
 que Theden (4) put guérir une fille âgée de dix ans , qui avait perdu , par
 l'effet d'un coup de foudre, l'usage de la parole, et qui était devenue presque
 paralytique au bras gauche, tandis que ses bras et ses jambes étaient
 continuellement dans un mouvement involontaire et les doigts de la main
 gauche dans une contraction spasmodique. — L'électricité excite aussi une
 espèce de mal de hanche, comme Jallobert (5) etiin autre (6) l'ont observé;
 c'est pourquoi elle put guérir homœopathiquement une espèce de mal de
 hanches , comme il a été prouvé par les expériences de ^/or/èerg^ , Lovet,
 Arrigoni^Dor boueiXy Mauduyt j Syme et fpeslej. — Une quantité de
 médecins ont guéri par Télectricité une espèce d'inflammation des yeux ;
 car elle a la (i) Ibid. p. 274. (a) Ibid. p. 274(3) Recueil sur Télectiicité med.
 Tom. II. p. 386. (4) Nene Bemerk. u. ðrfahr., III. (5) Expériences et
 observations sur réiectricité. (6) Philos. Transact. Vol. 63. V

(toi) faculté d'ea produire de semblables, comme Tout vu Patrik^ Dickson (i) et Bertholon (2). — Fuschel enfin guérit des varices par l'électricité, qui ne doit cette vertu curative qu'à sa qualité naturelle d'exciter des tumeurs aux veines, comme Jallobert (3) l'a observé. Albert nous rapporte que la forte chaleur d'une fièvre aiguë, avec 130 battemens de poulx en une minute, fut très adoucie par un bain chaud de 100 degrés Fahrenheit , et que les battemens de poulx en furent diminués jusqu'à 110. — Loeffler (4) trouva que des fomentations chaudes étaient très salutaires dans des inflammations du cerveau provenues de la chaleur ardente du soleil ou de ce que la tête avait été exposée à la chaleur d'un fourneau ; Calusen (5) trouva de même que des fomentations d'eau chaude appliquées à la tête étaient le remède le plus efficace contre ce mal. Les cures inutiles, nuisibles et pernicieuses, qui ont été faites de tout temps , sont innombrables ; car , premièrement y. on ne prenait pas les * (i) Dans Bertholon y loc. cit.. Tom* I. p. 406. (a) Loc. cit. Tom. II. p. 296. (3) Loc. cit. (4) Hufeland, Journ. d. pr. Arz. III. p. 690. (5) Act. Soc. med. Havo. IV. p. 419*

(102) • maladies telles

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

(108)

(.104) ^ de la neige. Un cuisinier expérimenté approche à quelque distance du feu sa main échaudée, sans égard à l'augmentation de la douleur qu'il en ressent au commencement, sachant que de cette manière il peut rétablir en peu de temps, et même en peu de minutes, la partie échaudée en peau saine et enlever toute douleur (i). D'autres laïques raisonnables^ par exemple, les vernisseurs, mettent sur l'endroit brûlé un remède excitant une ardeur semblable, savoir, de l'esprit de vin (a) fort et bien chauffé, ou de l'huile (i) C'est ainsi que déjà Fernelius (Ther. lib. VI. Cap. 40) croit que le rapprochement du feu de la partie brûlée est le remède le plus propre pour faire cesser la douleur. — John Hunter (On the blood inflammation^ etc^ p. 418) nous cite les grands dommages causés par le traitement de brûlures avec de l'eau froide, et lui préfère de beaucoup le rapprochement du feu ne suivant pas en cela les doctrines médicales traditionnelles, qui ordonnaient des choses rafraîchissantes contre des inflammations [contraria contrariis] mais l'expérience, qui lui avait enseigné qu'un échauffement semblable (simi" lia similibus) était ici le meilleur remède. (a) Sydenham (Opéra, p. 271) dit : « L'esprit de vin appliqué à plusieurs reprises est préférable à tout autre remède contre les brûlures. » — Aussi Benjamin Bell (System of surgery, third edit. 1789) rend honneur à l'expérience, qui ne nous indique que les remèdes homœopathiques comme les seuls efficaces. Il dit : « Un des meilleurs remèdes contre toutes les brûlures est l'esprit de vin. Quand on l'applique, « il semble augmenter la douleur pour un moment (y. le § « 164 de notre ouvrage); mais elle s'apaise bientôt, et il succède une sensation agréable et tranquillisante. Le remède / r ■

(10*) de térébenthine (i), et se guérissent par ce moyen en peu d'heures , sachant bien que les onguens rafraîchissans ne pourraient effectuer cela en au« opère mieux quand on plonge les parties brûlées dans « Tesprit de vin ; mais quand cela ne peut se faire y il faut les « courrir toujours de compresses humectées d'esprit de vin. » (i) Edward Kentish[^] qui traita des ouvriers de houillères, souvent brûlés d'une manière si terrible par les vapeurs inflammables de ces mines, leur faisait appliquer de Thuile de térébenthine chauffée ou de l'esprit de vin , comme le meilleur remède dans les plus grandes et les plus dangereuses brûlures (Ëssay on Burns, London 1798, second Essay). Aucun traitement ne saurait être plus homœopathique que celui-là , mais aucun n'est aussi plus salulaire. HeistcTy médecin sincère et plein de connaissances, confirme la même chose par son expérience, et loue à cet égard l'application de Thuile de térébenthine, de l'esprit devin et de bouillies aussi chaudes qu'il est possible de les supporter. Pour se convaincre de la manière la plus frappante de l'étonnante prééminence de la méthode homo[^]opathique (qui ordonne d'appliquer aux parties enflammées par la brûlure des remèdes qui excitent une sensation ardente et une chaleur semblable) sur la méthode antipathique (qui prescrit des remèdes rafraîchissans et frigorifiques), il faut voir les expériences pures où l'on a employé ces deux méthodes opposées en même temps sur le même corp[^] et pour le même degré de brûlure. En voici deux exemples. John Bell traita une dame qui s'était échaudé les deux bras. Il lui fit humecter l'un d'huile de térébenthine et plonger l'autre dans l'eau froide. Le premier fut libre de dooleurs au bout d'une demi-heure, mais l'autre lui fit encore mal pendant six heures; ({uand elle le retirait seulement un moment de Feau , elle ressentait des douleurs bien plus giandes, et il fallut \

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

(^06) «aut de mois , et que l'eau froide ne ferait qu'empirer le mal. ■•^" beaucoup plus de temps pour guérir ce bras que l'autre. (Voyez Kûhn^ phys. medic. Jourmale^ Leipzig, 1801. Juni. p. 4^B.) Le fut de la même manière que John Andenom traita une femme qui s'était brûlé le - visage et le bras avec de la graisse bouillante. « Le visage, qui était très rouge et brûlé, et qui lui causait des douleurs violentes , fut couvert quelques minutes après avec de l'huile de térébenthine ; mais pour le bras elle l'avait déjà enfoncé elle-même dans l'eau froide et désirait pouvoir le traiter ainsi quelques heures. Après sept heures son visage avait bien meilleure mine et elle se sentait soulagée. Quant au bras , elle y avait souvent renouvelé l'eau froide ; mais dès qu'elle l'en retirait , elle se plaignait de beaucoup de douleurs; et en effet l'inflammation avait augmenté. Le lendemain matin Anderson trouva qu'elle avait eue de grandes douleurs au bras pendant la nuit; l'inflammation s'étendait au delà du coude; plusieurs grandes vessies avaient crevé, et des escarres épaisses s'étaient formées sur le bras et sur la main, sur lesquelles on appliqua alors de la bouillie chaude. Elle ne ressentait plus la moindre douleur au visage , mais le bras dut être encore traité pendant quinze jours avec des remèdes émoUiens.» (Voyez le livre allégué par Kentish^ p. 43.) Qui ne reconnaît pas ici le grand avantage du traitement homœopathique avec des remèdes qui produisent un effet semblable à celui du mal même , sur le misérable procédé antipathique que prescrit l'ancienne médecine vulgaire! Voyez encore, par rapport aux suites nuisibles du traitement des brûlures avec de l'eau froide , FF', Faliric. van Rudent de Combustionibus Libellis y Basil. 1607. Cap. V. p. II, qui nous dit : « Les fomentations froides sont très-nuisibles « dans les brûlures , et produisent les effets les plus dangereux ; « il s'ensuit de l'inflammation, de la suppuration et quelque fois la gangrène. »

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

"! ■J I (107) Le yieux et sage moissonneur qui, pendant la chaleur de Tété^ s'est tellement échauffé qu'il se trouve dans un état approchant de la fièvre chaude, ne prendra jamais de l'eau froide {contraria contrariis } , car il en connaît les suites funestes ; mais il prendra un peu d'une liqueur échauffante, une petite gorgée d'eau-de- vie (quand même il n'en ferait pas usage pour l'ordinaire } . L'expérience , ^ qui enseigne la vérité, l'a convaincu du grand avantage et de l'efficacité de ce procédé homœopathique ; sa chaleur, comme sa lassitude , disparaissent promptement(i). Il y eut même de temps en temps des médecins qui pressentirent que les médicamens guérissaient les maladies par la force propre de produire des symptômes semblables à ceux de la maladie même. C'est ainsi, que l'auteur du liyre Ilepl tottcov tôv xoct' avôpcùTuov (qui se trouve parmi les ouvrages d'Hippocrate), dit ces paroles remarquables : « ^là Ta o[JLOia vouoroç yiverai ,)cocl ^ia xk of^ota 7rpQ(;9àpo {i.sva ex (i) Zimmermann nous apprend que te» hahîcaiii des pays chauds usent du même procédé avec le meilleur silocès , e'està-dire, qu'ils prennent un peu d'^ne liqueur spiritueuse après de grands échauffemens. L

(108) vûtreuvtaw ûyiâ^Cvovrat , — 8m to 2[/e6iv i\Ltroç
Tcauerai (i).» Thomas Erastus (a) soutient, contre ses adversaires , que la
méthode de guérir selon la règle sùnilia similibus était la seule préférable. Il
a aussi existé dans les temps postérieurs des médecins qui ont senti et avoué
la vérité de la méthode homœopathique. Cest ainsi que Bout' duc(y)B.
conçu que la qualité purgative de la rhubarbe est la cause de sa vertu
d'arrêter la diarrhée. Detharding devine (4) que Tinfusion de séné peut
apaiser la colique , à cause de sa qualité ana^ logue d'exciter des coliques
dans des hommes sains. Bertholon (5) avoue que l'électricité atténue et i
anéantit une douleur très semblable à celle qu'elle produit elié-même.
Thoury (6) atteste que l'électricité positive accélère le battement du poulx,
mais qu'elle le rend \ aussi plus lent , quand déjà il va trop vite par l'effet de
la maladie. De Stoerck (j) pense que le stramonium , qui (i) Basil. Froben.
i538. p. 721. (2) Disputât, et epistolae medicae, Tîgnri, iSgS. (3) Mémoires
de l'acadéinie royale , 17 10. (4) Eph. Nat. Cor. Cent. X. obs. 67. (5)
Medicin. Eletricitât, II. p. i5 et 282* (6) Mémoire lu à Tacad. de Caen. (7)
Libell. de Stramon. p. 8.

(t09) dérange l'esprit et produit la manie dans des personnes saines, pourrait bien être administré à des maniaques pour leur rendre l'usage de la raison, en produisant un changement dans leurs idées. Mais Sihäl (i), médecin d'un régiment danois, a prononcé le plus clairement de tous sa conviction là dessus , lorsqu'il dit : Que la règle adoptée dans la médecine, qu'il fallait guérir par des remèdes opposés aux effets de la maladie (*contraria contrariis*) n'était tout-à-fait fausse et absurde; qu'il était convaincu , au contraire, que par un remède qui produit une souffrance semblable à celle de la maladie (*similia similibus*)^ celle-ci devait être réprimée et guérie; que c'était ainsi qu'on guérissait des brûlures, par rapprochement du feu de la partie brûlée , des membres gelés, par l'application de la neige ou de l'eau la plus froide, des inflammations et des meurtrissures, par des esprits distillés; et que c'était ainsi qu'il guérissait la disposition aux aigreurs de l'estomac par une très petite dose d'acide vitriolique, tandis que d'autres employaient dans de tels cas, d'une manière inutile, une quantité de poudres absorbantes. On a donc été souvent très près de la grande (i) Dans Jo, Hummelii *Commentatio de Arthritide tam tartarea, quam scorbutica, seu podagra et scorbuto*. Budingae, 1738. p. 40~4^*

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

(UO) vérité! Mais on s'est bortié à des idées passagères; et c'est ainsi que la régénération si absolument nécessaire de cette vieille thérapeutique en un art de guérir véritable , pur et certain , est restée sans exécution jusqu'à nos temps !

ORGANON 4 t DE L'ART DE GUÉRIR. § 1 La première et unique vocation du médecin est de rétablir la santé des personnes malades; c'est ce que l'on nomme guérir (i). §2. Le dernier idéal de la guérison consiste à rétablir* la santé d'une manière rapide, douce et du(i) Mais non pas (comme tant de médecins avides de gloire ont fait jusqu'à présent , en prodiguant inutilement leur temps et leurs forces) à bâtir des systèmes sur des idées et des hypothèses vaines de l'essence intérieure du procédé vital et de la naissance des maladies, ou à faire d'innombrables essais d'expliquer les symptômes des maladies et leur dernière cause (qui nous restera toujours cachée)^ etc.^ etc.; en enveloppant tout cela dans des paroles inintelligibles et dans un fatras de phrases abstraites , qui doivent paraître savantes, pour étonner l'ignorant , tandis que le monde malade soupire en vain après des secours. Pour ces rêveries savantes (que l'on nomme médecine théorique y et pour lesquelles on a même établi des chaires particulières) , nous en avons justement assez à présent, et il est bien temps que tous ceux qui se disent médecins finissent une fois de tromper les pauvres mortels par de tels radotages , et qu'ils commencent à agir, c'est*^

.(112) rable , ou d'enlever et d'anéantir la maladie dans toute son étendue , par la voie la plus courte , la plus sûre et la moins nuisible, d'après des raisons claires et intelligibles. §3. Pour agir raisonnablement et conformément à son but, et pour être un véritable artiste dans l'art de guérir, il y a quatre choses nécessaires au médecin , savoir : 1^o D'entendre clairement ce qu'il y a à guérir dans chaque cas de maladie individuelle (connaissance de la maladie ^ indication) ; 2^o De connaître les qualités curatives des différens remèdes (connaissance des vertus médicales); 3^o De savoir appliquer, d'après des raisons claires, le remède à l'objet de la guérison, de façon que le rétablissement s'ensuive nécessairement; application qui exige autant un juste choix des médicaments eux-mêmes, qu'une juste mesure de la dose et du temps ^ de sa répétition ; 4^o De connaître, dans chaque cas, les obstacles de la guérison , et de savoir les écarter, pour que le rétablissement soit durable. §4. Le médecin est en même temps un conservateur de la santé , quand il connaît les choses qui la, dé

Ou) rangent) et qui produisent et entretiennent des maladies , et quand il les sait b[^]uir du régime de Thomme sain. » §5 On peut bien concevoir que chaque maladie suppose un changement dans l'intérieur de l'orga* nisme humain. Cependant ce changement ne peut être que soupçonné d'unf manière obscure et trompeuse par les symptômes de la maladie; mais jamais il ne saurait être reconnu dans toute sa réalité d'une manière-infaillible. §6. Les changemens invisibles opérés par la mala-* die dans Tintérieur de l'organisme, et les changemens perceptibles à nos sens, c'est-à-dire, la somme des symptômes , forment ensemble une image complète de la maladie ; mais cette image n'est visible .dans son entier qu'à l'œil du créateur. Ce n[^]est que la totalité des symptômes qui forme la partie, accessible au nrêdecin ; mais c'est aUssi dans cette somme des symptômes qu'il trouve tout ce qu'il doit connaître de la maladie pour la gué« rir(i). (i) Je ne sais donc pas comment Ton a pu s'imaginer qu'il fallait chercher l'objet de la gaérison uniquement dans Tinté8

The text on this page is estimated to be only 21.38% accurate

» y (114) m ri-, * ' • 'S 7. . L'observateur saïis préjugés, même le plus perspicace (qui connaît la nullité de ces recherches ■j ■ JE^éiur dèrorgàtiTSM^, cfai testera loujotits càcbé A Inâtcesslble À nos regards» lé ne Miid }Ufr/âift c6mte

The text on this page is estimated to be only 9.86% accurate

\ (i«5) . nfétaphj^iques 9 qui ne aaurient être €|éroontrée par rçxpérienç^), ne remarquera dans chaque i ' ■ » > r» fiini.ii .Il ■■ iii< mîde au toucher, qu'il ne sera plus tran9p9rçnt, qn'il mi^a repris sa raideur, et qu'il aura perdu la pondérance donnée par Teau, et alors votre but sera rempli. Ou croyez-vous (>eut-être que le papier, devenu ainsi parfaitement sec, aurm% pu dtr# Aéoh^ par vous d'une manière plas certaine, plm «ayante in/i^siirde« et U choK n'est pas mpi^s inçonçevabi^ car, à»m aviGun pMnoinëoe physicfne ou dynamique qui existe ii^jj^» J# caus^' primitlTe ne peut être «imultaiiêîneut adhérente «(99PW# une chose particulière. IL serait donp absurde de pré|e^4^ ^qé^nlir le phénomène par l'enlèvement de sa cause ppriuMitive» qvi.ne* se trouve plus eo relation arec lui. Une . cb^se^ d^ inéw^ qu'un étalée choses n'cmt besoui d'une cause pjFioillire «que ptotir neitre. Lorsqu'une Ibis ils existent, la cMse primiUye n'est plu« «éeessaiEe à la continuation de leur existencta. CM wm que la maladie , une fois produite, continue son cours indépendamment de la cause primitive d^ son eiis^ace , et sans que .æU&et sott fçnoore présente. Comment donc n-t-an pu chercher dana l'enlèFement de cette cause ia goérieoo de la malisdie , «ne telle cause n'étant plus présente dès q«e ,la maladie existe ea>eifet? Il est impossible qiM la prima causa adhère encore à une 8. «■ 4

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

(116) maladie que des changemens perceptibles aux sens dans l'état de santé du corps et de l'ame; fl ne remarquera que des signes , des accidens , des symptômes de la maladie, c'est-à-dire, des déviations senties par le malade même , et aperçues par I I P I ■ ■ ^ ■ - ■ I mm^^—^^^_^ I III II boule qu'eHe a fait yoler; cat la différence qae tious remarquons entre son état actuel et la position tranquille dans laquelle elle se trouvait auparavant, n'est qu'une autre modification de son existence et nu changement d'état. Il serait donc plus que ridicule de prétendre qu'on ne pourrait flaire rentrer cette boule d'une manière radicale dans son état primitif de repos , qu'en enlevant la prima causa de son vol , trouvée à la suite de recherches métaphysiques. — Nullement. L'expérience nous apprend qu'un seul coup, par une force équivalente, porté à cette boule dans une direction contraire à celle de son vol , la fait, rentrer aussitôt dans le repos , sans que nous ayons besoïu d'aucun enlèvement hypothétique et impossible de la cause première ^ excitative et productive de son vol, qui ne lui est plus adhérente Une faut qu'observer les symptômes du vol de cette boule, c'est-à-dire, la force de^son mouvement et sa direction , pour pouvoir opposer à cet état un remède directement contraire, et faire rentrer ainsi dans un moment la boule dans son état primitif de repos; car l'état abnorme des choses physiques inanimées est anéanti par un remède contraire. Mais l'état de maladie des organismes doués de vie ne peut être transformé en état régulier que par une puissance artificielle qui produit un état semblable (homœopathique). Note du traducteur. Je prie mes lecteurs de faire bien attention aux dernières lignes de la note précédente; cbr les antagonistes de l'auteur de ce livre se sont plu ji dire que l'exemple de la boule prouvait contre son système , et qu'il éjtjt .tombé en contradiction avec (ui-même. • t %

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

\ (U7) les autres personnes présentes. Tous ces symptômes perceptibles représentent la maladie dans toute son étendue; ils nous en offrent ensemble la forme véritable, l'unique qu'on puisse concevoir. ■ §8. . Comme; dans une maladie on ne peut remarquer que ses symptômes, il faut aussi que ce soient eux qui indiquent exclusivement les remèdes propres à la guérison. Il faut, dis-je, que la totalité de ces symptômes (i), que cette image qui se reflète de l'essence intérieure de la maladie, soit l'unique objet qui doit guider le médecin dans le choix du remède, l'unique objet qu'il doit reconnaître et anéantir par son art pour rétablir la santé. (i) Ne connaissant d'autre expédient, on chercha de tout temps à combattre et à supprimer par-ci par-là dans les maladies un seul des différents symptômes qu'elles manifestaient; procédé partiel qui, sous le nom de méthode symptomatique, a excité avec raison le mépris général, parce que non seulement on n'y gagnait rien, mais qu'il en résultait au contraire beaucoup de mal. Un seul des symptômes présents est aussi peu la maladie elle-même, qu'un seul pied d'un homme fait l'homme entier. Ce procédé était d'autant plus rejetable, que l'on ne traitait un tel symptôme isolé que par un remède opposé (selon la méthode antipathique et palliative), qui après un soulagement de courte durée le faisait ensuite d'autant plus empirique. :^

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

(118) §9 On ne peut ni s'imaginer, ni prouver par aucune expérience, qu'après l'enlèvement de tous les symptômes de la maladie et de la totalité des accidents perceptibles, il puisse rester autre chose que la santé, et que l'« état interne de l'organisme qui suit peut être anéanti » La dérangement invisible opéré dans l'organisme du Mtps et la totalité des symptômes perceptibles par nos sens » se trouvent ensemble dans une relation aussi nécessaire, et représentent toute l'étendue de la maladie dans une telle unité, qu'ils doivent exister et disparaître ensemble. Ce qui a pu produire la totalité des symptômes perceptibles doit aussi avoir pu produire le changement interne dans le corps (inséparable de l'apparition extérieure de la maladie), car sans cela le phénomène des symptômes « serait impossible. Il s'ensuit de là, que le remède qui a mérité la totalité des symptômes perceptibles de la maladie (doit aussi avoir rétabli le dérangement dans l'intérieur de l'organisme, parce que la destruction des signes perceptibles ne peut se faire sans la disparition du dernier, et n'appartient non

The text on this page is estimated to be only 14.87% accurate

(M9) plus atttreoiaBt par aucune expérience qiietéonque (i).
Comme Tenlèvement de la somme des signes et des accidens perceptibles de la maladie anéantit en même temps le changement intérieur sur lequel elle se fonde , et par conséquent le total de la maladie, il 6'en\$uit que le médeçii;! n'a qu'à ^|ilever la somme des symptômes pour détruire m même temps le changement dan^ Tiptérieur du corps, et par conséquent le total d^ la jmalgdi^ elle-même* Mais la destruction de la nofilAdiie ^t en même temps le rétablîs3çment de U ^ant^^ et voilà justement le dernier et unique but d'un inédecin qui connaît l'importance de sa vocation^ qur ne consiste pa^ à pérorer d'une xnanière gavante, mais à porter secours à son prochain.
S 12. Ayant trouvé cette vérité indubitable : Que les tnaladiesne peuvent manifester leur besoin de se-^ •opefMttîntM OKLwà» prophétie «oieanclte, filsant eroiipe^ itiie fieEM»iine'i|u*èl)ë adoilita wiiillîisleiiiëi&t è «un «erfuiii jour ott àf««e ^ïBivlakiè tieim^ « «pfcétàt •êâ¥«M ftfHs les dignes d'fxâû laïaJadi*. tiaiatMite et «iroottsMite, les ^mpténes d*mie «Drtfireaàatiie, et.k npit eUe^Béne, à rkeui^ indiquée; ^chose imposiilde si, laiisle nséose temps, 41 ne VéCak opéré ua

(120) cours que par la totalité de leurs symptômes , il s'ensuit incontestablement que la somme des symptômes observés dans chaque cas individuel fait l'unique indication du remède à choisir. § 13. Les maladies n'étant donc que des changemens de l'état de santé de l'homme bien portant, qui s'annoncent par des signes perceptibles, et la guérison n'étant non plus possible que par un changement de l'état de maladie en un état de santé , on concevra facilement que les médicamens ne pourraient d'aucune manière guérir les maladies , s'ils ne possédaient la faculté de changer l'état de santé des hommes (état qui consiste en sensations et fonctions de l'organisme), et que ce n'est que sur cette faculté que repose leur vertu curative. § 14. Cette faculté est renfermée dans l'essence intérieure des médicamens, ne saurait nullement être changée dans l'intérieur du corps, correspondant aux symptômes extérieurs. De même une illusion artificielle* ou une persuasion contraire a souvent dissipé, dans de pareils cas, tous les signes d'une mort prochaine , et a subitement rétabli la santé, chose que ce remède moral n'aurait jamais pu effectuer sans anéantir en même temps dans l'intérieur de l'organisme les changemens. dont la mort devait être le résultat 4 •

(121) reconnue par nous, dans sa réalité, par les seuls * efforts de l'esprit. Ce n'est que par les effets qu'ils manifestent en influant sur la santé des hommes , que nous pouvons la comprendre; ce n'est que l'expérience qui nous en donne une idée claire. « i S 15. / Personne ne pouvant donc nier que la nature curative des médicamens ne peut être reconnue par nous dans sa réalité, et que l'observateur, même le plus perspicace, ne peut, en faisant des expériences pures, remarquer autre chose dans les médicamens que cette faculté d'opérer des changemens dans l'état de santé de l'homme, et' surtout dans un corps sain , il s'ensuit que les médicamens, devant agir comme remèdes, ne peuvent exercer leur puissance curative que par cette faculté de produire des symptômes et des changemens de l'état de santé de l'homme; il s'ensuit, dis-je, que nous ne pouvons nous en tenir qu'aux accidens de maladie que les médicamens excitaient dans un corps sain, comme à la seule révélation possible de leur vertu curative, pour apprendre quelles sont les maladies que chaque médicament peut exciter ; car c'est par là que nous apprenons en même temps quelles sont les maladies qu'il peut guérir. tc ')

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

(>22) S 16. Comme on ne peut donc découvrir ce qui doit être enlevé des maladies pour rétablir la santé , si ce n'est la somme de leurs symptômes; comme secondement les médicamens ne manifestent autrement leur vertu curative qu'è par leur faculté de produire des syn[^]tômes de maladies d[^]ns les hommes sains (i) et de les enlever aux homi[^]de& malades, il s'ensuit : 1° Que les médicamens ne deviennent des r[^]medes et ne peuvent anéantir les maladies qu'en détruisant les symptômes existans, c'est-à-dire , la maladie naturelle[^] par l'excitation de Ciertains nouMin «[^]i» — — nÉi m[^] ■■«lait. i> — ppAJi[^]j[^] — [^]i[^]fc — »[^]iw>K[^]«[^]ii[^]ii (i) Une teinture d'uneonce de bon quinquina, niêléeaV>ec t|ftèlqii«s livres d'eau > et prise en un seul jt>ur, produira n[^] ûèTce de quinqidaa pendant phisieirs jours, et un bftiii :de pied d'caa tiède mêlée d'une idiAsolation d'arsenic escilent une , fièvre arsenicale de quinze jours [^]u xnoins , tout aussi bien que le séjour que Ton fait en automne dans un terrain marécageux produit une fièvre intermittente , endémique dans telles contrées. tJne ceinture faite d'un emplâtre mercuriel (comme il était d'usage dans le vieux temps) préduifà en[^]çore plus rapidement un flux de salive , que â'usage de la chtouse d'un galeux ne fait naître la gale commune aux ovvrûei[^]fa laine. Une forte infusion de fleurs de sureau ou quelques baies de belladone sont aussi certainement des puissances morbifiques, que la matière .inoculée de la petite Vérole, ou la morsure d'une vipère, ou une grande frayeur.

The text on this page is estimated to be only 17.75% accurate

(J23) veaux symptômes^ c'est-à-dire enfin, par une maladie artificielle ; a^ Que, pour anéantir la somme des symptômes d'une maladie, il fatit cheréber un n^édicament qui puiMè produire de\$ sjtptômes semblables ou opposés à ceux de la inaladie naturelle, suivant que rexpérience montrera que les symptômes de maladies- peuvent être enlevés et changés en ét^t de santé de la manière la plus facile, la pln^ cert&iûb et la plaâf durable , par des médicamens de Tune oii de l'autre qualité (i). (i) La Uroisième manière d'emj^oyer les remèdes est la méthode allopathique , c'est- à-dire,t;elle où l'on donne des reê qièdes qui produisent dessymptâm^s qui n'ai|t auoiHi Support à rétat de la maladie^ n*é,tant ni semblables ni opposés anx symptômes de celle-ci, mais tout- à -fait • hétérogènes^ (fltXXov i7fl(6o()). G^est la métt^ode qni, d'après les seules qualités fletiTCS àttnbttéeè aux médtcamens dont elle ne co^insiit pas ks *vrai6 «fiets, éà fiik ditts méliingés ^u'^lle applique à dès «laladies non «xaïuiliées et mipleinent. design^ dans ia pathologie^ d'une manière trompeuse. Celte méthpde» usitée de tout temps dans les cures ordinaires , mérite à peine qu'on s'en occupe. Cependant 4 de même que dans l'histoire du genre humain on ne doit pas omettre de faire mention des oppressions que des gouTcmemens despotiques et absurdes ont l^it . éprouver aux hommes pendant des milliers d'années , de même ^n ne peut non plus passer «oui silence cette méthode de guérir, contraire à. la nature^ que pratique depuis si long-temps l'école médicale. 5'en*parlerai donc dans les \$\$ 3i-37, et ■ 1

The text on this page is estimated to be only 27.87% accurate

(124 > S 17. Or, chaque expérience pure et ^haque essai exact nous convainquent que des symptômes de maladies persévérans ne peuvent être anéantis^ par dès remèdes qui produisent des symptômes oppo* ses (comme le veut la méthode antipathique ou palliative); mais qu'au conlr dii? e, après un soulagement apparent et de courte durée , ils éclatent* de nouveau avec plus d'impétuosité, et empirent évidemment. (V. les §§ 61-77, et § 80.) § 18. Il ne reste donc à employer dans les maladies " d'autre mode qui nous promette du secours, que le mode homœopathique, selon lequel il faut chercher, contre la totalité des symptômes de la maladie, un remède qui, parmi tous les autres médicaments (connus d'après les changemens qu'ils opèrent sur la santé d'hommes bien portans), ait la faculté de produire un état de maladie artificielle le plus ressemblant possible avec la mala-^ die naturelle dont il s'agit. : § 19. Or, le seul oracle infallible de l'art de guérir, l'expérience pure (i), faite par des essais exacts, (i) Je ne veux pas dire une expérience telle que celle dont

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

(125) nous enseigne qu'en effet, parmi tous les médicaments examinés d'après leur faculté de changer l'état de santé des hommes , celui qui excite dans des hommes sains des symptômes semblables à la plupart de ceux de la maladie en question, anéantit aussi la totalité des symptômes de cette maladie, c'est-à-dire, toute la maladie présente (§ 7-10), d'une manière rapide, radicale et durable, et que cela réussit dans toutes les maladies sans exception. S 20. Cela dérive de la loi homœopathique, loi nature glorifie nos praticiens ordinaires, après avoir combattu pendant de longues années^ avec un tas de recettes diversement composées , une foule de maladies qu'ils n'ont jamais examinées avec soin , mais qu'ils prenaient, selon les règles de l'école, pour des maladies baptisées et décrites dans la pathologie, ou auxquelles ils supposaient une matière morbifique imaginaire, ou quelque autre anomalie intérieure hypothétique^ Ils y voyaient toujours quelque chose, mais ils ne savaient pas ce qu'ils voyaient ; et ils voyaient des conséquences que Dieu seul, mais non un homme, pouvait débrouiller dans ce concours d'influences médicales sur un objet inconnu , conséquences sur lesquelles ils ne pouvaient tirer aucun résultat ni aucune instruction. Une expérience de cette sorte , continuée ' pendant cinquante ans, ne vaut pas davantage que si l'on avait regardé pendant cinquante ans dans un kaléidoscope, qui, rempli de choses inconnues de diverses couleurs , se trouvait dans un mouvement continu : on y voit bien mille figures différentes, qui changent continuellement de forme, mais on ne peut s'en rendre compte. j

The text on this page is estimated to be only 13.39% accurate

•1 (126) relief que Ton a méconnue jusqu'à présent, mais sur laquelle pourtant s'est fondée de tout temps toute guérison véritable (i). Elle nous dit : «Une affection dynamique moins forte se trouve « anéantie dans Torganistrie vivant d'une manière « durable, par une autre plus forte , si celle-ci diffère de la première quant à son essence (2), mais « lui ressemble beaucoup par rapport au mode sous « lequel elle se manifeste. » s 2t. C'est ainsi que les affections physiques (3), (i) Voyez l'introduction A ce livre. (a) Nous cette différence é% deux putisapoe morbi^iKs quant & leur euénement , la guérison de l'une par l'autre serait impossible) quand même elle» 9e ressembleraient beaucoup dans leurs symptômes, et quand même l'une serait plus forte que l'autre. Il serait donc impossible et très ridicule de ▼ouloir guérir la maladie Ténérienne avec de la matière chancreuse, ou la gale des poumons en laine avec de la matière galeuse. La maladie vénérienne est guérie par une puissance morbifique qui lui est tout-à-fait différente par rapport à son essence?, mais bien semblable à elle dans ses symptômes, savoir, par la matière que produit le mercure. Par exemple, la gale est guérie par la maladie que produit le mercure; et ainsi: toutes les autres maladies, par des puissances morbifiques qui, par rapport à leur essence, sont des choses inutiles à guérir. (3) Pourquoi, dans le cas des nerfs optiques, l'œil contemple-t-il d'une puissance plus forte qui influe d'une manière toute semblable

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

(27) comme Celles de l'ame (i) (le i' homme, sont gué* ries de la manière la plus sûre et la plus durable. 8 22. La faculté curative des médicainens se fonde donc sur leurs symptômes semblables à ceux de la maladie , de façon que chaque maladie ne peut être anéantie de la manière la plus certaine , radicale, rapide et durable, que par un remède qui, entre tous, est le plus capable de produire dans l'état de saqte de Thomme la totalité des symp■X, ' ; ' ■ If* sur Fœil, c'est-à dire , par la clarté du jour naissant —^ Avec quoi a-t-on coutume de flatter les nerfs de l'odorat offensés par de mauvaises odeurs? Avec an tabac^ qui affecte le sens de Todorat d'une manière semblable, mais plus forte. Ce n'est pas par de la musique, iti avec des confitures, qu'on aurait pu yaiiere ce dégoût dei^odorat, car ees choses ont du rapport à d^aatres nerfs. — Avec quelle ruse le ^puerrier barbare sait-li éloigner des oreilles ^iséricordieuiies de» assistans les lamentations du malheureux qui passe par les verges? Par le son glapissant et aigu du fifre, joint au bruit du tambour. Et comment cottvre-t~oii le bruit ék>igné du tonnerre de l'artillerie ennemie , qui excite la terreur dans Tame du soldat ? Par le bounloAttenient graV4 et plus rapproché dé la grosse daisse. Ni cette miséricorde ni eetle terreur n'aurakot pu être bannieft par la distribution d'uniformes brillantes ;aa par ufte forte réprimande. (i) La tristesse et le' chagrin sont éteints dans l'ame par la nouvelle â*un autre accident encorç plus fôcheux, fi\t-il même imngibaire.^ De imême , les effets nuisibles d'une joie trop vive sont anéantis par le café, qm produit une [oie exagérée. ^ »

(128) tñieii de cette maladie dans leur plus grande ressemblance.

§23. Comme cette loi naturelle des guérisons se manifeste par tous les essais purs et par toutes les expériences véritables , comme un fait hors de doute, il nous importe peu d'expliquer la guérison homœopatbique d'une manière scientifique. Cependant l'explication suivante me semble être la plus vraisemblable , puisqu'elle ne se fonce que sur des* prémices tirées de l'expérience.

§ 24. • L'état de santé de l'organisme humain peut être désaccordé et altéré plus facilement et plus fortement par des médicaments que par des maladies naturelles. Cela est, facile à prouver. § 25. Car, premièrement, les maladies sont guéries par des médicaments ; ce qui ne serait pas possible si les derniers ne possédaient une force supérieure; secondement, il faut prendre en considération les circonstances suivantes : chaque jour et à chaque heure plusieurs causes excitatives morbifiques influent sur notre corps, mais elles ne l'ont pas «

(§29) peuvent troubler* l'équilibre qui y règne et nous rendre malade. L'activité de la force intérieure et conservatrice de notre vie résiste pour l'ordinaire à ces influences nuisibles , et , dans la règle » rhomme reste bien portant. Ce n'est que quand ces choses nuisibles influent sur nous avec trop de violence, et que nous nous exposons trop à leur influence, que nous devenons malade. Mais aussi alors cette maladie ne sera pas de conséquence, excepté si notre organisme ajustement un côté faible (une disposition) qui le rende susceptible d'être attaqué et désaccordé (i) par la cause morbifique présente (simple ou composée). §26. Si les puissances ennemies, tant psychiques que physiques, que l'on nomme causes morbifiques, possédaient une faculté absolue d'altérer notre santé, nous nous trouverions sans cesse en (i) Quand je dis que la maladie désaccorde l'état de santé, je ne prétends nullement donner par là une explication hyperbolique de la nature intérieure des maladies en général , ou d'un cas individuel de maladie; je veux seulement désigner par ce terme ce que les maladies , comme je viens de le prouver, ne sont pas et ne peuvent être, c'est-à-dire, qu'elles ne sont pas des changemens mécaniques ou chimiques de la substance matérielle du corps, et qu'elles ne dépendent pas d'une matière morbifique , mais qu'elles sont des altérations dynamiques de notre existence. 9

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

(>*30) état de maladie^ et uous n'aurions pas même une idée de Tétat de santé, puisqu'elles sont répandues partout. Mais compte , en général., les maladies ne sont que des exceptions à la santé, et comme iliaut un tel concours de circonstauces diverses , tant par rapport aux puissances likorbifiques, que par rapport aux* hommes qui doivent en être affectés, avant qu'une maladie pufese réellement naître de ces causes excitatives, il s'ensuit que l'homme est si peu irrité par de semblables causes nuisibles, qu'elles ne le peuvent jamais rendre absolument malade , et que l'organisme humain ne peut tomber par elles dans l état de maladie, que quand il se trouve dans une disposition particulière a en être affecté. s 27. . Mais il en est tout autrement des puissances mof bifiqués artificielles , que nous nommons //lédicamen»^ Tout véritable médicament influe en tout temps, et dans toutes les circonstances, sur chaque homme, et excite en lui les symptômes qu'il lui j sont propres (mêmei clairement perceptibles aux sens, si la dose était assez grande), de façon que chaque organisme humain est absolument attaqué et pour ainsi dire infecté de la ma*» ladie médicinale ; ce qui , comme jë l'ai, dit, n'est point du tout le cas dans les maladies naturelles. i .

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

(131 y , § 28. Il s'ensuit donc de toutes les expériences ^ que le corps huQiaïn est bien plus su^eptible et bieu plus enclin à être irrité et à éprouver une altération de santé de la part des facultés médicales y que par d'autres iufUiences morbîfiques et par des miasmes infectans , ou ^ ce qui est là même chose , que les autres influences nuisibles ont un pouvoir morbifique subordonné et très relatif, mais que les facultés médicales ont un pouvoir absolu, direct et bien supérieur à celui des premières. §29. Cependant la force supérieure des maladies ar^ tificielles qu'il faut produire par des mèdicamens niest pas la seule condition de leur pouvoir de guérir les maladies naturelles. Il est également nécessaire que la maladie artificielle soit aussi sem* blable que possible à la maladi^^ naturelle; car ce n'est que par cette ressemblance, jointe à la force supérieure , que la maladie artificielle peut se substituer la maladie naturelle, et de cette- façon l'anéantir. Cela est si vrai^ que la nature elle-même (i) n^ saurait pas plus guérir une maladie "s (i) Je parlerai plus bas de la manière dont procède la na«^ ture, quand elle guérit elle-même des maladies sans leur ajouta une nouvelle maladie, et sans le secours des remèdes. 9

(132) antérieure en y ajoutant une Aouvelle maladie dissemblable , quelque forte qu'elle fut , qu'il n'est possible au médecin de guérir une maladie par des médicamens produisant un état dissemblable dans un corps sa[^]. §30. Pour expliquer ceci, nous aliops voir, dans troi» cas différens, tant le procédé de la nature dans deux maladies naturelles dissemblables, en conflit dans le même corps , que l'effet du traitement ordinaire des maladies par des remèdes allopathiques (c'est-à-dire, incapables de produire un état de maladie artificielle semblable à la maladie à guérir). 11 s'ensuivra que ni la nature elle-même, en produisant une autre maladie non homœopathique, même plus forte, ni le médecin, en appliquant un remède non homœopathique, quelque fort qu'il soit , ne pourront jamais anéantir une maladie quelconque. s 31. I. Si les deux maladies dissemblables qui concourent dans le même homme ont une force égale, ou si la maladie antérieure est la plus[^]forte , alors la maladie postérieure sera repoussée par la maladie antérieure; peut-être uïï homme qui souffre déjà d'une maladie grave chronique ne sera pa[^]

I (133) infecté d'une dysenterie automnale modique, ou d'une autre épidémie. — La peste du Levant, d'après Larrey (i), ne vient pas dans les endroits où règne le scorbut, et les personnes qui ont des dartres n'en sont pas plus atteintes. Le rachitis (selon Jenner) empêche l'effet de la vaccination. — Des personnes qui souffrent de la pulmonie ulcéreuse ne sont pas infectées par des fièvres épidémiques, quand elles ne sont pas trop violentes (d'après Hildebrand). S 32. De même, une cure ordinaire allopathique qui n'est pas trop violente, fut-elle même prolongée pendant plusieurs années, ne peut guérir un vieux mal chronique. La maladie reste la même; car on la traite avec des remèdes qui ne peuvent pas exciter dans un corps bien portant un mal-être semblable à celui de la maladie naturelle. On voit cela tous les jours dans la pratique, et il n'est pas nécessaire de confirmer cette vérité par des exemples. § 33. II Le second cas est celui où la nouvelle maladie dissemblable se trouve plus forte que Tan(i) Mémoires et observations,, dans. la Description de l'Égypte, Tom. I. | z'

(134) cienne maladie. Dans ce cas, la maladie antérieure est suspendue par la maladie survenue, jusqu'à ce que celle-ci soit passée ou guérie ; mais alors elle reparait de nouveau. — Deux enfants sujets à l'épilepsie, étant infectés de la teigne, furent exempts des attaques épileptiques; mais aussitôt que la teigne fut passée, l'épilepsie reparut, ainsi que Tulpius l'a observé (1). — La gale , comme Schoepf l'a vu , disparut pendant tout le temps que la personne qui. en souffrait fut infectée au scorbut; mais elle se montra de nouveau après que le scorbut fut guéri. La pulmonie ulcéreuse s'arrêta, le malade étant accablé d'un violent typhus; mais elle continua son cours dès que le temps du typhus fut écoulé (3). — Quand la rougeole et la petite vérole régissent ensemble et quand toutes les deux ont attaqué le même enfant, la rougeole étant déjà sortie, se trouve pour l'ordinaire arrêtée dans son cours lorsque la petite vérole vient d'éclater, et ne le reprend qu'après que celle-ci est guérie. Mais souvent aussi, comme Manget l'a remarqué, la petite vérole ayant été inoculée et étant déjà sortie , fut suspendue pendant quatre jours par l'éruption (4) Lib. I. observat. 8. (a) Ufford Joarol. XY. II. (3) Chevalier à Huelands, nouvelle Annalen der frömmen Heilkunde. II. p. 199. (4) Edinb. med. Comment. Tab. I. L • t

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

(135) de iâ rougeole, et ne continua qu'après que celle* ci se fut écaillée. Dans le cas même où Tinocu* lation de la petite vérole avait déjà opéré depuis six joui's, i*mflammatton qui en était résultée s'arrêta lorsque la rougeole eut éclaté , et la pe-^ tite vérole ne reparut pas avant que celle-ci n'eût terminé' son cours de sept jours (i). Dans un autre.cas, où l'on avait inoculé la petite vérole à plusieurs personnes pendant que la rougeole régnait dans le même endroit, quatre ou cinq jours après rinoculation la roUgeole éclata chez plusieurs de ces personnes , et empêcha l'éruption de la petite vérole jusqu'à ce que la première eût terminé son cours;.... alors la petite vérole se montra et fut bénigne (a), —i" La Véritable fièvre scarlatine (3), lisse, érysipélateuse et jointe à Tangine, fut arrêtée le quatrième jour par l'éruption de la vaccifte, et ce ne fut qu'après que celle-ci fut passée que la fièvre scarlatine parut de nouveau. Mais de même la vaccine (ut suspendue le* huitième jour par Tériptioù de la véritable fièvre scarlatine, de façon que son enceinte rouge disparut jusqu'à ce que la fièvre scarlatine fut passée; puis la vaccine Continua jusqu'à la fin (i) John Huntery über die venerischen Krankheiten , p. 5. (a) Rainey, dans Medic. Comment, of Edinb. III. p. Ifio, (3) Elle a été aussi fort bien décrite par fFithering elPleOrcizy et elle est bien différenlede Ui fièvi^'millatirepàurprée ^ que l'on a aussi coutume de nommer fièyre scarlatiie* * -- -s

son cours régulier (i). Il paraît donc que ces deux maladies sont
 de même force. La rougeole suspendit aussi la vaccine ; le huitième jour
 après que la vaccine eut atteint sa perfection, la rougeole éclata : la vaccine
 s'arrêta dès ce moment, et ce ne fut que lorsque la rougeole se trouva
 guérie, que la vaccine acheva son cours ; de façon que ses boutons avaient ,
 le seizième jour, l'air que, d'après la règle, ils ont le dixième, ainsi que Kortum
 l'a observé (a). L'inoculation de la vaccine fut encore efficace après que la
 rougeole avait déjà éclaté ; mais ce ne fut que lorsque la rougeole fut passée
 que la vaccine reprit son cours , comme le même Kortum (3) nous l'atteste.
 J'ai vu disparaître moi-même une angine des parotides (angina parotidea)
 aussitôt que l'inoculation de la vaccine eut opéré et eut approché de sa
 perfection ; ce ne fut que lorsque la vaccine fut passée, et que l'auréole de
 ses boutons eut disparu, que cette tumeur des oreilles, des parotides et des
 glandes de la mâchoire inférieure revint et fit son cours régulier de sept
 jours. Il en est ainsi de toutes les maladies dissemblables : la plus forte
 suspend la moins forte (si elles (i) Jermery dans Medicinische Annalen
 1800. August. y. P- 747(a) Hufeland Sy Journ. d. pr. Axx. XX. iii. p. 50 (3)
 Loc. cit. , , ,

9 ne se combifieht pas ensemble , ce qui n'est pas rare);^mais elles ne se guérissent jamais réciproqiiement» 534L'art médical vulgaire, pendant tant de siècles, a été spectateur de tout cela ; il a vu que la nature elle-même ne peut guérir une maladie en lui en ajoutant une nouvelle , quelque forte qu'elle soit, si cette maladie survenue est dissemblable de celle qui a déjà saisi le corps. Que doit-on penser de cet art, qui continua cependant de traiter les maladies par des cures allopathiques , c'est-à-dire, avec des médecines et des recettes qui , dans la règle , ne pouvaient produire de leur chef qu'un état de maladie dissei^blable de celui de ta maladie naturelle? Quand même les médecins, comme on le sait, n'observeraient pas la nature, ils auraient pourtant dû comprendre^ par les tristes effets de leurs procédés , qu'ils suivaient une route musse et contraire au but. Ne voyaient -ils donc pas qu'en employant une cure allopathique violente contre un mal chronique, ils ne faisaient que créer uoe maladie artificielle, qui ne pouvait apaiser le mal originaire qu'aussi long-temps qu'on la iaisait durer? Ne voyaient-ils donc pas que ce mal originaire, qui n'avait été que suspendu et supprimé, revenait toujours dès que la défaillance des forces du malade ne permettait plus de continuer les at'» •.

(138) taques violentes sur sa vie? C'est ainsi que par des purgatifs souvent réitérés la gale des ouvriers en laine disparaît bientôt de la peau; mais quand le malade ne peut plus soutenir la maladie artificielle qu'on a produite « violemment dans ses boyaux (n^e l'adie dissemblable de la maladie naturelle), c'est-à-dire, quand il ne peut plus prendre les purgatifs, alors l'exanthème de la peau renaît comme auparavant, et en outre le malade a éprouvé des douleurs artificielles et perdu ses forces. Uⁿ est de même quand les médecins ot^e dinaires entretiennent des ulcères artificiels à la peau et des cautères aux parties extérieures du corps, pour anéantii* une maladie chronique. Jamais ils ne pourront atteindre par là leur but; jamais ils ne pourront guérir personne, parce que de pareils ulcères artificiels à la peau sont des choses tout-à-fait étrangères et allôpathiques par rapport à la maladie intérieure. Cependant, comipe l'irritation prochiite par plusieurs cautè* res est sotivent un mal plus fort que la maladie naturelle, celle-ci peut être parfois apaisée et suspendue par ià , mais seulement suspendue , dis-je, et, à la vérité, en épuisant insensiblement les forces du malade. Une épilepsie supprimée pendant plusieurs années par des cautères , reparut toujours et pire encore , dès qu'on laissa les cautères se fermer, ainsi que Pechlin (i) et d'autres nous (i) Observât, phys. med. lib. a, obs. 3o. ^- *i

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

(139) Taîtestent. Mais les purgatifs, par rapport h la gale, et les catitères/par rappoft à l'épilepsiè, ne sont pas des remèdes plus étrangers et plus àilopathiques que ces recettes composées d*)ngrédieiis inconnus et ramassés au hasardV ne sont étrangères à toutes les- autres maladies' îhnombrables dans la pratique médicale vulgaire exercée jusqu^à présent. Celles-ci ne font aussi qu'affaiblir, suspendre et supprimer lé mal pouf peu de temps, sans pouvoir le guérir; souvent même il résulte de lear long usage une nouvelle maladie, qui s'allie à l'ancienne. s 35. III. Le troisième cas est celui où la nouvelle maladiév après avoir long-t?emps influé sur l'organtsme , s'allie enfin à l'andenne maladie dissemblable, et forme avec elle une maladie compliquéeef de façon qtle chacune d'elles occupe une partie isolée de l'organisme, c'est-à-dire, les organes qui lui conviennent principalement-, en abandonnant à l'autre maladie ceux qui, de son côté, lui sont propres. C'est ainsi qu'un maladevénérien peut encore devenir galeux, et de même un g^ileux peut encore devenir vénérien ; car ces deux maladies , étant des maladies dissembla-^ blés, ne peuvent s'anéantir et se guérir réciproquement. Au comipencement, quand la gale domine , les symptônies vénériens sont suspendus ^

(1-40) mais avec le temps (lorsque la maladie vénérienne est devenue au moins aussi forte que la gale), les deux maladies s'allient Tune à l'autre , c'est-à-dire, que chacune occupe les parties de l'organisme qui lui sont propres (i), et la personne est donc devenue par là plus malade et plus difficile à guérir.— C'est ainsi que les complications du scorbut, de la maladie vénérienne, de la plique, etc.^ ne sont pas rares. En cas de concurrence de deux maladies aiguës contagieuses ^ par exemple , de la petite vérole et de la rougeole, l'une est pour l'ordinaire suspendue par l'autre, comme je l'ai déjà dit plus haut. Mais il y a aussi des épidémies violentes de cette espèce , où , dans des cas rares , deux maladies dissemblables de ce genre se montrent ensemble dans le même corps et se combinent ainsi pour peu de temps. Dans une épidémie où la petite vérole et la rougeole régnaient ensemble , il y eut bien trois cents cas où ces mala(i) J'ai été entièrement persuadé , par des essais et des guérisons exactes que j'ai faites de ces espèces de maladies compliquées, que ce n'est pas une amalgamation de deux maladies, mais que dans de pareils, cas Tune existe simultanément avec l'autre dans l'organisme, chacune dans les parties qui lui coaviennent; car la guérison de cette maladie est parfaitement effectuée quand on alterne, suivant que le temps l'exige, avec des préparations mercurielles les meilleures possibles et du soufre, en donnant chaque remède d^^ns les doses et les pré-parations les plus conformes au cas existant.. A ^ >

(141) . dies S évitèrent ou se suspendirent l'une l'autre, et 4^u la rougeole n'attaqua les hommes que vingt jours après l'éruption de la petite vérole, et la petite vérole que dix-sept à dix-huit jours après l'éruption de la rougeole ; de façon

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

(U2) allopathiques sont encore bien plus fréquentes que les complications des maladies naturelles; car, en répétant continuellement de pareils remèdes, ils produisent à la fin le même état de maladie qu'ils, peuvent exciter d'après leur faculté spécifique*. Mais ces remèdes artificiels, ne pouvant guérir par une irritation homœopathique la maladie chronique dissemblable, ils se joignent à elle et ajoutent, une nouvelle, maladie à l'ancienne; de façon que la personne affectée qui jusqu'alors n'était que simplement malade, le devient doublement, et que la guérison en est bien plus difficile. On peut appliquer ici plusieurs cas exposés dans des journaux de médecine pour servir à des consultations, ainsi que d'autres récits de maladies que l'on trouve dans les écrits des médecins. De cette espèce sont surtout les cas fréquents où la maladie vénérienne, ayant été traitée long-temps et à plusieurs reprises avec des préparations mercurielles inconvenantes, n'est nullement guérie, mais prend insensiblement place dans l'organisme à côté de la maladie chronique produite par le mercure (i), et forme souvent avec elle une maladie compliquée monstrueuse (maladie vénérienne masquée), qui ne l'est pas. Car le mercure, outre ses symptômes, n'a rien de ressemblant à ceux de la maladie vénérienne, et ne peut être guéri homœopathiquement, en produit encore bien d'autres qui sont dissemblables à cette maladie.

The text on this page is estimated to be only 28.71% accurate

(143) peut être changée en état de santé qu'avec la plus grande difficulté, quand même elle ne serait pas tout-à-fait incurable. § 37. . La nature elle-même, comme je l'ai dit, ne permet que 'dan» p^u de cas la complication de deux maladies naturelles dans le même corps» Mais cette complication n'arrive que par la concurrence de' deux maladies dissemblables, qui, d'après les lois éternelles de la nature y tie peuvent s'anéantir et se guérir réciproquement; et elle arrive, à ce qu'il paraît , de façon que ces deux maladies se partagent pour ainsi dire l'organisme, en occupant chacune les parties qui lui conviennent; ce qui peut bien se faire à cause de la* dissemblance de ces maux , sans nuire à l'unité de notre existence. §38. Mais la nature se montre tout autrement par rapport à deux maladies semblables , ^est à dire, quand à la maladie existante il en survient une autre plus forte y mais qui lui est semblable. C'est ici que la nature indique comment elle peut guérir elle-même les maladies y et comment elle veut qu'elles soient guéries par nous.

r 144) §39. Ces deux maladies semblables ne peuvent ni se repousser l'une l'autre (comme il est dit des 91 maladies dissemblables dans le cas N^o. I) , ni se suspendre réciproquement (comme je l'ai démontré par rapport aux maladies dissemblables dans le cas N^o. II); ni exister l'une à côté de l'autre dans le même organisme et former une maladie compliquée (comme je l'ai indiqué pour les maladies dissemblables dans le cas K^o. III). S 40. Non y deux maladies qui, bien que différentes par rapport à leur essence (§220, note), se ressemblent beaucoup par rapport à leurs effets , c'est-à-dire, par rapport aux maux et aux symptômes qu'elles produisent, s'anéantissent toujours quand elles concourent dans le même organisme ; savoir, que la maladie la plus forte détruit la moins forte. La cause n'en est pas difficile à deviner. Deux maladies dissemblables pouvaient exister simultanément dans le même corps , parce que leur dissemblance leur permettait d'occuper des places différentes dans l'organisme. Mais ici la maladie plus forte qui survient occupe les mêmes parties du corps et attaque les mêmes organes de la sensibilité et de l'activité , déjà attai i-*

(145) qués par Tancienne maladie. Il est donc irlipossible qu'elle existe à côté de celle-ci ; mais il faut qu'elle la fasse taire et qu'elle la détruise, ainsi que l'image de la flamme d'une lampe est anéantie daps le nerf optique par le rayon du soleil qui frappe l'œil avec plus d'énergie. §41. On pourrait citer beaucoup d'exemples de maladies que la nature a guéries homœopathiquement par d^ maladies qui produisent des maux semblables. Mais^ pour parler de faits certains et incontestables, il faut nous en tenir uniquement à ces maladies toujours égales , qui naissent d'un miasmes stable, et méritent par cette raison un nom particulier. . C'est principalement la petite vérole , si fameuse à cause de la quantité et de la violence de ses symptômes, qui a guéri homœopathiquement des maux nombreux par des symptômes semblables. On sait qu'un des symptômes généraux de la petite vérole est de produire de violentes inflammations aux yeiix , qui peuvent même causep la perte de la vue. Ce fut donc l'inoculation de la petite vérole qui guérit par&itement une inflammation chronique des yeux, d'après Dezoteux (i) et une autre, d'après Leroy (a). (i) Traité de Finoculation, p. 189. (a) Heilkunde fiir Miitter, p. 3S4. lû

(146) Une cécité qui avait duré pendant deux ans[^] et qui était née d'une suppression de la teigne, fut levée tout-à-fait par la petite vérole , ainsi que X/eÂn (I) nous l'atteste. Combien de fois la petite vérole ne produisit-elle pas la surdité[^] la dyspnée ! Ces deux maux chroniques furent donc aussi anéantis par elle, lorsqu'elle eut atteint son plus haut degré , ainsi que J. Fr. Closs (a) l'a remarqué. La tumeur des testicules, même très violente, ' est un symptôme fréquent de la petite vérole; c'est pourquoi elle put guérir une tumeur grande et dure du testicule gauche , provenue d'une meurtrissure, comme Klein (3) l'a observé, et une autre tumeur semblable , sous les yeux d'un Vautre observateur (4). Parmi les effets de la petite vérole se trouve aussi un ténésme dyssentérique ; elle vainquit donc aussi une dyssenterie , selon l'observatiop de Fr. fVendt (5). Quand après la vaccine survient la petite vérole , elle anéantit celle-ci à l'instant , et ne la laisse pas atteindre sa perfection , tant parce qu'elle est plus forte, que parce qu'elle lui est (i) *Interpres clinicus*, p. a 98. (a) *!Neue Heilart der Kmderpocken*. Ulm, 1769, p. 68 et *specim. Obs. N***. 18. (3) *n>id.* (4) *NoT. AcL Nat. Cur. Vol. I. Obfc aa.* (5) *Nachricht von dem Krankeninstitute zu Eriangen*[^] X78S

(147.) •, • très semblable. Mais quand la vaccine est déjà près de sa maturité, et quand la petite vérole vient alors à éclater, la première diminue et adoucit]>ourtant homœopathiquement la dernière, ainsi que Mûhry (i) et beaucoup d'autres nous l'attestent. La lymphé de la vaccine a, outre la qualité de produire ces pustules qui nous garantissent de la petite vérole, encore celle d'exciter un exanthème général d'une autre nature. Ce dernier consiste dans des boutons coniques, qui, rarement sont grands et suppurans, l'ordinaire petits, secs et posés sur de petites taches rouges, entremêlés d'autres taches rouges et rondes de la peau. Cet exanthème, accompagné parfois d'une démangeaison violente, se montre chez beaucoup d'enfants plusieurs jours avant, et plus souvent encore après que la vaccine a reçu son auréole rouge, et disparaît en quelques jours, ne laissant que de petites taches rouges et dures sur la peau. C'est à cause de cet autre miasme que la vaccine guérit chez les enfants, d'une manière parfaite et durable, de vieux exanthèmes de la peau très anciens et très incommodes, dès que l'inoculation a opéré, ainsi qu'une quantité d'observateurs (2) nous l'attestent.

■ -^ ■ ■ ■ I ■ II» I ■■— ■ I.IM ■!■ —■ ■ . ,, , ■ I I .M ^■l— !
 ■■ ■!■ ■■■■ »■ ^ mw ■»■ ■■■^■■■^^ ■ Il ^^ (i) T^vn^/Roberi ffHllan^
 über die Kuhpockenimpfung. (2) Principalement Clavier Harel et Désarmes, dans le Bulletin des sciences médicales, publié par les membres du comité central de la société de médecine du département de TO.

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

(148) ^ La vaccine, qui a le symptôme propre de causer une tumeur au bras (i), a aussi guéri après son éruption un bras enflé et à demi paralysé (û). ■ La fièvre de la vaccine , qui commence lorsque l'auréole rouge naît autour des boutons , a guéri homœopathiquement une fièvre intermittente chez deux personnes, comme Hardege le cadet (3) nous le rapporte, pour confirmer ce que J. Hunter {1\} avait déjà remarqué, que deux fièvres ne peuvent exister ensemble dans le même corps. Un symptôme propre à la gale, quand elle dure long-temps , est la dyspnée. Elle se montre déjà de temps en temps lorsque l'exanthème de la peau existe encore; mais elle paraît bien plus fréquemment, et d'une manière violente, spasmodique et même dangereuse pour la vie, dès qu'on a chassé partiellement l'exanthème par des remèdes extérieurs, sans avoir guéri auparavant la maladie intérieure, qui éclate alors avec ses symptômes cachés jusqu'à ce moment. C'est pourquoi un homme fut guéri d'une dyspnée spasmodique, dont il avait souffert pendant trente ans, et qu'il avait souvent menacé de le suffoquer, sitôt qu'il fut rétabli, 1808; et aussi dans le Journal de Médecine continué, ^ Vol. XV, p. 206. (i) Balhorn ^ dans Hufeland's Journal , X. 11. (a) Stevenson, dans: Duncan's Annals of medicine, Lnstr. II. Vol. I. Sect a, n° 9. (3) Hufeland's Journal d. pr. Arzn. XXUI. (4) Ueber die venenchen Krankheiten, p. 4.

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

I ■ (t49) infecté de }à gale des ouvriers en laine» comme:
Bontfax (i) nous l'atteste; car elle a la faculté de produire un symptôme semblable^ comme je viens, de le dire. Et c^est ainsi que plusieurs autres encore furent délivrés par la gale d'une dyspnée spasmodique (^). — Tous les maux qui suivent cette expulsion de Texanthème de la peau, cette répercussion de la. gale , comme on l'appelle (et dont les écrits d'une quantité d'observateurs sont remplis), sont des symptômes* originaires et spécifiques de la gale^qui ne restaient cachés qu'aussi long-temps que la maladie dirigeait sur la peau son mal intérieur sous la forme d'exanthème, et qu'elle apaisait de cette façon, mais qui revenaient dès que l'on avait fermé à la maladie ce canal déviatif par la dessiccation locale des boutons ga* leux. Une quantité d'écrivains nous l'apportent qu'une pulmonie ulcéreuse éclata après l'expulsion extérieure de la gale; mais elle lui succéda si rapidement et si immédiatement, que l'on ne saurait douter qu'elle existait déjà, auparavant, mais qu'elle ne se manifestait pas d'une manière perceptible , parce que la maladie dirigeait toute sa force sur l'exanthème (3> Or, comme parmi les I (i) Dans Recueil d'observations de Médecine par Hautesierck^ Paris 176a. Tom. II. (a) Ephém. Nat. Cur. Dec. III ann. 5. 6. observ. 117. — Bangf Answahl aus den Tagebüchern des ^* Krankenjaiaises ^ 17 85, Mai. * — MftfieUj Beobacht*> Sammk II. p. 3a- 3& - (3) Par exemple, Unser^ Arzt^ CGC. St p. 5qj\$ v

The text on this page is estimated to be only 29.71% accurate

(150) symptômes de la gale il se trouve une pulmonie ulcéreuse, il a'est pas étolinant que l'inoculation de cette maladie put guérir homœopathiquement des pulmonies déjà existantes, comme Fr. May (i) et Fauteur des Epliémérid. Nat. Cur. (a) Font observé» La rougeole a beaucoup de ressemblance avec la coqueluche , par rapport à la fièvre et à la toux qui lui est propre. Ces* pourquoi Bosquillon (3) vit ^ du temps d'une épidémie où ces deux mala-^ dies régnaient ensemble, que beaucoup d*enfans qui ^lors avaient eu la rougeole demeurèrent exempts de la coqueluche. Ils en auraient été tous exem^s et pour toujours , si la coqueluche n'était pas une maladie qui ne ressemble qu'en partie à la rougeole, c'est-à-dire, qui n'est pas accompagnée d'un exanthème semblable à t^elui de cette dernière maladie. La rougeole ne put donc garantir que quelques enfans de la coqueluche , et seulement pour la durée de' cette épidémie. .— Mais quand la rougeole trouve dans le corps une maladie qui Idi ressemble dans son symptôme principal, c'est-à-dire, dans l'exanthème, elle peut, sani» contredit , l'anéantir et la guérir homœopatliique-^ ment. C'est ainsi que des dartres chroniques fu(i) Vermischte Schriften, Manheim, 1786. (2) Dec. II. ann. a. obs. 146. (3) Èiémens de médec. pràt. de M, Cullen traduits, P. II. I, 3. Chap.'7.. 4

The text on this page is estimated to be only 28.66% accurate

(151) rent guéries à Finstant , d'une manière parfaite et durable } le ,
par Tertiptian de la rougeole ^ ainsi «que Kortum Ta observé (i). S 42. Il est
impossible que le médecin puisse être instruit d'une manière plus claire et
plus persuasive que par cet exemple de la nature, ^sj}r le L choix des
puissances morbifiques artificielles propres à guérir d'une manière certaine
y rapide et durable. S 43. I La nature elle-même, comme nous le voyons '
par les exemples cités , ne peut jamais guérir une * ^ ' souffrance ou un
maUêtre par une puissance morbifique dissemblable , q^uelque forte qu'elle
soit; mais elle le peut uniquement , et comme par miracle, avec une
puissance qui lui ressemble dans ses symptômes. La cause en est dans les
lois éternelles et irrévocables de la nature , que Ton a mé. connues jusqu'à
présent. \ ' ' • S: 44. Nous trouverions un bien plus grand nombre de ces
guërisoiiis homoeopatbiques naturelles, si, 1 • • -- ■ ■ I . (i) Hufeland's.
Journal, XX, m. p. 50.

(152) d'un côté, les observateurs y avaient Éiît phis d'attention , et si , de l'autre , la nature n'avait pas si peu de maladies auxiliaires propres à guérir homœopathiquement. §45. , La nature ne peut se servir pour ce but que de ce peu de maladies d'un miasme stable , telles que la gale , la rougeole et la petite vérole (i). M^ ces puissances morbifiques qui servent de remèdes à la nature sont en partie plus dangereuses pour la Vie , et plite terribles que ie mal qu'elles guérissent (tellçs que la petite vérole et la rougeole) , et eu partie elles ont cela de particulier/qu'après avoir effectué la guérison , elles ont besoin elle-mêmes de remèdes pour être anéanties à leur tour (comme il en est de la gale). Et combien peu d« maladies y a-t-il qui trouvent leur remède dans la petite vérole, la rougeole ou la gale! La nature ne peut donc guérir qqe peu de maladies avec ces remèdes homœopathiques hasardeux , et elle ne le peut qu'avec grand péril et grande incommodité pour le malade : car, ne pouvant modifier selon les circonstances les doses de ces puissances morbifiques, il faut qu'elle porte toute la charge de ces^ (i) ££ le miasme prodiusant an exanthème de la peaa , qui se trouve renfermé secondairement dail5 la lymphe de la vaccine.

(i5a[) dangereuses et incommodes maladies sur la per* sonne sujette à un vieux mal semblable , pour l'en guérir. Cependant nous avons , comme oi^ l'a vu, de beaux exemples de guérisons komœopathiques opérées par la nature elle-même , qui sont autant de preuves de la grande et unique loi des guérisons : Guérissez les maladies par des remèdes qui produisent des symptômes semblables aux leurs. § 4e. Ces guérisons nsiturelles suffisaient j>our ma^ nifester à l'esprit ingénieux de l'homme là loi que je viens d'énoncer. Mais voyez qyel avaiïtage l'homme a ici sur la nature ! Combien de mîUiers, de puissances morbifiques homœopaAiiques, pour secourir ses^f rères souffrants , ne lui offrent pas les médicamens répandus par toute la création ! Elles sont des créatrices de maladies qui ont la plus grande diversité par rapport à leurs effets, et qui peuvent servir de remèdes Contre toutes les maladies naturelles que l'on puisse imaginer : ee «ont des puissance» morbifiques dont la force s>'é^ vanouit d'elle-même après la guérison faite, et qui n'ont pas besoin d'autres remèdes pour les anéantir à leur tour , comme dans le cas de la gale ; ce sont des puissances morbifiques que le médecin peut raréfier presque à l'infini , et les donner eti si petites doses , Qu'elles ne soient qu'un peu plus

(154) fortes que la maladie semblable qui doit en être guérie. Il s[^]ensuit , qu'avec cette excellente méthode de guérir on n'a besoin d'aucune attaque violente sur l'organisme pour détruire un mal invétéré opiniâtre, mais que cette méthode ne fait sentir qu'un passage doux, insensible, et cependant rapide, de la souffrance naturelle qui tourmentait le malade, à la santé stable qu'il désire. s 47. , • Après des ei[^]emples aussi clairs que le jour, il est impossible qu'un médecin raisonnable persévère dans la méthode allopathique , et emploie encore contre les maladies des puissances morbifiques (médicaments) qui lui sont inconnues par rapport à leurs effets purs ; car ces remèdes , n'ayant pas été choisis selon les règles de l'homœopathie, doivent être presque toujours dissemblables et allopathiques par rapport au mal à guérir, et par conséquent inutiles et nuisibles, à moins que, par un hasard très rare, le médecin n'ait tiré de la roue de fortune un remède homœopathique. Il est impossible, dis-je, qu'un médecin raisonnable, qui prendra à cœur les faits susdits, ordonne encore à l'avenir- à ses malades des remèdes qu'il n'a pas choisis d'après la ressemblance de leurs symptômes avec ceux de la maladie ; car de tels remèdes ne peuvent avoir aucun autre effet que celui qui *e manifeste dans les cas susdits (§31, 33,35), i

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

(155) comme dans tous les autres cas possibles où une maladie naturelle survient à une autre dissemblable , c'est-à-dire , qu'il n'en résulte jamais une guérison, mais toujours une augmentation du mal. Il y a ici trois cas possibles : I. Si la cure allopathique est douce , fût-elle continuée aussi long-temps qu'on voudra y elle affaiblira le malade , et la maladie restera pourtant la même; car, en cas de concurrence de deux maladies naturelles, la maladie antérieure tient éloignée la maladie dissemblable postérieure , lorsque celle-ci est la moins forte. (P^{qy}. § 3i.) II Si l'on attaque fortement le corps avec de violents remèdes allopathiques , le mal originaire semble céder pour quelque temps ; mais il revient avec la même force dès qu'on cesse d'administrer ces remèdes: car, en cas^{^e} concurrence de deux maladies naturelles , la maladie antérieure est suspendue pour quelque temps par la maladie dissemblable postérieure» lorsque celle ci est plus forte, que l'autre. (Foy. § 33.) III. Si le médecin emploie pendant long-temps ces remèdes allopathiques ^ doses violentes , cette cure ^ bien loin de guérir la maladie originaire, produit encore une maladie artificielle, et rend la personne affectée bien plus malade et bien plus difficile à guérir, ainsi qu'une expérience journalière nous l'apprend ; car, en cas de concurrence de deux maladies dissemblables naturelles >

^ (156)■ étant toutes les deux chroniques et de même force, elles occupent chacune leur place dans Torganisme , et forment une complication de maladies. (rqr. §35.) s 48. , Je sais bien que ce n'est pas à dessein que les médecins administrent de tels remèdes allopathiques et faux. Mais c'est qu'ils ne savent pas si les médicamens qu'ils emploient dans de certains cas sont des puissances mbrbifiques semblables à la. maladie en question, et par conséquent salutaires ;. ou si ce sont des puissances morbifiques dissemblables, et par conséquent inutiles et nuisibles. Ils n'ont aucun pressentiment que c'est là le point qu'il faut principalement prendre en considération ; que c'est là la condition essentielle qu'il faut remplir, si l'on veut guérir les maladies. Mais ils ordonnent des remèdes contre une certaine maladie désignée dans la pathologie, dont ils présument l'existence dans le cas présent ; ils les ordonnent pour anéantir la cause primitive de la maladie, arbitrairement supposée dans l'intérieur invisible de l'organisme, parce que d'autres médecins avant eux l'ont ainsi voulu ; ils les ordonnent, 4is-je, sans connaître la véritable importance et les effets purs de tous ces ingrédients amalgamés dans leurs recettes : or, ces remèdes ne peuvent donc être qu'allopathiques par rapport à \

(157 •) la maladie en question, et par conséquent inutiles et nuisibles. s 49. t Mais ils ont été principalement séduits par cette théorie qui, depuis Torigine de l'art médical jusqu'à présent , a toujours été la dominante ; je veux dire , par la fausse opinion que toute maladie était basée sur une certaine substance, c'està-dire, sur une matière morbifique très subtile (ou uneâcreté vénéneuse), laquelle il fallait évacuer des vaisseaux par la transpiration , par Turine, et principalement de la poitrine, de l'estomac et du canal intestinal, pour parvenir à guérir la mala^ die. Ils opinaient qu'il fallait avant tout chasser cette

%, (158) \ fait aux sens une image grossière ; car il ne res[^] tait alors au médecin aucun autre travail que de trouver assez de remèdes pour purifier le sang et les humeurs pour exciter l'expectoration , et pour curer l'estomac et les boyaux. §51. C'est pourquoi , dans toutes les matières médicales qui ont été écrites depuis Dioscorides jusqu'à nos jours, on ne trouve rien qui regarde les effets propres et spécifiques de chaque médicament. Mais , excepté quelques remarques sur la prétendue utilité des différens remèdes contre telle ou telle maladie , on trouve seulement qu'ils facilitent l'urine , la transpiration , l'expectoration, les menstrues , et .principalement qu'ils opèrent l'évacuation du canal intestinal par la voie d'en haut ou d'en bas ; car tous les efforts des médecins pratiques étaient dirigés vers une substance morbifique matérielle. et une quantité d'âcretés imaginaires qui devaient être la base de la mala* die. §52. Mais tout cela n'était que de pures rêveries et des hypothèses prudemment inventées pour la commodité de la théorie , qui - espérait pouvoir expédier la doctrine de la guérison des maladies

(169) de la* manière la plus facile , en enseignant que c'étaient des substances morbifiques matérielles qu'il s'agissait d'enlever. s 53. Mais l'essence des maladies et leur guérison uè peuvent s'accommoder à nos rêveries et à notre commodité. Ce sont des altérations immatérielles d'une chose immatérielle aussi ; c'est-à-dire , des . changemens qui se sont opérés dans notre principe vital par rapport à ses fonctions et à ses sensations, ou, en d'autres mots, les maladies ne cesseront jamais d'être des altérations immatérielles de notre état de santé, pour complaire à notre pathogénésie et à notre thérapeutique, produits d'une vaine présomption. § 54. Qtiand on fait entrer la moinde substance matérielle et hétérogène dans les vaisseaux sanguins, la nature la rejette à l'instant comme un poison, ou, si cela ne se peut , la mort s'ensuit. — Un peu d'eau pure injectée dans une veine a mis la vie en danger (i); de l'air atmosphérique introduit dans (i) Malien, dans Th, Birch^ Hîstory of the royal sa- « ^ciety.IV. , . * ^

» ^ c. (160) les veines 9 produit la mort (1); et même les li*
 qaeurs les plus douces, que Ton y fit entrer, mi- * reut la vie en péril (2).
 Lorsque la plus petite écharde entre dans nos parties sensibles , la fa(^ulté
 vitale , répandue par tout notre corps , fait aussi long-temps tous ses efforts,
 jusqu'à ce qu'elle Tait repoussée au dehors, soit par des douleurs, soit par la
 fièvre, par la suppuration ou par la gangrène. Et nous pourrions croire qu'en
 cas d'une maladie éruptive chronique, existant depuis vingt ans, la force
 vitale ait bonnement ta* lère pendant vingt ans dans les humeurs une
 substance matérielle hétérogène et ennemie, qui ait produit un exanthème ,
 une âcreté qui ait fait nsdtre des dartres , etc. , etc. ? \$ 55. Et quel nosologue
 a donc jamais vu, de ses propres yeux, une telle matière morbifique, dont il
 parle avec tant d'assurance, qu'il veuille fonder sur elle un procédé médical
 ? Qui a jamais vu la matière qui engendre la goutte ? qui a jamais vu le
 poison qui produit les scrophùles , ou quelque autre prétendu poison
 morbifique? (i) /. H, Foigty Magazin fiir den neuesten Zustand der
 Naturkunde, I, m. p. 2k5. (a) Autenrietb, Physiologie, II, \$ 7S4. <

The text on this page is estimated to be only 18.42% accurate

(m) t §56. Il est vrai qu'on a inoculé de[^] maladies en fai[^] sant entrer dans des plaies uoesabstonc[^] maté* rielle ; mais qui peut en conclure (comme on le voit si fréquemment dans nos pathogénésies) que quelques parties matérielles de cette substance se soient insinuées dans nos humeurs , ou aient; été absorbées[^] par elles? Quelqu'un quia eu cotâmerce avec une personne vénérienne a beau se laver aussitôt 9 avec tous les soins possibles, les parties génitales, il ne pourra pas se garantir par là avec certitude de l'infection de la maladie vénérienne. Le lïDoiniJre souffle d'air de l'atmosphère (Un malade sujet k la peste vérole , se communiquant à un Enfant bien portant , peut exciter dans ce dernier cette terrible maladie. Pouvez-vous peser la substance matérielle qui de cette façon s'est insinuée dans les humeurs ? Pouvez- vous supposer* que ce soit elle qui produise dans le premier cas cette maladie pénible qui tourmente sa victime jusqu'au terme le plus éloigné de la vie,. et qui, dans le second cas,. excite cette autre maladie terrible qui entraîne une suppuration généralisée(i) et -■■■ . ** ^ ■ ' .-- --■ ■---■ ^..i-^.'(i) On a désiré pouvoir faire* passer cette matière[^] pttt[^]ldē' et cette eau ulcéreuse puante qui se montre ' sonvient en[^] si grande quantité dans les maladies, pour uae matière qui'en-" gendre et foment le mal. Cependant on ne peut apercevoir « aucun miasme matériel, qui, dans le moment de l'infection, II s

(162) souvent même une mort subite? — A Glasgow, une fille âgée de huit ans ayant été mordue par un chien enragé, un chirurgien lui coupa aussitôt toute la partie blessée, et cependant trente-six jours après elle tomba dans l'hydrophobie, dont elle mourut au bout de deux jours (i)« Peut-on croire dans ce cas-ci, comme dans tous les cas pareils, qu'une substance morbifique matérielle ait passé dans le sang? — Une lettre écrite dans la chambre d'un malade a déjà souvent communiqué la même maladie à son lecteur éloigné. Peut-on penser ici qu'une substance morbifique matérielle se soit insinuée dans les humeurs? passât d'un corps dans un autre. On a «donc imaginé l'hypothèse que la matière infectante, quelque subtile qu'elle fût» agit dans le corps comme un ferment, communique aux humeurs la corruption où elle se trouve elle

(163) S 57. Mais à quoi bon toutes ces preuves ? Combien de fois un mot mortifiant n'a-t il pas occasionné une fièvre bilieuse ? Combien de fois Une prophétie superstitieuse d'une mort prochaine n'a-t-elle pas vraiment causé la mort ? Combien de fois une nouvelle triste ou heureuse, communiquée subitement à quelqu'un, n'a-t-elle pas entraîné une mort prompte ? Où est donc ici la substance morbifique matérielle qui doit avoir passé dans le corps y qui doit avoir engendré et nourri la maladie, et sans l'évacuation de laquelle toute cure radicale doit être impossible ? §58. . ^ Les champions de ces substances morbifiques, imaginées d'une manière aussi grossière et aussi sensuelle , doivent rougir d'avoir méconnu aussi aveuglément la nature immatérielle de notre principe vital, et la puissance également immatérielle et dynamique de la cause excitative des maladies. Est-ce que ces excitemens dégoûtans, qui dans les maladies sortent du corps , sont la matière qui engendre et nourrit le mal, ou ne sont-ils pas plutôt des substances produites par la maladie , c'est-à-dire, du désordre dynamique de la faculté vitale? XI.

The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate

(164) Les idées que l'on avait conçues d'essence et de l'essence des maladies étant si fautive. « il n'est pas étonnant que dans tous les siècles ceux qui ont pratiqué l'art médical (à commencer par le garçon barbier jusqu'aux nobles médecins des cours et aux inventeurs des systèmes les plus sublimes), se soient efforcés principalement de séparer et d'évacuer du corps une matière morbifique imaginaire, moyennant la salive, les glandes de la trachée-artère, la transpiration et l'urine. Voilà pourquoi on voulait purger le sang de substances morbifiques (âcretés et immondices qui n'ont jamais existé) par d'ingénieuses décoctions, d'écorces ou de racines médicinales. Voilà pourquoi on voulait tirer du corps les prétendues matières morbifiques, d'une manière mécanique, par des sétons et des cautères. Voilà enfin pourquoi on voulait principalement évacuer ces soi-disant substances nuisibles par les cathartiques, moyennant des médecines : purgatives et laxatives, que l'on a souvent appelées remèdes résolvens et apéritifs, pour leur donner une signification plus savante et moins désagréable. Que d'appareils pour transporter hors du corps des matières morbifiques qui n'ont jamais existé, ni ne pouvaient jamais être les créatrices- et les nourrices des maladies ! car notre organisme

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

(165) existe au moyen d'un principe immatériel, et les maladies ne sont autre chose que des altérations immatérielles et dynamiques de notre existence et de cet organisme par rapport à sa sensibilité et à son activité.

s

(166) § 61. Ou bien cela devrait-il être en effet une guérison?
Non. Dès que le médecin ne peut plus continuer de donner des laxatifs au malade à cause de sa faiblesse croissante , la maladie naturelle revient aussitôt, non seulement aussi forte qu'auparavant , mais encore plus forte , le malade étant devenu plus faible à cause des douleurs qu'il a souffertes et à cause de la perte des humeurs qu'il a faites , et étant sujet à des maux nouveaux par suite des effets spécifiques des remèdes purgatifs; car tous les purgatifs, outre leur effet évacuatif , produisent encore bien d'autres symptômes de maladies artificielles. Aucun mal chronique n'est guéri par ce procédé allopathique : ce ne sont que des maux subitement nés, et qui se seroient aussi passés d'eux-mêmes , qui semblent céder à ces remèdes , parce que le temps de leur durée naturelle s'est écoulé pendant la cure, et parce que les forces, du corps sont revenues insensiblement d'elles-mêmes.

§ 62. . s Excepté les maladies qui sont causées par des substances indigestes et nuisibles que Ton a avalées , ou qui sont entrées d'une autre manière dans les premières voies ou dans d'autres ouvertures»^

(167) . • Uires et cavités du corps » et excepté celles* qui sont occasionnées par des blessures ou par des corps étrangers qui ont pénétré à travers les«épi*> dermes de la peau , il n'y a aucune maladie qui ait pour base une substance matérielle ; mais chacune d'elles consiste seulement en une altération particulière virtuelle de la santé (i),. Cela(i) Mais ne faut-il pas purger les vers dans les maladies* vermineuses ? Il est vrai que l'évacuation a ici une apparence de nécessité; mais cette apparence est fautive. Quelques strongles se trouvent peut-être chez la plupart des enfans, même les plus sains y et telle ou telle espèce de ver solitaire se trouve chez plusieurs adultes. La trop grande quantité de strongles chez les enfans provient d'un état maladif général de leur corps, et pour l'ordinaire d'un régime de vie malsain. Corrigez le régime de ces enfans et guérissez leur état valétudinaire homœopathiquement, comme d'autres maladies , et il ne restera plus que peu de strongles, qui sont propres à l'enfance, et qui n'incommodent jamais les enfans bien portans dans la règle, ce peu de strongles disparaît aussi entièrement chez les personnes adultes. Des indispositions subites, qui semblent provenir des strongles , mais, qui , en effets ne sont qu'une maladie survenue d'autre part, et par laquelle les strongles souffrent secondairement, sont pour l'ordinaire rapidement guéries par une très petite dose de teinture de barbatine. L'enfant, redevient alors bien portant, et les strongles deviennent aussi tranquilles que s'ils n'existaient pas, tels qu'ils sont enfin chez des enfans sains.. «Mais le ver solitaire , dira-t-on , ce monstre créé pour le « tourment de l'homme, doit pourtant être chassé de la vie « force? » Oui, il est quelquefois chassé, mais par quelles douleurs, et quelles en sont les suites fâcheuses et les périls pour la vie

, (I6«) suppose , c

(169) convenant aux yeux de tout homme sensé; car on ne gagnera rien par une telle cure, mais bien plutôt on nuira toujours. repris la «santé, il nage tranquillement dans son esfa, sans causer la moindre incommodité k la mare.) Il est remarquable que les symptômes que nous ofire alors le malade trouvent pour la plupart un remède homœopathique et rapide dans la plus petite dose de teinture de la racine mâle de la fougère. La maladie de l'homme étant levée par là , le ver solitaire se porte bien de nouveau, et recommence à vivre tranquillement dans les immondices des boyaux, sans Incommoder davantage. Le ver solitaire ne vit dans Thomme sain que peu d'années^ c'est-à-dire, aussi long-temps que les immondices des boyaux ont une qualité telle, qu'elles contiennent encore de la nourriture pour ce ver. Il se montre pour l'ordinaire avant la puberté, mais encore-, quoique plus rarement , dans d'autres périodes de la vie. Mais quand l'homme change inisensiblement sa nature, et qu'il devient plus parfait et plus vigoureux, les immondices de ses boyaux ne contiennent plus de nourriture propre au ver solitaire; celui-ci diminue alors , et' s'anéantit enfin tout-à-fait, comme s'il eût péri de faim et de vieillesse. 'H s'ensuit donc que le médecin ne saurait traiter i>lus sagement les personnes qui ont le ver solitaire, qu'en guérissant de temps en temps , suivant la manière susdite, les maladies qui les attaquent, et qu'en les entretenant dans Téfat de santé ; car, de cette façon , ce ver sera aussi traiï quille que s'il n'existait pas; et quand le corps de ces personnes sera arrivé au degré de perfection nécessaire , le ver solitaire disparaîtra û& lui-même, périssant de faim on de vieillesse, et lespersonnea qui en étaient affectées n'en sentiront plus rien, quand même-' il leur surviendrait une indisposition légère.

(>70) § 63. L'organisme agit au moyen d'un principe immatériel, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie y avec la seule différence que cette activité est irrégulière dans le dernier cas. Or, il ne peut être regardé alors comme une outre inanimée et souillée, qu'il ne faut que balayer et rincer avec soin, afin de pouvoir s'en servir de nouveau. Non. Les matières dégénérées et impures qui paraissent alors ne sont que des produits de la maladie de l'organisme, qui se trouve dans un état d'altération. Il les fait souvent évacuer lui-même d'une manière violente (i), quelque(i) li est vraisemblable que le faux jugement que les médecins ont porté sur les crises qui ont lieu vers la fin des maladies aiguës, les a confirmés dans l'opinion que les maladies avaient pour base une substance matérielle, et qu'il était impossible de les guérir sans faire évacuer cette substance. Dans ces secours que la nature se porte quelquefois à elle-même, dans des maladies qui n'ont pas été traitées par des médicaments, on crut voir des procédés dignes d'être imités dans les cures médicales. On s'est trompé. Ces efforts pénibles et très imparfaits que fait la nature quand elle se secourt elle-même,, doivent plutôt nous exhorter à avoir pitié d'elle et à employer toutes les forces de notre esprit pour faire cesser ces tourmens. par une véritable guérison. Si la nature ne peut guérir homœopathiquement une maladie en lui faisant survenir un autre mal semblable (S 4i)> chose qui est très rarement en son pouvoir (§ 45), et si l'organisme abandonné à lui-même: doit vaincre seul par ses propres forces une maladie nouvelle à

(171) fois même trop violente , sans avoir besoin d'un secours artificiel, et il en engendre toujours de nouvelles tant qu'il souffre de cette maladie. Ces ment née (car dans les maladies chroniques sa résistance est poar l'ordinaire impuissante), nous ne voyons qu'un effort pénible et souvent dangereux de la nature pour se sauver à tout prix y effort qui souvent finit par la dissolution de l'existence elle-même. De même que nous autres mortels ne pouvons compreodre le procédé de l'économie vitale quand le corps es;t en santé (car ce spectacle ne s'offre qu'à l'œil clair-voyant du créateur), de même nous ne pouvons comprendre ce procédé intérieur quand l'état de santé est troublé dans' les maladies. Ce procédé intérieur dans les maladies ne se manifeste que par les cbangemens, les incommodités et les symptômes perceptibles qui prouvent les perturbations intérieures de notre existence, de façon que nous n'apprenons pas même, dans un certain cas de maladie, lesquels des symptômes sont les effets primitifs de la puisssnce morbifique , et lesquels sont des réactions de la nature qui veut se porter du secours à elle-même. Ces deux espèces de symptômes se confondent à nos yeux, et nous offrent une image que le mal
t

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

(172) ^ matières s'offrent au vrai médecin comme des symptômes du mal , qui lui font connaître la qualité et l'image de la maladie, et qui lui indiquent par quel remède il faut l'anéantir. s 64. • . » • Guérissez la maladie, et vous ferez tarir en même temps la source de toutes ces substances dégénérées, de tous ces excréments de la maladie, et de tout ce que l'on a regardé jusqu'à présent comme matière morbifique (i). Voilà ce qui se de croire qu'elle veuille faire une évacuation salutaire de là matière morbifique, car celle-ci n'a jamais existé. La nature ne peut se sauver des maladies que* par la destruction et le sacrifice d'une partie de l'organisme; et quand même la mort ne s'ensuit pas alors , elle ne peut rétablir que lentement, et pour l'ordinaire imparfaitement, l'harmonie entière de la vie et la vigueur de la santé. Nous pouvons comprendre ceci par la grande faiblesse qui reste après de tels rétablissements (opérés par la nature elle-même) dans les parties qui avaient été exposées À la souffrance , et même dans le corps entier, par la maigreur du corps, etc., etc. * En un mot^ tout ce procédé, par lequel l'organisme affecté d'une maladie veut se secourir lui-même, n'offre à l'observateur que des souffrances, et rien qu'il puisse ou doive imiter pour secourir un malade en véritable médecin. (i) La maladie vénérienne avec le chancre encore existant, et la gale des ouvriers en laine, maladies qui toutes deussent, selon l'opinion générale des médecins , doivent être fondées sur > une substance morbifique matérielle , sont guéries en peu de temps, de la manière la plus certaine, la plus rapide, la plus sûre.

The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

(17,3) nQmme g4«i^rir. On trou vç facilement cette ma* nière de guérir véritable , rapide^, douce et dura-* ble, en faisant attention au procédé de la nature^ Nous apprenons par là, d'un côté, qu'il faut éviter tout procédé par lequel la nature même ne peut effectuer une guérison, savoir, si elle fait survenir au mal originaire une nouvelle maladie dissemblable (allopathique), par laquelle ce premier mal n'est jamais anéanti, mais toujours augmenté (§ 3i, 33, 35). Mais, de l'autre côté, nous apprenons aussi qu'il faut imiter les cures effincnes de la nature (§ 40' daas lesquelles elle détruit et guérit rapidement le mal originaire, en lui faisant survenir une nouvelle maladie, semblable quoique non égale. § 65. Gesguériso»s de la nature se foui, comme on voit, utiiquefménl par la' voie homœopatfaique , que nôaa avona aussi trouvée ci -dessus d'il fte autre manière, par des, expériences et des conclusions (§ 8- 18). Cette voie est donc la seule véritable par laquelle l'art peut aussi détjniire lesmalailies, da la manière la plus certaine, la plu» douce et la plus parfaite, et sans aucun remède extérieur, par quelques doses des meilleures- pi^ép^ations de. lem? remèdes spécifiques, qui n*excitent aucune éy.aGuati€il9^ i^ la,\$?Ue , de Vurine , de la sueur ou de la salive.

(174) rapide et la plus durable, parce que cette méthode de guérir est fondée sur une loi éternelle et infaillible. §66. J'ai déjà remarqué plus haut qu'il n'y a que trois méthodes possibles d'employer les médicaments selon leurs effets spécifiques; savoir : Premièrement la méthode allopathique , qui use d'une puissance morbifique dissemblable de la maladie à guérir /méthode par laquelle la nature elle-même 9 comme je l'ai démontré par une quantité d'exemples (§ 31, 33, 35), ne peut guérir aucun mal, mais le fait toujours empirer. Secondement, la méthode homœopathique, qui emploie contre les maladies des puissances morbifiques semblables. Elle est, comme nous l'avons vu, celle par laquelle a été opérée toute véritable guérison de la nature (i); elle est aussi celle au moyen de laquelle le médecin (a) peut uniquement et avec certitude effectuer la guérison, c'est-à-dire, en usant d'un médicament qui puisse exciter dans un corps sain la totalité des symptômes de la maladie naturelle dans la plus grande ressemblance possible. (i) Voyez les §§ 38, 89, 40 et 41. (a) Voyez l'introduction.

(175) § 67. La troisième méthode d'employer les médicamens contre les maladies, est la méthode antipathique ou palliative. C'est celle par laquelle le médecin a pu encore jusqu'à présent se donner la plus grande apparence de porter des secours au malade, et par laquelle il a pu espérer le plus certainement de gagner sa confiance, en le trompant par un amendement momentané. C'est de cette troisième méthode , qu'il nous reste à parler 6 présent. § 68. Un médecin ordinaire, qui veut procéder antipathiquement, fait attention à un seul symptôme, principalement incommode, sans se soucier du grand nombre des autres symptômes de la maladie; puis il donne un remède connu pour produire justemeitf le contraire du symptôme à détruire; car, suivant la règle contraria contrariiSy mise en avant depuis plus de mille ans par l'ancienne école médicale, il doit attendre de ce remède le secours le plus prompt (secours palliatif). Il ordonne donc de fortes doses du suc de pavot contre des douleurs de toute espèce, parce que ce remède engourdit rapidement le sentiment. 11 donne le même remède contre la diar**

The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate

(>76) rhée, parce qu'il empêche bientôt le mouvement péristaltique du canal intestinal, et le rend insensible. Il le donne encore contre l'insomnie, parce qu'il cause soudainement un sommeil engourdi et stupide. Il emploie des purgatifs si le malade souffre depuis longtemps d'obstructions et de constipations de ventre. Il fait mettre la main brûlée dans l'eau froide qui par sa froideur semble bannir à l'instant même, comme par un enchantement, la douleur causée par la brûlure. Il place le malade qui se plaint de froid et de manque de chaleur vitale dans des baignoires chaudes qui le réchauffent aussitôt; et à celui qui est affaibli par un mal chronique, il fait boire du vin qui le ranime et le recrée à l'instant même. C'est ainsi qu'il emploie encore quelques autres remèdes opposés à la maladie (remèdes antipathiques). Mais outre ceux que je viens de nommer, il ne lui en reste qu'un petit nombre d'autres, parce que l'art médical ordinaire ne connaît les effets spécifiques (effets primitifs) que «de peu de remèdes». 69. n I En faisant la critique de; cette troisième méthode d'employer les médicaments j'ai passé sur la circonstance que l'empirisme elle a le défaut de ne paraître qu'à un seul symptôme; c'est par conséquent à une petite partie de l'ensemble |

(177) de façon que Ton n'en peut pas attendre de secours contre le total de la maladie, ce que le malade désire pourtant uniquement (i). Mais je demande seulement à l'expérience si , dans un seul cas où l'on a fait usage de médicaments antipathiques contre un mal chronique ou continu, la souffrance que Ton avait premièrement apaisée pour peu de temps, d'une manière palliative , n'a pas empiré bientôt après, de même que toute la maladie? Tout observateur attentif sera d'accord ici, qu'après un tel soulagement antipathique de courte durée, il s'ensuit toujours, et sans exception, une augmentation du mal, quoique le médecin vulgaire veuille expliquer celle-ci d'une autre manière au malade, en l'attribuant à une malignité de la maladie originaire, qui, à ce qu'il prétend, ne s'est manifestée qu'à présent (a).. (i) Voyez la note du § 8. {%) Quoique jusqu'à présent les médecins n'aient pas la coutume de faire beaucoup d'observations pures, l'augmentation du mal qui résultait inmanquablement de l'usage des palliatifs ne pouvait pourtant pas leur échapper. Un exemple frappant de ce genre se trouve dans un écrit de /. J7. SchiUze , Distertatio^a.qua corporis humani momentaneorum alterationum^aspecimina quaedam expenduntur; Halae 17 Ai* S ^* Qn®^" que cliose de semblable nous est attesté par IVUlis dans Phatmac. ration. Sect. 7. Cap. i. p. 298, en disant : Opiata dolore» atrocissimos plen^amque sedant atque indolentiam pro^a curant , eamque aliquandiù et pro stato quodam tempore continuant y quo spatio .clapso dolores mox recrudescunt et 'birevi ad solitam ferociam augent^a . — Le même WiUis dit

The text on this page is estimated to be only 18.06% accurate

(178)• §70. Jamais des symptômes importants d'utie maJa^ die continue n'ont été triiîtés avec de pareils remèdes opposés et palliatifs, qtte le soulagement qui en résultait au commencement n'ait été suivi peu dîieures après d*un état contraire, c*est i aire, du retour et même éje l'augmentation évidente du mal. C'est ainsi que l'on a donné du café contre une somnolence diurne chronique, parce que le café tient éveillé par son effet primitif; mais dès que cet effet eut cessé, la somnolence augmenta. Contre un réveil fréquent pendant la nuit, on a ordonné de prendre le soir du suc de pavot, qui, selon sod effet primitif, produisait pendant cette huit titi sommeil en^urdi et stiv pide; mais les nuits suivantes le sommeil était d'autant plus rare* On a aussi opposé te suc de pavot à des diarrhées chroniques, parce qu'il cçinstipe le ventre par son ejBfet primitif; mais r f Tt "l'i ifi -jm " I il r*rm ^••" f^f^itmm^t II» 1 1 nm I encore, dans te litre susdit, 'p, làgS : Exeotîs ôpil vMbvs Ill2d0 redenht tdnhiha , née àtrocîf atèm snàtn i^eitiHhint , Âisi â«m ab eodem pharmaco nirstts incàntahtur. — CeM altisi ^tlè Buntety dans son dtiVrage sur lés maladies t^értènhes, J). 13, dit : Que le rin angniente Tactivilé dans lé éorps de^ pei^t>nnès faibles sahs leur communiquer une^ y étitabte tigtiétr, et Que les loTCes s^iffiissent ensuite daili là même ^ropofion dans laquelle elles aTaienf été excitées; dfe façon que Ton ne g^gne rien par là , mais que la pkis grande partie des forces se penl.

The text on this page is estimated to be only 21.14% accurate

(t79) • après avoir arrêté pour peu de temps la diarrhée , celleⁱ devient d'autant plus forte. Ce n'est que pour peu de temps que l'on peut supprimer toute espèce de douleurs violentes et fréquente^e par le suc de pavot ; mais ensuite elles reviennent toujours pires» et augmentent souvent à un degré insupportable. Le médecin vulgaire ne connaît aucun autre remède contre une toux nocturne chronique que le suc de pavot ^e qui, dans son effet primitif, supprime toute irritation : la toux en sera peut-être apaisée la première nuit, mais les nuits suivantes elle deviendra plus violente; et si le médecin continue d'ordonner ce palliatif en doses graduellement augmenté^e ^{fe} ^e il surviendra encore de la fièvre et des sueurs nocturnes. On a tâché de guérir une faiblesse de la vessie et une rétention d'urine qui en était provenue, par la teinture de cantharides, remède opposé et antipathique , qui irrite les uretères et qui opère bien au commencement une évacuation forcée des urines , mais qui ensuite tend la vessie encore moins irritable et moins capable de se resserrer, et peut facilement causer une paralysie de cet organe.— Par des purgatifs et des sels laxatifs» qui dans de fortes doses excitent des * évacuations' fréquentes des boyaux, on a cherché * à bannir l'inclination chronique aux constipations de ventre y.naiais l'effet secondaire d^e ces médicaments. On a toujours été^e que le ventre en fut d'autant plus constipé, Le médecin Vulgaire^e veut àMèi e^{^^} la. * »

•-(180) lever une faiblesse chronique en faisant boire au malade du vin, qui au commencement excite les forces , mais les fait baisser d'autant plus par son effet secondaire. Un tel médecin veut encore fortifier et échauffer des estomacs souffrants d'une froideur et d'une faiblesse chronique, par des épiceries échauffantes ; mais ces palliatifs rendent l'estomac encore bien plus inactif par leur effet secondaire. On a prétendu de même que le manque de chaleur vitale et les frissons devaient céder à des bains chauds ; mais les malades en deviennent ensuite encore plus débiles et plus enclins aux frissons qu'ils ne l'étaient auparavant. Des parties fortement brûlées éprouvent un soulagement momentané par l'application de l'eau froide; mais bientôt après la douleur: de la brûlure augmente d'une manière incroyable, l'inflammation fait des progrès et s'élève à un degré d'autant plus haut (i). — On veut guérir un enrouement invétéré par des sternutatoires qui excitent les sécrétions morveuses ; mais on ne s'aperçoit pas que ce mal empire par l'effet secondaire de ce remède , et que par conséquent le nez devient toujours plus obstrué. — Moyennant l'électricité et le galvanisme, puissances qui irritent fortement les muscles par leur effet primitif, on a vu subitement en un mouvement plus actif des membres affaiblis depuis long-temps et presque- paralysés ; mais la suite ^i) Voyez l'introduction, Vers la fin.

/ 181) (Teffet sei?ondaire) en fut l'anéantissement de toute irritabilité des muscles et une paralysie complète. — On voulût faire cesser par des saignées une affluence chronique du sang vers la tête; mais il s'ensuivit toujours un plus grand bouillonnement du saqg. — Un appesantissement paraljrrique des organes du «corps et de l'esprit, joint à un manque.de mémoire, soat dessymptô'mes prédominais dans plusieurs espèces de typhus; l'art médical ordinaire ne connaît point de meilleur remède contre ce mal que de grandes doses de valériane , parce qu'on prétend que celle-ci est un des meilleurs remèdes excitatifs et propre à donner de la mobilité. Mais il a échappé à. cetïe école, quej'effet mentionné de la valériane n'est que son effet primitif, et que l'organisme retombe certainement peu après,, par l'effet secondaire (effet réactif), dans un engourdissement et une immobilité d'autant plus grande, c'est à dire, dans une véritable paralysie des organes de l'esprit et du corps., qui peut même finir par la mort; elle n^ vit pas, dis«je, que ce furent justement les malades qui avaient pris le plus copieusement de la valériane (remède opposé et antipathique), qui moururent le plu£ fréquemment de tous.-^£n un mot, la fausse théorie ne vit pas combien de* fois l'effet secondaire des remèdes antipathiques augmenta lq mal ou amena encore quelque chose de pire ; mais Vexpérience nous en donne des^ preuves effrayantes.

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

(182) § 71. Quand ces suites fâcheuses de l'usage antipathique des médicamens viennent à se manifester, le médecin vulgaire ennt trouver un expédient en donnant une doae plus forte chaque fois que le mal empire de nouveau ; iliais il' ne s'ensuit qu'un soulagement de courte durée; et qugnd il devient nécessaire, d'augmenter toujours le pal

The text on this page is estimated to be only 16.99% accurate

* \ (188) tion bomœopatbique des tnédic^piens, qui se (^t s^lon la ressemblatice 4es symptômes, doit procurer uoe guéri^OB 4urab|^ et parfaite. Mai^» malgré ipela , malgré le fait qu'sku^uii médecin u'a jamais effectué ui^e guériapn durable et complète »il ne se trouvait 4ans sa r^c^tt^ un remède l^Qr ai0^apatbique pré^omiucmt (f), m^^lgré la circp^^stance que toute guérifioii rapide et parfaite, que la nature opère d'elle-même , a toujours été effectuée par une nouvelle rqa)adie semblable , survenue à l'ancienne; malgré tout cela, dis-je, ils ne trouvèrent pas, dans une ausfci lopgMa çérie de plusieurs siècles , cette vérité S6ul6 salulaire. § 73. La cause de ces suites pernicieuses du procédé palliatif ou antipathique, d'un côté, et du succès salulaire du procédé homceopathique , de t'atrtre^ se trouve expliquée par les résultats suivans , « Il I M j ■ ; ■>!» y I it ■ ^ ^ "M ' ! ' i' ! *t ' ' y };< ' >f y * "■*' ' ' ^ ^ " " *' *

influe sur nos facultés vitales, produit un change* ment de santé qui peut être d'une durée ou plus longue ou plus courte : on nomme ce changement ^ TefFet primitif. Notre organisme s'efforce toujours d'opposer à cette influence un état contraire (pourvu qu'un tel état puisse exister positivement dans un certain Vas) : on nomme cet état opposé Feffet secondaire ou réactif. §75. Il semble que durant l'effet primitif des puissances morbifiques artificielles (médicaments) sur un corps sain, celui-ci joue au commencement un rôle simplement passif, comme s'il était obligé de recevoir et de souffrir les impressions de la puissance externe qui agit sur lui; mais après, il semble qu'il se recueille et qu'il oppose à cette influence un état de santé justement contraire (effet réactif, effet secondaire), et que la grandeur de cet effort de l'organisme se trouve en relation avec la force de l'influence que le médicament avait eue sur lui , et avec la mesure de sa propre force vitale. §76. Les exemples qui prouvent cette vérité se présentent aux yeux de chacun. Une main baignée dans l'eau chaude a bien plus de chaleur au comI i

(185) mancement que l'autre main non baignée >(effet primitif); mais après quelque temps elle devient froide , et bien plus froide que l'autre (effet réactif ou secondaire). Le grand échauffement qui provient d'un exercice violent (effet primitif) est suivi de frissons et de tressaillemens (effet réactif). Un bras enfoncé long-temps dans l'eau la plus froide est au commencement bien plus pâle et bien plus froid que l'autre (effet primitif); mais ensuite il devient non seulement plus chaud que l'autre, mais même très chaude rouge et enflammé (effet réactif). Après avoir pris du café fort, nous sentons une vivacité excessive (effet primitif); mais ensuite il nous reste une longue pesanteur et une forte inclination au sommeil (effet réactif), si nous ne chassons celle-ci de nouveau, pour quelque temps, en prenant derechef du café (méthode palliative). Après s'être procuré un sommeil profond et engourdi par le suc de pavot (effet primitif), on obtient d'autant moins de sommeil la nuit suivante (effet réactif). Après une constipation de ventre produite par le suc de pavot (effet primitif), il s'ensuit une diarrhée (effet réactif); et après l'évacuation opérée par des médicamens qui irritent les boyaux (effet primitif), il s'ensuit une obstruction et une constipation du ventre pendant plusieurs jours (effet réactif). C'est ainsi que notre organisme produit toujours visiblement l'état opposé à l'impression qu'il a reçue par une influence externe. Chaque

The text on this page is estimated to be only 19.03% accurate

(*«6) effet primitif d'un médicament qui, donné en grande dose, est capable d'altérer fortement l'état d'un corps sain, est suivi d'un état justeipent op^ posé, produit par notre Êiculté vitale (pourvu que dans un certain cas un tel état opposé soit positivement possible). §77. On conçoit faoilement qu'après iî^fluenoe d^ très petites doses de médic^mens homœopathi* ques un effet réactif atissi visible ne peut être re*rofirqué. Il est vrai qu'il en résulte aussi d^ petits effets primitifs que l'on peut observer en y fai* sant l'attention nécessaire. Mais l'effet réactif Ou secondaire que fait ensuite l'organisme n'est p^ plus fprt qu'il n'e5^ justement néce^s^i^ pour rétablir la santé* S 78. Ces faits incontestables, que nous offre !a nature et l'expérience, nous expliquent pourquoi, d'un côté, le procédé homœopathique est aussi favorable à la guérison , et nous donnent , de l'autre, la conviction de l'absurdité du procédé antipathique ou palliatif (i). (i) Ce n'est qu'en cas de dangers très urgens et de maux qui ont nour^ement aftaqué des personnes auparavant saines» pav exemple^ en cas d*asph7xie et de uort tf^aivote causée par

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

r (J87) S 79. Quant aux guérisons homœopathiques, les doses extrêmement petites que ce procédé demande suffisent justement pour surmonter et anéantir par leurs symptômes semblables la maladie naturelle. Il est vrai qu'il reste au commencement dans un coup de foudre, par une suffocation, par un froid excessif, etc., etc. > qu'il est permis et convenable d'exciter ayant tout l'irritabilité et la sensibilité du corps (vie physique) par un palliatif, par exemple, par des commotions électriques légères, par des lavemens de calé fort, par des odâur^{excitâii}^{eb}, par de» oaléfiictioiis ^{progr}^{ve}^{eta}, etc. Alors la ^{ie} physique ét⁹[%] iine fois excitée d^z^{ioi}|Teau,}e⁹ orgauea vitaux recommencent leurs fonctions régulières, comme on pouvait s'y attendre d'un corps auparavant sain. — De ce nombre sont encore plusieurs antidotes contre des empoisonnemens subits, par exem[4e,l€&alcaKs contre des acides minéraux; par exem-* p]e, le foie de sou6« coatre des poisons méialtiques ; le café, le camphre (et rip^{Acuaoba}) contre renqpoison ement avec de l'opium, etCf, etc. Il ne faut pas croire qu'un remède homœopathique soit inconvenant dans un certain cas de maladie, si quelques symptômes du remède répondent antîpatbiquement à ladite maladie, torsquils sont de petite ou de moyenpie importance^{il suffît} que oeu9(des symptômes de la maludie qui sont les plua forts et les plu9 m^{quans} (symptômes caractéristiques), trouvent dans le remède des symptômes semblab)es qui l'empor*tent sur eux, les anéantissent et les éteignent. Dans ce cas, les autres symptômes disparaissent d'eux-mêmes, après que le remède a cessé ^{agir}, sans retarder en aucune manière hx. guériflon.

(188) l'organisme une petite maladie médicinale; mais la dose ayant été si extrêmement petite, cette .maladie artificielle est si légère et si passagère, que l'effort opposé que l'organisme fait contre elle n'est pas plus grand qu'il ne faut pour rétablir parfaitement la santé. Cet effort sera donc très petit y parce que tous les symptômes de la maladie naturelle sont déjà anéantis. § 80. Pour ce qui est du procédé antipathique ou palliatif, il arrive ici justement le contraire. Il est vrai que le symptôme du remède que le médecin oppose ici au symptôme de la maladie (par exemple, l'insensibilité et l'engourdissement que produit le suc de pavot dans son effet primitif opposé à une douleur «ensible) , n'est pas étranger à celui-ci. Tous les deux se trouvent dans une relation évidente, mais inverse. L'anéantissement du symptôme de la maladie doit être effectué ici par un symptôme médicinal contraire; mais voilà ce qui est impossible. Il est vrai que le remède antipathique touche justement la partie affectée de l'organisme, aussi bien* que le remède homœopathique; mais le premier ne fait que couvrir le symptôme de maladie et le rendre insensible pour peu de temps. En effet, dans le premier moment de l'influence du palliatif opposé, l'organisme n'a aucune sensation désagréable, ni du symptôme de j

(m) la maladie ni de celui du médicament, et il paraît que tous les deux se soient anéantis réciproquement, et que, pour ainsi dire, l'un ait été, neutralisé d'une manière dynamique par l'autre (par exemple , la douleur par la faculté engourdissante du suc de pavot; car dans les premières minutes l'organisme ne sent rien ni de l'engourdissement ni de la douleur). Mais le symptôme médicinal contraire ne peut pas occuper la place de la maladie existante dans l'organisme, comme il arrive par le procédé homœopathique , où le remède excite une maladie artificielle très semblable à la maladie naturelle , quoique plus forte. Le médicament palliatif étant contraire à la maladie , et par là différent, doit la laisser non anéantie. Ce n'est qu'au commencement de son effet qu'elle rend le mal insensible , et qu'elle semble opérer une neutralisation dynamique (i). Mais cet effet médicinal s'é** (i) Dans le corps de l'homme il ne se fait point de neutralisation stable des sensations opposées , comme elle se fait par rapport à des substances de qualités opposées dans un laboratoire chimique, où, par exemple, l'acide sulfureux et l'alcali de potasse forment en s'unissant une substance particulière , un sel neutre, qui n'est plus ni acide, ni alcali, et ne se décompose pas même au feu. De telles fontes et de telles unions intimes, produisant quelque chose de stable, de neutre et d'in-r différent, n'ont jamais lieu, comme je l'ai déjà dit, dans nos organes sensitifs par rapport à des impressions d'une nature contraire. Il y a bien une apparence de neutralisation et d'anéantissement réciproque au commencement, mais cela n'a point de durée. Un spectacle riant ne fera sécher que pour

The text on this page is estimated to be only 16.19% accurate

(190) vanoiit bientôt comme toute maladie médicinale, et le remède antipathique abandonne la maladie non deuléthént dans l'état où elle ûe trouvait auparavant, mais il obligé ertcore l'organisme de produire un effet opposé à Tefilt palliatif (f), car tous les médicaineiis palliatifs doivent être donnés en grandes doses pout* opéfe*er un soulagement apparent. Cet état opposé est donc le contraire de TefFet primitif du remède, et par conséquent un état semblable à la maladie naturelle. Celle-ci, bien loin d'être anéantie , est donc encore renforcée et augiiientée par ce nouveau mal que l'orga-* nisme y ajotite (effet réactif qui sitit le palliatif). Le symptôme de la maladie (et même totlté la n>aladie) empire donc après que le palliatif a ces^éson effet, et il empire en proportion de la grandeur dès doses. Plus la dose du suc de pavot que l'on avait donnée pour apaiser la douleur a été grande^ plus la douleur augmente au delà de sa violence primitive, après que le remède a cessé son effet (a). — ■■ -• m ■ ■ ifc. -.. ., , , m, , . p

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

(191) S 81. Après ce qui vient d'être dit, on ne saurait
nié'connaître les vérités suivantes : L L'uiiiqile objet de la guérison que les
maladies offrent au médecin consiste dans les incommodités du malade et
dans les changemens de son état de santé qui sont perceptibles aux sens , en
un mot, dans la totalité des symptômes par Inquels la maladie indique le
médicament propre à lui por

(192 ; maladie soit anéantie par une autre survenue, qui lui est dissemblable, quelque forte que soit celle-ci ; par conséquent , on ne pourra jamais guérir personne par une cure allopathique. IV . De même il est impossible, selon toutes les expériences , qu'une maladie qui a déjà duré quelque temps puisse être guérie par un remède qui produit dans un corps sain un symptôme artificiel contraire à un certain symptôme de la maladie naturelle ; il ne produit qu'un soulagement passager, et la fait toujours empirer ensuite; par conséquent, il est tout-à-fait contraire au but d'employer la méthode antipathique ou palliative dans des maux qui sont de quelque durée ou de quelque importance. V, Le troisième procédé , le seul qui soit encore possible, le procédé homœopathique , qui emploie, contre la totalité des symptômes d'une maladie naturelle, un médicament capable de produire dans un homme bien portant des symptômes artificiels aussi semblables que possible aux symptômes existants , est la seule méthode salutaire par laquelle les maladies sont toujours anéanties d'une manière rapide, facile, certaine, parfaite et durable. Aussi la nature elle-même nous donne ici l'exemple; car, en ajoutant à une maladie existante une maladie nouvelle qui lui est semblable, elle guérit celle-là d'une manière rapide et durable. I

- ■ • - ■ , (193) \ 4 ^ S 82. Comme on ne peut donc plus douter que les maladies d'hommes ne consistent qu'en des groupes de certains symptômes, et que ces maladies ne peuvent être anéanties par des substances médicinales que moyennant la qualité de celles-ci , de produire des symptômes de maladie artificielle, semblables à ceux de la maladie naturelle (vérité qui forme la base de toute guérison réelle), le procédé curatif se réduira aux trois points suivans : 1^o Comment le médecin recherchera-t-il l'objet de la guérison que doit lui offrir la maladie ? 2^o Comment trouvera-t-il les instruments destinés à guérir les maladies naturelles, c'est-à-dire , les puissances morbifiques artificielles que contiennent les médicaments ? 3^o Comment appliquera-t-il d'une manière la plus convenable ces puissances morbifiques artificielles (médicaments) à la guérison de la maladie ? §83. Potw ce qui est du premier point, nous pouvons passer sans scrupule sur les malheureux essais qu'a faits jusqu'à présent l'école médicale, en se formant de telles notions des maladies selon lesquelles on a pu établir d'avance des méthodes stables (thérapeutiques) pour guérir toutes les maladies

The text on this page is estimated to be only 22.11% accurate

(194) dies possibles dans la nature. Nous pouvons aussi passer sous silence que Ton a tâché de réduire le nombre des maladies, ces déviations infiniment variées^ de l'état régulier de la santé, à un nombre modique de dénominations (i), et de leur donner ^«fc^fc»*. I I M I 1 1 f I «
«■fc^a^»i4.A*i<ii^i< (i) Il est évident que le nom d'une maladie ne contribue en rien à sa guérison., supprime les maladies qui peuvent recevoir des dénominations^ ou qui est pourtant aussi impossible que de vouloir donner un nom particulier à chaque nuage qui*, ne reparaitra jamais sous la même forme et sous les mêmes nuances : car l'indication qui doit guider le médecin dans le traitement de telle ou telle maladie ne consiste que dans la recherche exacte de sa qualité individuelle, c'est-à-dire^ dans l'investigation^ des signes^ des incommodités, des symptômes et des changemens de la santé» qui forment le caractère d'un certain cas de maladie , pour pouvoir choisir^ contre cette totalité de maux, une maladie artificielle qui lui soit analogue, c'est-à-dire, un remède homéopathique. ^ . n est vrai qu'il y a quelques maladies qui restent toujours les mêmes ^ parce qu'elles naissent toujours d'une même cause infectante semblable : telles sont la petite vérole, la vaccine, la rougeole, la fièvre scarlatine lisse et érysipélateuse (décrite par Sydenham , Withering et Plenciz et qui a disparu à présent de l'Allemagne); la 'fièvre miliaire pourprée ou le chien rouge (qui est endémique en Hollande, et qui a été répandue il y a dix-huit ans en Allemagne, mais qui n'est à présent que sporadique chez nous^ maladie que plusieurs médecins ont faussement fait passer pour la fièvre scarlatine) ; l'angine des parotides, la maladie vénérienne, la gale des ouvriers en laine, peut-être aussi la rage, qui provient de la morsure d'un chien enragé , la coqueluche et la piquette. Toutes ces maladies se montrent «i ^faibles d'après leur caractère et leur cours, que par où «lle6 paraissent

The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

•(195) tles descriptions stables (qui variaient cependant suivant les diffèi'en tes pathologies). afin de donner on peut les reconnaître à leurs symptômes, toujours cionstaus ^cq^>iDe des individtis déjà connus^ On a donc pu donner à^ chàoune un nom particutier, et tâch^ d'établir pour chacune d'elles Une méthode stable ée traitement. Mais iW peut voir même y par rapport à cesàialadies stables, combien il est facile d'abuser du noni de ta maladie, et de supposer d^ cette façon une chose toût-à-faif fausse à Ki I)>ace de la chose véritaBle , si Ton tie distingue pas les maladies d'après toute l'étendue de leurs symptônls. En voici un exemple i * En l'année iSoi je ptibliai un préservatif et un remède contÉ'e l'ancienne fierté -scarlatine lisse et érysîpélateuse, detaite pàt S^deHkûm , WHherùtg et Pieàdtz, dont j'avais vu une épidémie un an auparavant, la troisième que j'avais observée durant nia pratique. (Voyez mon écrit , Beilung und f^erhûtmgdes Sekarlackjfiebers ^ t8oi .) Dans le temps où mon écrit plirut , il avait justement pénétré eh Saxe, par la Hesse «t la Thuringe, une nouvelle maladie exanthématiqile, savois, ia^èvre miliàire pourprée ou le chien rouge, originaiement «ndémique en Hollande. Son exanthème consistait en des mliiatres d'un rouge foncé , qui se groupaient ^n grandes taôbes. En Cha()lluvelè maladie se montra de même épidémiqxe-, ^ais ayec une tiblehce tneurrière, cominele font po^t l*dMinaire toutes les maladies exaiithématiquëk qui n'ont encore jamais paru en de certains lieux. Lorsque, durant répidémie de la véritable fièvre scarlatine, lestaiédecîns avaient donné aux enfàns que Ton en voulait garantir' le préservatif trouvé par moi*, qui' bdnsîstait en de très petites doses ' de belladone, les enfans avaient été en effet préservés de cette * maladie , comme on peut le voir dans les feuilles du journal .3. •

(196)• un aperçu facile du procédé médical pour chaque forme de maladie qui se trouvait définie artificiellement en Allemagne de ce temps. Mais lorsque les médecins prirent aussi la fièvre miliaire pourprée (le chien rouge) pour une espèce de fièvre scarlatine, et voulurent la traiter d'après la même méthode , quoique dans tous ses symptômes elle fût bien différente de la véritable fièvre scarlatine (qui est lisse et qui a des taches d'un rouge d'écrevisse)> et qu'ils administrèrent encore ici la belladone comme préservatif, ce remède devint naturellement inutile. On décria alors la nullité de mon préservatif au lieu d'accuser, au contraire, la folie de ceux qui avaient confondu deux maladies très différentes et leur avaient donné le même nom. Après cette première épidémie du chien rouge, la véritable fièvre scarlatine décrite par Sydenham ne se montra que très rarement çà et là. Si l'on se plaignait en quelque endroit que la fièvre scarlatine faisait mourir des personnes, c'était la fièvre miliaire pourprée , faussement dite scarlatine , qui en était la cause , et qui après sa première épidémie ne fut plus que sporadique. Étant rentré en Saxe , je vis et je traitai moi-même cette nouvelle fièvre , et je ne masquai pas de faire observer publiquement aux médecins qu'ils avaient confondu deux maladies différentes sous le même nom. Mais : tout fut inutile ; on continua d'attribuer le faux nom de fièvre scarlatine à la fièvre miliaire pourprée, et d'y appliquer un traitement inconvenant, cause de la grande mortalité dans cette maladie. (Cependant le chien rouge diffère dans tous ses rapports de la fièvre scarlatine, que plusieurs médecins n'avaient encore jamais vue , parce qu'elle ne régnait pour l'ordinaire que tous les huit , dix ou douze ans.) J'essayai encore une fois par la suite de mettre sous les yeux des médecins la grande diversité de ces deux maladies, et je publiai que la fièvre scarlatine, n'existant plus , avait eu besoin de la belladone comme préservatif et remède unique ^ mais que la fièvre miliaire pour

(197) lement dans la thérapeutique. Nous pouvons passersous silence que la pathologie générale a pro— — ■ " " — ■ ■ ■ » ^ ^ ^ ^ « ~ pi ^ - » — ■ Il ^ — — fci — - . ^ - . — . » ^ — ^ — — ^ ^ . prée , au contraire , ne ponrait être gaërie que par de très petites doses de Yaconit napel. (Voyez AUgemeiner Anzeiger der Deutschen\ 1808, n^ 160.) Je ne remarquai cependant pas que les médecins > vulgaires , détrompés patt cet avb, eussent renoncé à cette confusion des noms, et aient cessé de pratiquer leurs cures usitées (consistant dans des purgatifs, dans du calomely dans du thé de fieurs de^ureau et dans la chaleur du Ut), au lieu de sauver par l'aconit les personnes attaquées de la fièvre miliaire pourprée. Et pourquoi ne le faisaient-ils donc pas? A cause de la fausse supposition du nom de fièvre scarlatine, i^u' Ils avaient une fois prise en affection. Ce fut ainsi qu'un nom trompeur, et le traitement empirique déterminé parla, donna la mort à plusieurs milliers d'enfans. D'autres maladies ne sont pas tellement stables, que leur nom puisse nous autoriser à les traiter d'une manière égale. Il est connu, par exemple, que la maladie nommée fièvre jaune se montra bien différente én^ diverses années et en différens lieux , et cependant on lui donna toujours le même nom l et on la traita d'après la même méthode. Combien de fois des enfans, avec un peu d'oppression de poitrine et de toux ^irouée, ont été déclarés attaqués du croup , et ont été tourmé9tés jusqu'à la mort par une quantité de sangsues , de saignées , de vessicatoires , par des frictions ' mercurielles, par de grandes doses de calomel et de sénéga, par des vomitifs violens, etc., etc., uniquement à cause de l'abus que Ton faisait du, nom d'une autre maladie. Quelle grande différence ne devrait- il pas exister entre le croup et l'asthme millarien , si l'on en croyait les livres des médecins. Cependant C. E, Fischer (V. -Hufel^ Journ. 181 3, Juli) nous montre que premièrement le croup est bien diffé-^ rent en lui-même, et qu'en second lieu le croup et ràstfame millarien :ont ensemble plusieurs rapports , et souvetit passent

The text on this page is estimated to be only 16.29% accurate

(m) posé certains états de. inaladiê conime accideas conupuf]^ à plusieurs nia]a(Vesy et comme toujours « aussi de l'im à l'autre (V. eoeore Jutenriehf Venuobe iiber die practiacbe Heilkunde, I, I» p. 5) ; ce qui doit vous pfôih ver qu'il ne faut paa guérir ces deux maladies d'après leur uonii mais d'aprè» la totalité de lenra symptÀmés; Et à quoi doivent surtout nous sernr ka autres noms padio-^ logiques, dont chacun est attribué à des maladies biem différentes, comme le malrcdduc, la catalepsie,, le tétanos /Icmal d^ Saint-Guy, la pleurésie, la pulmonie, le diabète, l'angine pectorale, douleur du visage, la dyssenterie, le pemphigus, le zona ? (Y, à l'égard de ces deux dernier^ maladies. Kraft ^ dans Ut^eland^s Journal , iSi3 ^ Juli.) K quoi doivent encore nous servir les noms soivans, plus abusifs et plus éqiiivoques encore que les précédens , sous lesipiebon embrasse des ma> ladies extrêmement différentes , qui souvent ne stressèmbent que par un seul symptôme , comme la fièvre fisoide, ia jaunisse, rhydropisie , la phthisie, la leuoorrée, les hémoniioïdes, le rhumatisme , l'apoplexte, les crampeiEi , l'hystérie, Thy^ pocondrie, la mébncoUc, la manie-^ Tangine ^ la paraly^ sie, etc., etc., maladies que l'on prétend être stables, et que l'on traite, à cause de leu^r nom , toujours sur le même modèle. Coqmient pept-

The text on this page is estimated to be only 13.71% accurate

(m) IxomQgèneâ (pairce que l'esprit^ ^noi des systèmes , broyait
tes avoir fréquemment obieilvé^ dans ^"«^•■^■^■^^"» ^•^■•^p^^
■•^*^^TF-«r"»w" F»^^*iW»0»"»*^"»'^ et pour ré|fler un traitement
médical d'après un opm si abusif.]^'hpnu4te ^d^nkam a été le S0ul qui ait
copipri^ cettfl vérité ^ car il inh«iste (Opéra , cap. si. de morbift.
«pidemicis, p* 43} sur c# que ron ne doit jamais prendre
uuG^AladierépidémJiquii pour la même qui s'esjt déjà montrée une fois, et
que 1 on^ ne 4oit pas la traiter selon la méthode déjà employée dans une'
précédente, toutes cf^ épidémies successives ayant été différentes l'une de
l'autre : k Animum admiration^ percellit, quam dîihcoh>r et fui plane
ilissimilis morbarum epidemicorum fecles; quap tamaperta horum
miorborum diversita» tum proprii» ac »ibi pecu}i?iribus symptomatibus ,
tum étiam medendi v^ùo^e » qnaxn hi ab iUi3 dispfrenp sibi vindicant ,
isatis iUuce^cit, Ex quibu^ constat^ morbos epidemicos , ut ut externa qua
tantenus specie et symptoxE^f^tibus aliquot utrisque pariter convenire
paullo incautioribu» videanturi re tamen ipsa, si bei# advertfris animum ,
aliène admodum es3e indolis et distare ^it «ra lupinis. » Il est clair, par tout
ceci, que ces noms inutiles et abusif^

(200) les maladies)^ afio de pouvoir les détacher du reste de la maladie, et de pot^voir les traiter d'après une méthode commune^ exposée dans la thérapeutique générale, sans se soucier à quelle maladie ces accidens appartaient. Ces constructions artificielles et ces dénominations d'un certain nombre d'espèces de maladies, ainsi que ces séparations contre nature de quelques fractions de l'ensemble des maladies, sont des choses si abstraites et si évidemment controuvées pour le cadre thérapeutique, qu'elles ne méritent aucun égard ici, où l'objet de la guérison est chaque Ibis consid^é Am des maladies ne doivent avoi^aucuné influence sur la méthode de guérir que suit un véritable médecin« H éait qu'A ne dok pas juger et guérir les maladies d'après la ressemblance vague du nom d'un seul symptôme d'une maladie avec celui d'une autre, mais d'après la totalité des signes de l'état individuel de chaque tnalade. Il sait qu'il doit investiger exactement les maux de celui-ci , mais non pas les présumer en se formant des hypothèses. Si l'on croit néanmoins avoir quelquefois besoin de certains noms de maladies pour se faire entendre des Isdques par peu de mots^ quand i] est question d'un malade, il ne fiiut s'en servir que comme de noms collectifs. Que l'on dise donc, par exemple : Le malade a une espèce de mal de Saint-◁uy, il a une espèce de fièvre nerveuse, il • une espèce de fièvre froide, etc.; mais que l'on se garde bien de dire : Le malade a le mal de Saint-Guy , il a la fièvre nerveuse, il a Thydropisie , ft a la fièvre froide, puisqu'il n'y a point de maladies stables et toujours homogènes qui méritent ces noms ou d'autres semblables. Ce n'est qu'ainsi qu'on fera cesser l'iUusion pror diftite par ces dénominations. ï

(201) dans toute son individualité , tel que le demandent les variétés infinies de la nature, it § 84. Excepté donc ce peu de maladies qui s'engendrent par un miasme spécifique et stable , ou qui naissent d'une puissance nuisible toujours égale , toutes les autres maladies ^ vices et cacochymie» innombrables forment dans tous les cas un malêtre propre et particulier, parce qu'elles naissent d'un concours de causes et de puissances hétérogènes qui diffèrent extrêmement par rapport à leur nombre, à leur force et à leur qualité. ■ § -85. Car, quelle quantité innombrable n'y a-t il pas de choses malsaines et de puissances morbifiques ! Toutes les choses qui peuvent avoir quelques effets (choses dont le nombre est infiiii), peuvent influencer sur notre organisme, qui se trouve en rap^rt avec toutes les parties de l'univers, et peuvent produire en lui des çhangemeus. Or, chacune de ces choses étant différente des aultres, le changement qu'elle produira le sei'a aussi par rapport aux changemens que produiront les autres.

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

(202) §86. Quelle grande diversité, oui, qu[^]le diversité infinie doit donc exister dans Us maladies , c'est-à-dire, dans les effets de Tinâuence de ces innombrables puissances ennemies (i), selon que oelles[^]t
^V«*iiWVWWi^4b«PWV«W«««i*S«M^W^ii«^^WBW^ (i) Voici
(pielques exemples de pareilles iofluences qoi préparent pu çngendrent des maladies. La quantité innombrable d'exhalaisons nuisibles qui sortent des substances inanimées on organiques ; -[^] les diverses espèces de gaz répandues en pajrtie dans l'atmosphère, dans nos ateliers et dans nos demenresy oa qui émanent dé la terre, de l'eau, ée plpsicors plantes et ai[^]imaux, qui exercent snr pos ner& les iiritations les plus variées et souvent mén[^]e les plus destructives ; — le manque d'air pur et libre qui sert à la respiration et qui est une nourriture absolument nécessaire à notre principe vital; — l'excès ou le défaut de la himière du soleil; — l'excès ou le manque de matières électriques ; — la différente force de gravité de l'atmosphère, son humidité ou sa 8iâche||ssse| ««[^] les propriétés particulières et les effets fiuisiblfo encore irniofinus des contrées montagneuses très élevées et des vallées tfu des lieux extrêmement bas ; — les propriétés du climat dans les pays de plaines , ou des déserts privés de végétaux et d'eau , ou des contrées situées au bord delà mer, près des Arais, des montagnes, des forêts, ou exposées aux différens vents; — les propriétés des endroits situés sur «u sol calcaire ou crayonneuXy sablonneux ou mai'écageux; -*> l'influepue d'un temps trop variable ou trop fixe ; — , l'inflfience des tempêtes M et de plusieurs météores; la trop grande chaleur ou frqideur de l'air; -[^] le défaut des vêtemens nécessaires, ou l'excès de chaleur artificielle dans nos habits et

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

• • (203) agissienl-séparéipent, ou en plus grand ou en plus petit nombre sur votre santé, s'ajoute la succession ' . , • • • • - ■ l rentes parties de l'aliment; — le trop haut degré de chaleur et de froideur de nos aliments et de nos boissons ; •*- la faim et la soif, ou la réplétion excessive d'aliments et de boissons; — l'usage immodéré du sel ou du sucre ; — les qualités médicales et nuisibles que possèdent plusieurs aliments et boissons, de leur nature (comme, par exemple, le vin, l'eau-de-vie, la bière mêlée d'herbes plus ou moins nuisibles, Teau imprégnée de substances étrangères , le café , le thé , les herbes aromatiques indigènes et exotiques , ainsi que des aliments , des sauces, des jiqués, du chocolat» et des pâtisseries qui en sont assaisonnées , enfin quelques légumes et la chair de quelques animaux) ; ^ les qualités médicales et nuisibles que les aliments et les boissons reçoivent souvent par la négligence dans leur préparation , par la corruption , par des contaminations et par des altérations (comme, par exemple, du pain qui a mal fermenté ou qui n'a été qu'à demi cuit , oii qui a été préparé de blé ou de froment corrompus ^ des viandes et des végétaux à demi cuits, ou d'autres nourritures diversement gâtées et pourries et moistées, des aliments et des boissons avariées ou envenimées dans des vases de métal ^ des vins composés et empoisonnés, du vinaigre mêlé de substances diastiques pour le rendre plus piquant , de la chair d'animaux malades, de la farine falsifiée avec du plâtre, du blé mêlé de ^ «emence nuisibles ^ des légumes altérés par 'malice, par infection ou par indigence avec des végétaux pernicieux); •••- la malpropreté du corps , des vêtements et de la demeure; --^ des choses- nuisibles qui entrent dans: la nourriture par malpropreté ou négligence, soit en les préparant, soit en les en servant; -r^ la respiration des vapeurs nuisibles dans des lieux , chambres de malades, la respiration de la poussière et de vapeurs nuisibles dans des mines, dans des bocards , auprès des grès et dans des fonderies;

(204) ■ ' dans laquelle elles nous affectent, et selon la différence de leur qualité et de leur force , vu surtout que les constitutions des hommes sont variées à l'infini, et que par conséquent les effets des innombrables insalubrités externes doivent se manifester en elles sous des formes infiniment diverses. s 87. De là vient le nombre infini de maux hétérogènes, tant du corps que de l'âme, qui sont si versées substances nuisibles et qui sortent des matières qui font l'objet du travail des autres fabriques et métiers ; — la négligence de la police par rapport à plusieurs institutions servant à la sûreté publique; — la tension trop violente des forces physiques, l'effort trop subit ou trop grand que l'on fait avec quelques parties du corps ou avec quelques organes des sens ; — plusieurs situations et positions contraintes que les hommes sont obligés de prendre dans plusieurs travaux ; le manque de l'usage de quelques membres ou l'inactivité du corps entier; — des heures irrégulières du sommeil (par exemple, le long sommeil après le dîner dans un lit) , l'excès ou le manque de sommeil pendant la nuit, des heures inconvenantes pour le travail et pour les repas; — les efforts que causent les travaux de l'esprit en général, et principalement ceux qui nous répugnent et auxquels nous sommes contraints, ou ceux qui fatiguent une faculté de l'âme en particulier ; — des passions violentes et révoltantes , comme la colère, la frayeur, le dépit, le chagrin, la crainte, les reproches de la conscience ; des passions énervantes entretenues par des liaisons voluptueuses et des livres lascifs, une éducation immorale, des habitudes pernicieuses, etc., etc. . . ^

. (205) différens les uns des autres, que, pour parler strictement, chaque cas de maladie ne se montre qu'une seule fois, et que (si l'on en excepte ce peu de maux qui naissent d'un miasme toujours homogène, ou qui proviennent de la même cause), tout malade souffre d'une maladie particulière qui ne peut recevoir aucun nom fixe, et qui n'a encore jamais existé de la même manière que dans le cas présent, dans cet individu et dans les circonstances actuelles, ni ne reviendra jamais exactement la même. §88. ^ ' • Or, la nature elle-même, ne produisant pas les maladies sous des formes aussi égales, telles qu'elles se trouvent énoncées dans les manuels de pathologie, d'une manière aussi artificielle qu'arbitraire ^ mais les laissant naître chacune différente de l'autre, c'est-à-dire, avec une individualité propre, il est impossible qu'un véritable art de guérir puisse exister sans traiter chaque maladie d'une manière particulière (individualisation), c'est-à-dire, sans que le médecin regarde chaque cas de maladie qui s'offre à lui comme particulier, et le considère tel qu'il est en effet. § 89. Cet examen, qui cherche à découvrir chaque «I

The text on this page is estimated to be only 19.44% accurate

(206) , tas de ipala4ie. dans soa individualité,. tel qu'il, est 9 lie demande de la'^art du médecin qu'un es* prît non prévenu , des sens intègres ^ de Tatten* tion en observant, et de la fidélité en notant l'image de la maladie. §90. Lé malade fait le récit de ces incommodités; les personnes de la famille racontent da.qvoi il s!e6t plaint 9 comment il s'est comporté , et ce qu'elles ont ramarqué en lui. Le médecin voit, entend et observe avec ses autres sens les changemens ex^ traordinaires arrivés dans le malade. Il note llÇ récit du malade et des persorines ■ de la famille, exactement avec les mêmes expiassions dont ils se sont servis eux-mêmes. S'il eit possible, il les laisse tranquillement achever sans les interrompre (i). Il Êiut seulement qu'il ,les^ eachorte, dès le cpmencement, de parler lentement, afin qu'il puisse suivre leur.récit en écrivant. §91. « A chaque nouvelle circonstance qua lé aiB)atie ou les personnes de la famille rapportent f le mé(i) Chaque interruption trotble la série des pensées de ceux qui parlent , et tout ne leur rentre pas dans la mémoire justement coiUAie îvi voulaient le dire au commencement.. i .

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

f I ;(207 .) . dëein cëmmence unit nouvelle ligne ^ aân: que « tous^ les syMptôJAfies* soient écrûs l'un sous l'autre ' séparément. C'est ainsi qu'il pourra suppléer à tout symptôme qu'on lui aurait rapporté au commencement avec trop d'incertitude, mais plus clairement par la suite. ...

- Quand les personnes susdites ont achevé ce qu'elles voulaient dire d'elles-mêmes, le médecin ajoute à chaque symptôme des définitions plus exactes^ sur lesquelles il s^informe de la manière suivante ! Il relit tout ce qu^on lui a rapporté, et fait des questions à l'égard de chaque symptôme en particulier; par exemple, en qu^l temps cet accident a-t-il eu lieu? était-ce avant l'usage des remèdes que le malade a pris jusqu^à présent, ou était-ce du temps qu'il le^^ prenait encore, ou quelque temps après qu'il eut cessé de les prendre? Quelle douleur, quelle sensation s'est manifestée en telle partie du corps, si vous voulez la décrire exactement ? en quelle place était^^ce au juste ? l^ douleur avait-elle d^s interruptions, et se faisait-elle sentir séparément et en différens temps, ou dût-elle continuellement et sans interruption? Combien de temps a-t-elle duré ? A quelle époque de la journée ou de la nuit, et dans quelle partie du corps était-elle la plus violente, et quand a-t-elle cessé tout-à-fait ? Comment cet accident k _k

'■ I (208.) > cident, comment cette cprconstance était-elle conditionnée, si vous voulez la décrire avec clarté? §93. C'est ainsi que le médecin engage le malade à lui définir avec plu\$ de précision tous les indices qu'on lui a donnés » sans cependant préparer jamais par sa question la réponse suivante, de façon que le malade n'^it à répondre ^ue par un oui ou un non (i); car sans cela celui-ci est induit d'affirmer quelque chose qui n'est pas du tout vrai , ou qui n'est qu'à demi vrai , ou qui * existe autrement; ou bien on le met dans le cas de nier quelque chose qui est vrai , seulement par indolence ou pour faire plaisir au médecin. Or, il est clair que ces fausses réponses donnant une fausse image de la maladie, il s'^suivra une cure inconvenante. §94. Si le médecin trouve que , dans cette relation volontaire, il n'a pas été fait mention de plusieurs ^—. (i) Par exemple , le médecin ne doit pas demander : «c Est-ce que telle ou telle circonstan

(209) parties ou de plusieurs fonctions du corps , il demande s'il n'y a pas encore quelque chose à remarquer par rapport à ces parties et à ces fonctions (i); mais il se sert seulement d'expressions générales , afin que le rapporteur soit obligé lui-même de se déclarer spécialement là-dessus, s 95. Quand le malade (car c'est à celui-ci qu'il faut ajouter le plus de foi à l'égard de. ses sensations , excepté dans des maladies simulées) a donné par ses relations les renseignements nécessaires au médecin , et lui a assez bien complété l'image de la maladie , il est permis à celui-ci de faire des questions plus spéciales (a). \ (i) Par exemple : Comment est la selle? Comment est Turine ? Comment est le sommeil pendant le jour ou pendant la nuit? Quel est Humeur du malade? Comment est la soif? Quel goût a-t-il dans la bouche? Quels alimens et quelles boissons prend-il le plus volontiers , et quels sont ceux qui lui répugnent? Sent-il le goût ordinaire de chaque aliment et de chaque boisson , ou leur trouve-t-il un goût étranger? Comment se sent-il après avoir ba ou mangé ? T-a-t-il quelque chose è remarquer par rapport à la tête, aux membres ou au ventre? (%) Par exemple : Combien de fois le malade a-t-il évacué ? De qudlle qualité était la selle? La selle blanchâtre était-ellè glaireuse ou épaisse? L'évacuation des excréments était-elle accompagnée de douleurs ou non? Quelles étaient ces douleurs et en quel endroit ? Le malade a-t-il vomi , et quoi ? Est-ce que '4 j»« « kk / é A

The text on this page is estimated to be only 12.52% accurate

(210) §96* Après que le médfein * fini dé Mettra par écrit toutes tséft questions, il note encOfe ce qu'il ob• *ét0iA •*!»* —* le mauvais goût que le malade a dans la bouche est putride , î ou amer, ou aigre? ou quel tst-il? Est-ce qu'il a eu ce goût avant, après ou pendant qu'il mangeait et buvait? A quelle époque du jour avait-il principalement ce goût? De quel goût sont ses renvois f li'nrtne dépose-t-elle? JUt-ce qiiiind le malade M jsss is 6u quand il jeat tnà^éy €m quai4 il 4»^ tient dffboul» cm qHiMâ U m inëut? 'VientUellè ^ aeul^mfnt quatd U &^ ttncore • Jimil, ou ieulemant ic soir, ou #eulmnf9Bl apvè\$ le repasi^ oti à quid aiityfc temps , pour for*dinaire? ^^ QuaiJd. le friMonnemènl tient-^il? Esè^cesealè^ ment la lepsatiod du frissomiailieôt^ ou le malade est-il ef^* fectiyeineift fyoîi dana le liième teinpa?. A qncttei pK^îes du corps se sent- il froid ? Peut-être le corps était-il chhud tanilfs que le nialade avait le frisson'? EstH» s^uletnt la sensation du froi4 «ans frissonnement? L» malade a^tnil cbàud saïis l avoir de la rougfiQr *^ visage ? Quelles parties du corps aaUt L cbaud^ au toucher? on se plaint-il de cUakUr aans être i chaud an toucher? Combien de tfemp» dure le frisson , et

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

(m) serve lili«*méine dans le mafade (i), et il deoMmde si l'une ou l'autre de ces cho&ts qu'il vieat de re-» combien de temps dure la c^ial^ar? — Quand-est- ce que la soif a lien ? Est-ce pendant le frisson , ou pendant la chaleur^ t>a avant I ou après? Le malade a~t-il une grande soif, et que yent-il l^ire? — Quand- est-ce que vient la sueur? Est ce vers le commencement ou vers la fin de la chaleur , ou conrbien dlieuses tfprôs^lle-ci? Est-ce pendant: que le malade d^rt^ o« pendant qm'il est éralé? La snenf est^^l» coMktérable? est-rcelle chaude ou froide? £a ^ffitUes i^artieS' du corps a^t-elle lien , et quelle est son odeur? — De quoi le malade se plaint- il durant ou après le frisson , durant ou après la chaleur, durant ou après la sueur? (i) Par exemple : Comment le malade se comporte lors de k visite du «kédecin ? S'il est de tnatftatsè humeur «u querelleari sS\ fait t4»ut h U hMe^ s'il a 50upi ou si, en général, il ne peut rappeler ses idées? S'il e^t enroué, s'il parle très-bas, s'il dit des choses déplacées ou d'un genre quelconque ? Quelle est la couleur du visage et des yeux, ^t celU de la peau«n général? Qielle est la vivacité ' et Texp tessi^ n de la mine et des yeux! Comment ^nt oondi«tk>nnées la langue, l^ r^piration, l'odeur de^ l'haleine et l'ouïe? Combien les pupilles sont- elles resseiirées ou dilatées, et avec quelle rapidité et jusqu'à quel point changent-elleb ilans la clarté ou dans l'obscurité? Dans quel état se trouve le poulx et le bas- ventre? De combien la peau est^-efle moite ou sèche, chaude ou froide, en telles et telles parties da corps , ou sur le corps entier? Si le malade est couché la tête penchée en arrière , la bouche à demi où tout- à-fait ouverte, les bras croisés par dessus la tête , ou s'il est couché sur le dos , ou dans quelle autre attitude ? Avec quel effort il se lèv^>^ etc., etc. En un mot , le médecin note tout ce qu'il a observé de marquant et d'extraordinaire datts le mâlâdn. 14.

{ 212) marquer était déjà particulière au malade du temps où il se portait encore bien ? Les accidents et l'état de santé du malade pendant l'usage d'un médicament , ou tout de suite après, ne donnent pas l'image pure de la maladie. Mais , au contraire , les symptômes et les incommodités dont souffrait le malade avant l'usage des médicaments , ou plusieurs jours après avoir cessé de les prendre , offrent la véritable notion fondamentale de la forme originaire de la maladie , et ce sont donc ceux-ci que le médecin doit principalement noter. Quand la maladie est chronique, et que le malade a jusqu'à présent fait usage de remèdes, le médecin peut le laisser quelques jours sans lui donner aucun médicament « ou lui donner en attendant quelque chose de non-médicinal. Il diffère de cette façon, pour peu de temps, l'examen exact des signes de la maladie, afin de pouvoir observer ensuite les symptômes durables de l'ancienne maladie dans toute leur pureté, et afin de pouvoir se faire une image fidèle de celle-ci. §98. • Mais quand c'est une maladie d'un cours rapide et dont le danger éminent ne souffre aucun \

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

(2i3) flélai, il faut que le médecin se contente d'observer tout de suite Tétal^ de la maladie dans la modification qu'elle a soufferte par Tusage des médicamens (excepté le seul cas où il pourrait apprendre les symptômes que Vafi a remarqués avant Tusage des remèdes), et de se former une image de la forme actuelle du mal, c'est*-à-dire , de cette complication de la maladie naturelle avec la maladie médicinale, afin de pouvoir vaincre le mal total par un remède homœopathique; car ces remèdes antérieurs ayant été souvent inconvéniens la maladie artificielle est pour l'ordinaire plus considérable et plus dangereuse que la maladie primitive, et demande souvent des secours, très prompts pour sauver le malade. S 99: Si la maladie a été causée par un fait marquant, soit

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

(2H > 5 100. • Dans l'investigation de l'état des localités
chroniques, il est nécessaire de considérer et d'examiner soigneusement les
relations dans lesquelles se trouve le malade à l'égard de ses occupations
régulières ^ de son régime ordinaire et de sa vie domestique , etc.^ etc.,
pour trouver si elles ne contiennent pas des causes qui excitent ou entre-
tiennent la maladie , afin de pouvoir aider au rétablissement en les
éloignant du malade (i.)' . ^^^^■^*^^» ■■^11 I ■ wi «Il ^ MI ^^i^w^ I
■ |i < PI ■ ■ Il I » mt m m sonnement ou un suicide tenté , Tonanie, le
Kbertinage dans la volupté ordinaire ou dans celle qui est contraire à la
nature; des débauches dans l'usage du vin , des liqueurs , du punch ^ du
café ; l'usage immodéré de la nourriture en général , ou de mets nuisibles en
particulier; — l'infection de la maladie vénérienne; — un amour
malheureux, la jalousie, des discordes, domestiques > du d^pit, du chagrin
causé par un malheur qui a atteint la famille, de mauvais traitemens, une
vengeance comprimée, l'orgueil mortifié, la décadence de la fortune; — une
crainte superstitieuse, la faim, ou un défaut aux parties génitales, une
hernie, une chute de matrice, etc., etc. (i] Dans les maladies chroniques des
Ames, il faut avoir égard principalemeut à la grossesse) à la stérilité» à
l'indination au coït, aux couchés, aux avortemens, à l'allaitement et au
écoulement menstruel. Pour ce qui est des dernières , il est surtout
nécessaire de demander si elles ont lieu dans des périodes régulières >
ou si elles tardent à venir au delà du Xei^e. i;égulier ? combien de temps elles
durent ? si c'est avec continuité ou par intervalles? en général i avec
quelle abondance? Si la couleur du sang est foncée? Si la leucorrhée

The text on this page is estimated to be only 13.01% accurate

(215) 8 toi. ; Il faut donc que, dans les maladies chroniques, l'investigation des symptômes susdits, ainsi que de tous les autres, soit aussi soignée et aussi exacte que possible, et qu'on s'intéresse même dans les plus petits détails à ces symptômes, car ces symptômes sont très manifestes dans cette sorte de maladie) et diffèrent extrêmement de ceux des maladies qui passent rapidement et l'on ne s'attache pas à les considérer assez attentivement, si l'on veut que la cure ait du succès; en second lieu, les malades chroniques s'accoutument tellement à leurs longues souffrances, qu'ils ne font aucun cas de plusieurs petits symptômes intermédiaires qui souvent sont très caractéristiques et découlent dans le choix du remède. Ces malades les regardent comme une partie nécessaire de leur état physique, et presque comme la santé même, dont ils ont oublié la véritable signification pendant une série de quinze ou vingt années de souffrances; il ne leur vient presque pas en idée de croire que ces symptômes inférieurs, ces différences positives qui (1) géneraient le malade se manifestent à un certain temps d'arrêt de la vie et qu'il faut le combattre à cet instant où il a des souffrances à combattre.

The text on this page is estimated to be only 28.68% accurate

(216) moins grandes de Tétat d'une bonne santé, soient cohérents avec leur mal principal. § 102. . • « . • ' D'ailleurs les malades eux-mêmes sont d'une humeur tellement différente, que quelques uns, principalement les hypocondriaques, et d'autres personnes très sensibles et impatientes ,^ dépeignent leurs maux avec des couleurs trop vives , et se servent d'expressions exagérées pour exeiter le médecin à les secourir proroptement (i)^ § 103. D'autres personnes, au contraire, soit par paresse, soit par une pudeur mal entendue, soit par une certaine douceur de caractère, gardent lé silence sur une quantité de maux, ou ne les dési(i) Des-hypocondriaques, même des plus impatiens, ne feindront pas des accidens et des incommodités qui n'exbtent point. Cela se prouve évidemment par la comparaison des maux dont ib se plaijgnent en dîffÉrens temps, quoique le médecin ne leur ait rien donné du tout ou du moins rien de médicinal. IL faut seulement retrancher quelque chose de leurs exagérations, ou il faut mettre la force de leurs expressions sur le compte de leur extrême sensibilité. A cet égard'mékne, cette exagération de leurs expressions devient un symptôme important dans la série des antres symptômes dont la maladie est composée. Pour ce qui est des maniaques et dé ceux qur feignent malignement des maladies, le cas est tout différent;

(217) gaent que par des expressions obscures, ou les indiquent comme peu importants. s 104. • r Il est donc vrai , d'un côté, qu'il faut surtout faire attention à ce que le malade lui-même dit de ses maux et de ses sensations , et qu'il faut principalement ajouter foi à ses propres expressions, parce que celles-ci sont altérées et falsifiées par l'entourage dans la bouche des personnes de la famille et des gardes-malades. Mais, d'un autre côté, il est vrai aussi 9 par rapport à toutes les maladies, et surtout par rapport aux maladies chroniques , que l'investigation de l'image fidèle et parfaite du total de la maladie, comme de ses détails /de-^ i mande une grande circonspection, beaucoup de tact, une connaissance particulière des hommes, de la prudence en prenant des renseignements , et un haut degré de patience. s 105. En général, la recherche des maladies aiguës et de celles qui sont nées depuis peu , devient plus facile au médecin que celle des maladies chroniques, parce que le malade ainsi que les personnes qui l'entourent ont encore un souvenir récent de tous les accidents de la maladie, et voient encore clairement les différences qui ont lieu en V i

The text on this page is estimated to be only 13.71% accurate

(218) tre Tétat «ctud du mtdadc «t Téiat d^ santé dont il jouissait aupar^yaot ; parce que tous les symp-» tomes sont encore nouveaux et marquans pour elles. Il est vrai qu'ici l^ niédecin doit aussi tout savoir, de même que dans les maladies chroniques; mais il Z moins à scruter , car on lui dit presque tout spoQtanément. S 106. Pour ce qui e^ de la recherche de la totalité des sypiptomes des maladi^^ ^pîdémiquits et apo*^ radiques , il est fort indifférent 6\ quelque diose de semblée, portant telle ou telle dénoipinatiou» a déjà une fgtis e^iisté ou no«< la nouveauté et la particularité d'une telle maladie cpiatagiey^e n'ap^ porte aucune différence ni à son e3i;imen ni àaon traitement; car le inédecîn doit toujours supposer que l'image pure de chaque maladie qui domine présentement est quelque

The text on this page is estimated to be only 11.41% accurate

(219 y porU t UQv pbéiiorAiiie d'une leâpèce particulière , qui y si on T^iKanûne avec exactitude, diffère beaucoup des autres maladies contagieuses du temps passé , auiu)ueUes ou avait faussement imposé le même nom, J'en excepte cependant les épidémies qui naissent d'un miasme toujours égal f coimme la petite vérole» la rougeole, etCf, etc< S 107. Il se peut que le médecin , en traitant pour la première fois vm mal9de attaqué d'une épidémie , ne trouve pa3 tout de suite l'image parfaite de cfette maladie ; car on ne peut decourric la totalité des symptôme» de pareilles maladies collectives qu en observant pluaîeurs des cas d'une telle maladie : cependant le médecin soigneux dans ses recber" ches peut déjà , eu traitant le premier ou)e se« Good malade , se procurer une telle connaissance du véritable état de la maladie, qu'il en conçoive une image caractéristique , et qu'il puisse même déjà alara trouver contce •elle un remède bomœo^ pathique convenable. \$ 108. r • £n mettant par écrit les symptômes de plusieurs cas de cette espèce , Fîmage qoe l'on a projetée de '^ la maladie devient toujours plus complète, c'està-dire, elle ne devient psis plus grande et plus en-^ « k

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

(22a) riebie dé mots, mais elle devient plus marquante* (caractéristique), et elle embrasse davantage les^ particularités de cette maladie collective. D'un côté, les sympt6raes généraux (par exemple, lemanque d'appétk, le manque de sommeil) reçoivent leurs définitions propres et plus exactes; d'unautre côté , les symptômes plus marquans , plus spéciaux , ou du moins plus rares dans cette alliance, et propres seulement à peu de maladies « rejaillissent mieux des autres , et forment le caractère de! dans plusieurs malades d'^diûérente constitution. (i) Cest alors que Tobserver des cas suivans montrera au médecin qui a dé}a trouvé . par les premiers cas un remède approximatif du remède homœopa Aique. spécifique > cp^ son choix était juste, ou elle lui indiquera un remède encore plus convenable , ou même le plus convenable possible. I •1 *»-»

(•221) . . S »09. Si l'image d'une maladie quelconque (c'est-à-dire y l'ensemble de ses. symptômes) , est une fois exactement mise par écrit , le plus difficile est fait. Le médecin alors a toujours cette image sous ses yeux , et il peut la considérer dans toutes ses parties , afin d'opposer au mal en question une puissance morbifique artificielle qui lui ressemble autant que possible, c'est-à-dire 9 un remède homœopathique choisi parmi les séries des symptômes de tous les médicamens qu'il connaît selon leurs effets purs. Or, si durant la cure, il s'est informé des succès du remède et des changemens dans l'état de santé du malade , il n'a qu'à consulter le tableau qu'il s'est fait du groupe primitif des symptômes , et en rayer ceux qui ont disparu , ou y ajouter les nouvelles incommodités qui sont peut-être survenues. s no. La seconde partie de la charge du médecin consiste dans la recherche des instrumens destinés à guérir les maladies naturelles , c'est-à-dire , dans la recherche des puissances morbifiques des médicamens;' car y quand il s'agit de guérir une certaine maladie, il faut qu'il choisisse un médicament qui lui offre une^ série de symptômes dont

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

(222) on puisse composer une maladie artificielle aussi semblable que possible à la totalité des symptômes de la maladie naturelle, 'r S ni. Il faut que les puissances roorbîfiques des mé« dicaments soient connues en entier ; cVst-à*dire , il faut que tous les symptdines et tous les changeroens de la santé que chaque médicament en particulier peut opérer, soient observés autant que possible y avani: que l'on puisse se livrer à Tespérance de pouvoir trouver et choisir des remèdes bomœopathiques contre la plupart des maladies naturelles, « S m. Si j pour chercher* ees qualités, l'on ne donnait des médicatneâs qu'à des personnes malades, on ne verrait que peu de chose ou rien du tout de leurs effets purs, même en donnant des remèdes simples , parce que les symptôndes que les médicameus sont capables de produire, se mêlant alors avec les symptômes de la maladie uaturelle^déja existante, il est très rare que ceux-ci puissent être clairement remarqués. §113. Il n'y a doue aliciin ajptre moyen plus sûr et V

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

(223) plus luiturei pour trouvei* les efibls propres^ des
médicamens sur la santé des hommes, qüe. celui de donner les difféf ens
médicament séparément et «ai doses modèles à des personnes saines, et
d'observer quels changemens et quels symptômes en résultent dans Tétat du
corps et de Tame ; c'est-àdire , quels élémens de maladie ces remèdes sont
capables de produire (i). Or, toute la vertu curative des médicamens étant
uniquement fondée sur leur puissance de changer l'état de santé des
hommes (§ 18 -112), il est évident qu'on reconnaîtra cette vertu en
observant les chai^^emens susdits* § 114. Je poursuivis le premier ce
chemin avec une < tfc* « (1 1 1 (i) rîgfiQve si, peJUdant- mie iérife de trois
utile eiaq cénts ans, un seul méiepin, ex^pté le gr^ik4 et: immortel Albert
de Haller, a jan»«is trouvé cette méthode si naturelle, si absolument
nécessaire et si uniquement véritable, d'examiner quels effets! purs et
propres chaque médicament exerce sur la santé del^omme, et par
conséquent quelles maladieç il peut aussi guérir. Ce n'est que Haller seul
qui a compris la nécessité de ce procédé ; mais personne ne fit attention à
s«^ remarques inestimables da^s la préface de sa Pharmacopœa Helveticaf
Basil. 1 77 1 , p. 1*2 , où i) dit : «l^empe primum in corpore sano « medela
tentanda est, sine peregrina ulla miscela; odoreque « et sapore illius
exploratis, exigua illius dosis ingerenda, et « ad om^s , quae inde ceutingunt
i|ffectiones , quis pulsus , « qui calor, qqaiirespiratio , quâsuam exeretiones ,
attenden« dum. Inde ad ductum pbâ^ncikienorum , in sano obviorum , «
transeas ad e:(perimeilta 'in e^rpore aegroto, etc., etc. »

(224) persévérance qui ne pouvait naître et se soutenir que par la conviction parCaite de cette grande vérité^ que remploi honiœopathique des médicamens était la méthode unique et certaine de gué-*rir les maladies des hommes (i). En lisant les remarques faites avant moi par des écrivains, sur les effets nuisibles causes par des substances médicinales qui étaient parvenues en grande quantité, soit par négligence, soit par la malice d'autrui , soit par toute autre cause, dans Testomac des personnes saines, je vis que ces remarques convenaient pour la plus grande partie aux observations que j'avais faites à l'occasion de mes essais des mêmes substances sur moi - même et sur d'autres personnes saines. Ces écrivains racontent ces faits comme des histoires d'empoisonnemens et comme des preuves des effets pern(i) Je déposai les premiers fruits de mes efforts, aussi mûrs qu'ils pouvaient l'être alors, dans mon écrit. : Fragmenta de vîrihas medicamentorum posiiîQts , sive in sano corpore humanà observatisy Pars I. et II. Lîpsiae , i8o5. apud /. A. Barth. Des fruits plus mûrs sont recueillis dans mon* ouvrage Reine Jrzneimittellehre , I.Theil, 1811, IL TheU, 1816, IILTheil, 1817 , IV. Theil, i8i8, V. Theil, 1819. Dresden, bei Arnold. Note du traducteur. Il a encore paru depuis un toi^e sixième de l'ouvrage susdit ; Dresde , chez Arnold, ^ 8a 1; de même qu'une secande édition du tome premier, revue et corrigée , et enrichie de quantité de nouvelles observations. À

(225) cieux de ces substances violentes. Leur but, en nous faisant ces narrations , est principalement de nous prévenir contre le danger, et en partie aussi de se glorifier de leur savoir, quand les remèdes qu'ils ont employés contre ces accidens dangereux avaient ramené peu à peu la convalescence des personnes affectées; ^n partie enfin pour s'excuser sur la malignité de ces substances, qu'ils nommaient alors poisons, quand lesdites personnes mouraient pendant leur traitement. Aucun de ces observateurs n*a soupçonné que ces symptômes énumérés par lui, seulement comme des preuves des. qualités nuisibles et vénéneuses de ces substances , fussent des signes certains qui nous apprenaient la vertu de ces drogues, d'anéantir comme remèdes des souffrances semblables djans des maladies naturelles; aucun d'eux n'a soupçonné que les maux que ces sub^ances excitaient fussent des déclarations pures de leurseffets homœopathtques salutaires ;< aucun d'eux n'a compris que c'était uniquement par l'observation dé tels changemens produits par les médicamens dans des corps sains, quej'on pouvait reconnaître les vertus médicinales de ces remèdes ; comme il est, au contraire , impossible d'en trouver les qualités pures et spécifiques par. des raisonnemens à priori^ ou par l'odeur, le goût et la forme extérieure des médicamens , (pu par leur préparation chimique, ou en enjmêlant plusieurs. ensemble et enlesdonoant dans cette mixture (recette) aux malades. ' i5

The text on this page is estimated to be only 8.95% accurate

(226) Ou nç pre[^]ftentait pa\$ que ces parrations de ma[^] ladia\$ médicinale formeraient un jour les premierç élémens d'une matière médicale véritable et pure; doctrine qui, dès &on origine jusqu'à ce jour, n'a consisté que dans de fausses conjectures Qt dans des fictions, ou, en d'autres termes, qui n'existait point (i). § 116. La conformité de mes observations sur les effetS' purs des médicamens avec les remarques faites par ces auteurs plus anciens (quoique dans une intention bien différente), et même la conformité de ces notices avec d'autres du même genre , qui se trouvent chez différens écrivains , nous doj[^]ne fíicileu)ent la conviction que les substances médicjpfil[^], en altérant l[^]tat d'un corps sain , suivent des lois naturelles dé[^]nies et éternf Ue[^] , et produisent, moyennant celles-'Ciji d[^]syn>ptÔTOeà certaine \$ positifs t et propres à l'individualité de cbacne d'elle». § 117. Dans ce\$ anciennes descriptions, des suites I ** (i) Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans mon traité Beleuehtwfg der Quellen der gewàhnlichen mateHk medka , qui se tr

t 227) souvent funestes qui résultèrent de médicaments avalés dans des doses immodérées , se trouvent aussi des symptômes qui ne se montrèrent que vers la fin de ces tristes accidents, et qui furent d'une nature tout à fait opposée à ceux qui eurent lieu au commencement. Ces symptômes opposés à l'effet primitif (§ 74) ou à la véritable influence des médicaments sur le corps , sont la ré

J (238) S 119. Mais, excepté ces remèdes narcotiques, les autres médicaments que Ton donne en doses modérées à des personnes saines, pour en faire l'essai, ne laissent voir que leurs effets primitifs, c'est-à-dire, ces symptômes par lesquels le médicament altère la santé de l'homme et produit en lui un état maladif de plus longue ou de plus courte durée. S 120. Parmi les effets primitifs de quelques médicaments, il y en a plusieurs qui sont opposés en partie, ou dans des circonstances accidentelles, à d'autres symptômes primitifs qui s'étaient déjà montrés, ou qui se montrent dans la suite. Cependant on ne saurait pour cela les prendre pour des réactions ou pour des effets secondaires de l'organisme, mais ils forment seulement un état alternant parmi les divers paroxysmes de l'influence primitive du médicament ; on les nomme effets alternatifs. s 121. Quelques symptômes sont fréquemment produits par les médicaments, d'autres plus rarement, d'autres enfin dans très peu de corps sains. . à

(229) » § 122. Cest à ces derniers qu'appartiennent les idiosyncrasies , par lesquelles on entend des qualités particulières de quelques corps, d'ailleurs sains, de se laisser réduire à un état maladif plus ou moins grave par de certaines choses qui ne semblent faire aucune impression sur beaucoup d'autres personnes (i); mais ce n'est qu'en, apparence que les autres personnes n'en semblent point affectées. Chaque altération de l'état de santé de l'homme par une substance externe suppose^ d'un côté, que cette substance a la force d'influer sur le corps et de l'autre, que le corps a la faculté de s'en laisser affecter. Or, les altérations frappantes de la santé qui ont lieu dans les idiosyncrasies ne peuvent-pas uniquement être mises sur le compte des constitutions particulières des personnes affectées, mais elles doivent être dérivées encore de ces choses qui en ont fourni l'occasion. Il faut donc que ces substances aient la faculté de faire la même impression sur tous les hommes, mais qu'il n'y ait que peu de constitutions saines qui soient disposées à se laisser altérer par là d'une manière !■"* I ■■>—* d'autres peuvent tomber dans divers états de maladie, souvent très dangereux, après avoir mangé des moules ou des écrivisses ou du frai de barbeau , ou après avoir touché les feuilles de quelques espèces du sumac , etc., etc..

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

(230) manière aussi frappante. Cette vérité est évidemment constatée par le fait, que ces substances guérissent homœopathiquement des symptômes de maladie semblables à ceux qu'elles peuvent exciter dans les personnes sujettes à des idiosyncrasies (i). ^ \$ 123. De chaque médicament résultent des effets particuliers dans le corps de l'homme, et jamais une substance médicinale d'une autre espèce n'en saurait produire de tout-à-fait pareils (%). \$ 124 De même que chaque espèce de plantes diffère de toute autre espèce et de tout autre genre de plantes dans sa forme extérieure, dans sa manière propre de végéter et de croître > dans, son goût et dans son odeur^ que chaque minéral et chaque (i) Ce fut ainsi que la princesse Eudoxie fit revenir à elle, par de Teaa de rose, une personne tombée en faiblesse (V. Hisr toriae By^nt. scriptor.) ; et Bostias vit aussi que le vinaigre de ftMè était DU fort bon ttnède eontre les déftSknees. (a) Cette ▼érité fiit déjà rêoomiie par le T^^able Albert d» Hidlëri car il dit (Y. !« préfiice de son outruge Historia stirp. Helviet) : « Latet immeiisa virium detersitas in iSs ipsis « plantisy qoarum fiieies extemas dudum noTioma, animas « quasi et qoodconqae cselcâtius habeot, nondum perspexi" ^ mitSt»

The text on this page is estimated to be only 11.79% accurate

I !* (231) sel diffère de tout autre par rapport à ses qualités tant extérieures qu'intérieures, tant physiques que chimiques (chose qui déjà seule aurait dû faire éviter toute confusion) ^ de même toutes ces substances médicinales diffèrent aussi entre elles par rapport à leurs effets morbifiques et par conséquent aussi dans leurs effets curatifs (i). Chacune de ces substances opère des changements de santé d'une manière individuelle^ mais certaine , qui nous défend de la confondre avec une autre (a). (x) C'est là qui fait que les effets que chaque substance produit sur la santé diffèrent singulièrement de ceux de toute autre, et qui confirment l'importance de cette diversité » on comprendra aussi facilement ^il est impossible qu'il y ait des médicaments équivalents ou des faux médicaments: Ce n'est que celui qui ne connaît pas les différents médicaments selon leurs effets purs et positifs ^ qui peut être assez absurde pour vouloir nous faire accroire qu'un remède peut se remplacer l'autre et prêter les mêmes secours dans la même maladie* C'est ainsi que des enfants, dans leur simplicité » expriment le fait « Choses les plus essentielles se différencient » parce qu'ils les expriment à peu près d'après leur forme extérieure (90) et point du tout selon leur valeur* (%) Si ceci est la pure vérité (même elle l'est en effet), aucun médecin qui ne veut ^affeser pour déraisonnable ou qui ne veut pas avouer sa conscience » Témoin le témoignage de la véritable dilapidation de l'humanité ne peut ni l'attribuer employer d'après une ^cure anéantie axiome médicale. C'est que celui* qu'il connaît exactement ne peut pas l'attribuer sa véritable valeur; aucun dont il n'ait jamais fait des effets sur des hommes se mêle avec un tel soin , qu'il soit persuadé que, de tous les médicaments choisis,

(232) § 125. Il faut donc distinguer , ie plus exactement qu'il est possible, les différens médicamens; car c'est d'eux que dépend la vie et la mort, la santé et la maladie des hommes : c'est pourquoi il est nécessaire d'examiner leurs facultés et leurs véritables effets par des essais' soigneux et purs sur des personnes saines. Cest ainsi que l'on se procelui-cî peut prodâire l'état de maladie le plus semblable à céhii qu'il faut guérir ; car, comme nous' Tayons démontré plus haut, ni l'homme ni la nature ne peuvent guérir un mal d'une manière parfaite , rapide et durable, (jipse par un remède "homœopathique/ Aucun véritable médecin ne peut se soustraire à l'avenir à de tels essais , qui doivent lui procurer cette connaissance des médicamens aussi absolument nécessaire à l'art de guérir, et qui a . été négligée jusqu'à présent des médecins de tous les siècles. Tous ces médecins (la postérité aura peine à le croire) se sont contentés de donner aveuglément des remèdes dont ils ignoraient la véritable valeur, et dont ils n'avaient jamais examiné les effets dynamiques et purs sur la santé des hommes, effets aussi importans et d'une si grande diversité ! Ils mêlèrent en outre ensemble dans leurs recettes plusieurs de ces puissances inconnues, et abandonnèrent au hasard ce qui en résulterait pour le malade. C'est ainsi qu'un maniaque pénètre dans l'atelier d'un artiste, s'empare à deux mains d'une quantité d'instrumens très différens et à lui inconnus , et se sert de tous- à la fois pour travailler aux ouvrages qu'il y trouve ! Pouvons-nous bien douter qu'il ne les gâte par son travail insensé, et qu'il ne les gâte peut-être d'une manière irréparable!

F (233) curera une juste connaissance des remèdes, et que Ton se gardera de faire des méprises en les employant dans les maladies; car ce n'est qu'un juste choix du remède qui peut rendre au malade, d'une manière rapide et durable , le plus grand des biens delà terre, la santé du corps etdel'ame. § 126. En examinant les effets des médicamens sur un corps sain, il faut avoir égard à ce que les substances fortes, nommées héroïques ^ produisent déjà, en petites doses, de changemens dans l'état de santé même chez des personnes vigoureuses. Les médicamens d'une nature plus douce doivent être don* nés en doses plus copieuses pour faire de tels essais. Enfin , si l'on veut observer les effets des médicamens les plus faibles, il faut les donner à des personnes qui, quoique saines, ont pourtant une constitution délicate, irritable et sensible. § 127. >• * Si l'on veut faire de pareils essais , il ne faut se servir que de médicamens reconnus comme purs, véritables, et doués encore de toute leur force; f , car c'est de ces essais que dépend la certitude de l'art de guérir et le salut de toutes les générations futures. .

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

(234) § 128. Chacune de ces médecines doit être prise sous une forme tout-à-fait simple et naturelle. — Pour ce qui est des plantes éodémiques, il faut pressurer le suc tout frais et le mêler avec un peu d'esprit de vin, pour empêcher la corruption. Pour ce qui est, au contraire, des herbes exotiques, il faut en préparer des poudres, ou il faut en tirer une teinture moyennant de l'esprit de vin, et la faire prendre mêlée avec quelques parties d'eau. Les sels et les gommes enfin doivent être résolus dans de l'eau au moment de les prendre. Si l'on ne peut avoir la plante autrement que sèche, et qu'elle soit friable en facultés naturelles, il faut en préparer une infusion, en versant sur l'herbe sèche de l'eau bouillante, et ainsi en extraire l'esprit; mais cette infusion doit être bue encore chaude, immédiatement après sa préparation, car tous les pressis et toutes les infusions aqueuses des plantes auxquelles on n'a pas ajouté quelque liqueur spiritueuse, passent rapidement à la fermentation et à la corruption, et perdent alors leur force médicinale. § 129. Chaque substance médicinale dont on se sert dans ce but doit être simple et pure; il ne faut

The text on this page is estimated to be only 24.74% accurate

(235) . donc lui ajouter autune autre substaoce hétérogène 9)Qi prendre quelque chose de médhsinal Iq même jour ou les jours spivans , tant que Ton veut observer les effets du médicament. Comme les teintures sont mêlées de beaucoup d'eau avant qu'on ne les prenne , le peu d'esprit de vin extrêmement raréfié qu'elles contiennent ne peut pas être regardé comme un irritatif hétérogène. S 130. Durant le temps de l'essai , il faut aussi que la diète soit très sévère. Il faut donc s'en tenir strictement aux alimens qui ne sont que nourrissans , simples et préparés sans épiceries. Il faut aussi éviter de manger des légumes frais (i), des ^ racines , des salades et des herbes à soupe ; car toutes ces nourritures retiennent, malgré leur préparation , toujours quelque force médicinale qui trouble l'effet du médicament. Les boissons doivent être ordinaires , mais àuSsi peu irritantes, que possible. S 131. Celui qui se prête à l'essai doit se garder, pen-^^ dant ce temps, de se livrer à des travaux fatiguans. ■ ■ » 11. I . I .. ■ ■ ... I I i .. ■- 1 ■ (i) Les pois verts, les liaricots verts, ainsi que les carottes,^ sont admissibles, considérés comme légumes les moins md-* dicinauK. i « V

» . (236) . ,. du corps ou de Tesprit, ou de s'abandonner à des
 débauches et à des passions quelconques. Aucune affaire pressante ne doit
 empêcher de suivre le régime nécessaire. Il faut qu'il porte de bonne
 volonté une attention exacte sur lui-même, et qu'il ne soit pas troublé ; il faut
 enfin qu'il réunisse la santé du corps à l'intelligence nécessaire pour pouvoir
 nommer et décrire ses sensations en termes clairs. ' S 132. La personne
 douée des qualités susdites prendra le médicament à essayer le matin , et
 étant |i encore à jeun. La grandeur de la dose doit être f telle que la pratique
 ordinaire a coutume de la prescrire dans ses recettes. Le mieux est de
 prendre le médicament résolu et mêlé avec dix parties d'eau presque froide.
 s 13a; ^ Si, dans l'espace de quelques heures^ cette dose ne produit aucun
 changement de l'état de • santé, ou seulement un changement très-
 insignifiant la personne susdite prendra une dose plus V grande, et, selon
 les circonstances, le double, après l'avoir mêlée et bien amalgamée comme
 la première fois avec dix parties d'eau presque ,^ froide. Je remarquerai
 aussi que le même médicament doit être essayé tant par des hommes que
 par des femmes.

(237) § 134. Si la première dose semble bien opérer au commencement, mais qu'après quelques heures elle se relâche dans son activité , la seconde dose plus forte ne doit être prise que le lendemain, aussi à jeun; et quand même celle-ci ne répondrait pas assez au but, une troisième, encore plus forte, qui, d'après les circonstances, peut Têtre quatre tois plus , étant prise le jour suivant , fera certainement son effet. s 135. ►

Le même médicament n'affecte pas également toutes les personnes. Quelquefois une personne qui semble être délicate n'est presque pas affectée par un médicament connu pour être très fort , et qu'on lui avait donné en dose modérée ; mais , au contraire, elle est assez fortement affectée de plusieurs autres médicamens bien plus Êtibles. D'un autre côté , il y a des personnes très*fortes qui éprouvent des symptômes très considérables d'un médicament doux en apparence, et qui, au contraire, sont moins affectées par d'autres médicamens plus forts. Or, cette circonstance étant inconnue d'avance, je conseille au médecin de donner à chacun une petite dose au commencement , et de l'augmenter successivement , soit le I
k V A

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

» 1? (238') même jour, soit quelques heures après , ou de jour en jour, en doublant chaque fois la dose s'il le juge nécessaire. s 136. Si déjà la première dose a été assez forte il en résulte cet avantage , que la personne qui se prête à l'essai apprend la succession des symptômes et peut noter exactement le temps de l'apparition , chose très instructive pour faire reconnaître le caractère des médicaments parce que l'ordre des effets primitifs , comme celui des effets alternatifs, se montre alors de la manière la moins équivoque. Souvent une dose très modérée suffit déjà à l'essai i pourvu que la personne essayante soit assez sensible et assez attentive à son état, La durée de l'effet d'un médicament ne devient manifeste que par la comparaison de plusieurs essais. § 137. Mais si , pour apprendre quelque chose il faut donner pendant quelques jours de suite des doses toujours progressives du même médicament à la même personne , on apprend bien à connaître les divers états de maladie que ce médicament peut produire en général, mais on n'apprend pas leur succession et la dose suivante enlève souvent (comme remède) l'un ou l'autre symptôme ex

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

(239) cité par la dose précédente , ou produit un état opposé. De tels symptômes doivent être mis en parenthèse , comme étant équivoques , jusqu'à ce que d'autres essais plus purs aient décidé si c'étaient des réactions de l'organisme ou des effets alternatifs du médicament s 138. Si Ton veut premièrement rechercher, en gé- . néral, les symptômes qu'une substance médicinale , et surtout une substance médicinale faible , peut produire de son chef, sans avoir encore égard à la succession des symptômes et à la durée de l'effet du médicament, il est préférable de continuer l'essai pendant plusieurs jours, en donnant de jour en jour, ou plusieurs fois par jour, une dose augmentée ; car c'est alors que se manifestera l'effet de chaque médicament inconnu , fût-il même le plus doux , surtout quand on le fait essayer à des persQpnes sensibles. •m § 139. Quand la personne essayante éprouve telle ou telle incommodité, il est utile, et même néces* saire à la définition exacte du symptôme, que eette personne prenne diverses positions, et qii'elle observe les changemens qui s'ensuivent ; par exemple, si en mouvant la partie souffrante, si en se promenant danslii chambre ou enpleinàir,si

(240 y en se tenant debout , ou assise , ou couchée , le mal augmente , diminue ou passe j et s'il revient quand elle a repris la première position ; il faut aussi qu'elle remarque si le symptôme change lorsqu'elle mange ou qu'elle boit, quand elle parle ^ quand elle tousse, quand elle éternue, ou quand elle fait une autre fonction quelconque du corps; enfin il fsiut encore qu'elle fasse attention à quelle heure du jour ou de la nuit le symptôme se montre principalement; car tout cela sert à faire connaître les qualités propres et caractéristiques de chaque symptôme. > § 140. Les symptômes que peut produire un certain f médicament ne se montrent pas tous chez là rbéme personne, ni simultanément ni dans le même essai : il arrive , au contraire , que la même I personne éprouve des symptômes difFérens en faisant le premier, le second et le troisième essai > du même médicament. Il arrive encore que différentes personnes montrent chacune préféralement des symptômes divers , de manière cependant que , peut-être , la quatrième , la hui-» tième, la dixième personne, etc., etc* , montrera derechef quelques uns ou plusieurs des mêmes symptômes qui ont eu lieu chez la. seconde , la sixième, la neuvième, etc., etc. Les . symptômes ne reparaissent pas non plus à la même heure.

(241) • i 141. Ce n'est que par beaucoup d'essais sur beaucoup de personnes convenables des deux sexes, et douées de diverses constitutions, que l'on apprend peu à peu à connaître presque tous les élémens de maladie que peut produire un médicament. Ce n'est qu'alors que l'on pourra être assuré d'avoir bien examiné les facultés pures d'un remède , quand les personnes qui en font l'essai suivant ne remarquent que peu de nouveaux accidens et qu'elles observent presque toujours les mêmes symptômes que les personnes précédentes ont déjà observés. S 142. Quoique un médicament , comme je viens de le dire, ne puisse manifester dans une seule personne saine tous les changemens de santé qu'il peut produire, mais seulement dans plusieurs personnes douées de diverses qualités du corps et de Tame , il est pourtant vrai qu'une loi naturelle , éternelle et invariable , a mis en lui la tendance de produire tous ces symptômes dans chaque homme (§ 1aa). De là vient qu'il opère tous ses effets, même ceux qu'il produit rarement sur des personnes saines, quand on le donne à un malade qui souffre des maux semblables à ceux qu'excite le remède; donné i6

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

(242) même dans la plus petite dose, il excitera pourtant alors un état de maladie artificielle très semblable à la maladie naturelle, qui détruira celle-ci d'une manière rapide et durable. S 143. Modérez autant que possible la dose du médicament que vous voulez faire essayer, et les effets primitifs, qui sont pourtant les plus dignes d'être connus, en paraîtront d'autant plus clairs, et vous ne verrez presque aucune réaction de Vorganiao) Je suppose que l'on ait choisi naturellement une personne véridique, modérée à tous égards » sensible, et qui dirige toute son attention sur elle-même. Au contraire les doses étant excessives, il se montrera non seulement plusieurs effets secondaires, mais les effets primitifs se manifesteront aussi avec une telle hâte, avec une telle confusion et avec une telle violence, qu'il sera impossible de faire des observations exactes. Ajoutez encore le danger qui peut en résulter pour la personne essayante, danger qui ne peut pas être indifférent à celui qui respecte les hommes, et qui regarde son frère et le déshonneur du peuple. § 144. Toutes les inconvénients, tous les accidents et les changements de santé qui se montrent pendant la 1^{re} à

(243) durée de l'effet d'un médicament, supposé que toutes les conditions ci-dessus d'un essai pur et exact aient été remplies (§ 129-1 3a)j sont causés par ce médicament même, et doivent donc être notés comme des symptômes qui lui sont propres, quand même la {personne essayante aurait éprouvé d'elle-même long-temps avant des symptômes semblables. La reparation de cçs souffrances prouve seulement que cette personne a une inclination à les laisser facilement exciter en elle. Dans le cas présent, ce sont des effets du médicament; car il est impossible qu'elles soient venues d'elles-mêmes, puisque la substance forte qui vient d'être prise domine actuellement sur toute la santé de la personne en question. s 145. Quand le médecin a donné le remède h essayer * à une autre personne, il faut que celle-ci mette clai-^ rement par écrit les sensations, les incommodités , les accidens et les changemens de santé qu'elle éprouve, dans le temps in^me où ils ont Keu; il faut aussi qu'elle ajoute le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle a pris le médicament jusqu'à la naissance de chaque symptôme, et aussi le temps de la durée de celui-ci , s'il a duré long-temps. — Le médecin lit ce rapport en présence de la personne qui a fait l'esiîai, immédiatement après que celui-ci vient d'être terminé ; et si l'essai dure plusieurs 16.

(244) jours, il fait cette lecture chaque jour, afin que la personne soumise à l'essai, en ayant la mémoire toute fraîche, puisse être interrogée par lui sur la nature exacte de chaque symptôme , et qu'il puisse ajouter ces détails ou changer les remarques de la personne d'après ses propres expressions. % 146. En cas que la personne essayante ne sache pas écrire» il faut que le médecin l'examine chaque jour sur ce qu'elle a observé. Cet examen doit être fait de sorte que le médecin engage pour l'ordinaire ladite personne à une narration volontaire ; mais qu'il se garde bien de vouloir deviner ou conjecturer une circonstance quelconque. Qu'il tâche encore de questionner aussi peu qu'il est possible ; et s'il le fait , qu'il le fasse avec la même prudence que j'ai recommandée plus haut (§9096), comme nécessaire quand on veut s'informer de l'état des maladies naturelles. s 147. é Il faut cependant avouer que de tous les essais purs des médicaments simples, ceux qu'un médecin sensible et libre de préjugés entreprendra sur lui-même avec toute la précaution et toute la prudence convenables, seront toujours préférables.

•(245) S 148. Ces essais faits sur liii-mênié ont encore d'autres avantages pour lui, qu'il ne saurait se procurer d'une autre manière. Premièrement, il sera pleinement convaincu par làde cette grande vérité. Que la vertu curative des remèdes se fonde uniquement sur la Êiculté de produire des changemens dans la santé de l'homme. En second lieu, dételles observations remarquables lui font connaître, d'un côté, sa propre manière de sentir et la qualité individuelle de son esprit et de son humeur (elles le mènent donc à la source primitive de toute véritable sagesse : yvwÔi (xeauTÔv!); d^un autre côté, «lies font de lui un observateur, ce 'que tout médecin doit absolument être. Les observations que nous faisons sur les autres n'ont pas les mêmes attraits pour nous que celles que nous faisons sur nous- même. Le médecin qui observe les essais d'aulrui doit toujours craindre, que celui qui a essayé le médicament n'ait pas clairement senti ce qu'il vient de dire , ou qu'il n'ait pas rendu se^ sensations, par des expressions exactes : il reste toujours en doute si on ne le trompe pas, du moins en partie. Cet obstacle, qui s'oppose à la recherche de la vérité, et que l'on ne saurait jamais écarter tout-à-fait des essais faits par d'autres, n'existe point 4âhs ceux que l'on fait sur soi-raêrtie. Celui qui fait un tel essai sait au juste ce qu'il a senti lui*

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

(246) inéme; et chaque essai semblable est pour lui un nouveau stimulant de rechercher encore les propriétés de plusieurs autres médicaroens. Étant donc sûr de ne pas se tron)per dans ses observations, il devient toujours plus habile à en faire, et son zèle à les faire deviendra toujours plus grand , paroe qu'elles lui promettent la connaissande des instrumens de Tart médical selon leur véritable valeur; instrumens* dont la pénurie est encore si grande. Ne croyez pas non plus que ces petites maladies qu'il gagne en essayant des médicamens soient nuisibles à sa santé : ces attaques variées, et pourtant modérées, rendent l'organisme plus habile à repousser toutes les choses nuisibles^ tant artificielles que naturelles, et l'endurcissent contre leyr influence; la santé en devient plus invariable et le corps plus robuste. ' § 149. Mais Comment découvrir quelques symptômes d'uti médicament simple , même parmi les symptômes d'une maladie naturelle, et principalement dans les maladies chroniques , qui pour la plupart restent toujours égales : c'est là l'objet d'une sublime recherche, et qui doit être abandonné aux maîtres dans Part de faire des observations. s 150: • * Quand on ai^ra examiné de cette manière un

The text on this page is estimated to be only 12.68% accurate

' (247) nombre considérable de médicament simples sur d«6
lontnes bains ^ tt quand on attrra noté soi*, gneûsèntient et ôdèlement tous
les symptômes qa^ils peuvent produire^ on aura jàlors une véri-' table
matière médicale, c'est-à-dire, une collée-^ tion des effets ^xivfif véritables
et iôfaillibles des subsubces médicinales simples^ on possédera alors un
code de la nature , dans lequel on tr ouvena notée une série considérable de
symptômes pro.pres k chacun de ces médicamens essayée, ôr , ce sont ces
symptômes qui contiennent les élémens des maladies artificielles par
lesquels le.niédecin doit guérir un jour telle ou telle maladie nsfturelle
semblable ; ce sont ces symptômes, di»je,qui tious offrent uniquement les
instrumens spécifiques pour guéri^ d'une manière véritable et durable. Que
toutes conjectures, suppositions et fictions soient eotiècement exclues
d^une telle doctrine des substances médicinales; mais que tout soit le
langage pur de la nature , interrogée soigneâS^* satht et de bonne foi. §
152. •r. • . il est vrai que ce n'est qn'un fonds très considérable de tels
m^dkamens exaiminés qui nous peut metlie'en état de trouva, cofitre
chacune

(248) de ces innombrables maladies et cacochymies organiques, un remède homœopathique, c'est-à-dire, une puissance morbifique artificielle qui lui soit analogue (i). Cependant chacun de ces médicaments, dont on a essayé les effets sur des hommes sains (a), produisant une très-grande quantité de symptômes ^ il ne reste même déjà à prouver que peu de maladies contre lesquelles on ne puisse trouver un remède homœopathique assez convenable, qui guérisse le mal d'une manière douce ^ rapide et durable. Il est vrai que le choix de ces remèdes étant encore limité, ils sont quelquefois imparfaits; mais on guérira Cependant infiniment plus de maladies avec leur secours, et on les guérira d'une manière infiniment plus sûre et plus certaine, qu'en se réglant, d'après toutes les thérapeutiques générales et spéciales du monde, avec leurs remèdes inconnus et composés, et avec (1) Il n'y a que six ans que j'étais encore le seul qui faisait, de cet examen des effets purs des médicaments, son affaire la plus importante. Depuis ce temps quelques jeunes médecins, qui faisaient des essais sur eux-mêmes, et dont j'examinais soigneusement les observations, m'ont assisté en cela. Mais quels effets prodigieux produira-t-on alors dans le vaste champ des guérisons, quand des milliers d'observateurs exacts auront travaillé à la perfection de cette matière médicale uniquement véritable. L'art de guérir approchera alors de la certitude des sciences mathématiques. (2) Voyez mes ouvrages sur la matière médicale, que j'ai énumérés dans la note du S ii4<

{ 249) leurs cures allopathiques et antipathiques , qui se dirigent contre des objets imaginaires>, au lieu de , se diriger contre les maladies réelles. § 153. ». ' ■ . • La troisième partie de la tâche d'un véritable médecin consiste à employer de la manière la plus convenable les médicaments (dont on a trouvé les effets purs sur des hommes sains), pour opérer la guérison homœopathique des maladies. § 154. m Celui de ces médicaments examinés, dont les symptômes ont la plus grande ressemblance avec la totalité des symptômes d'une certaine maladie naturelle, doit être le remède homœopathique le plus convenable et le plus certain contre celle-ci ; on a trouvé en lui le remède spécifique de cette maladie. § *55. : Un médicament qui a la faculté et la tendance de produire une maladie artificielle très semblable à la maladie naturelle en question, et qui a été donné au malade en dose bien proportionnée, affecte, en influant sur l'organisme, justement les parties qui souffraient jusqu'alors de la maladie

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

(250) naturelle» et excite en elles la maladie artificielle qu'il peut produire de sa nature. Or[^] celle-ci, à cause de sa grande ressemblance et de sa force prépondérante, occupe de préférence la place de la maladie naturelle, de façon que l'organisme ne souffre plus dès lors de la dernière, mais uniquement de la maladie médicamenteuse. Mais le remède ayant été donné en très petite dose, celle-ci disparaît bientôt, comme toutes les maladies naturelles modérées, et laisse le corps libre de toute souffrance, c'est-à-dire, dans un état de santé parfait et durable. ;• ^ 156. Si le médicament homœopathique est employé de la manière nécessaire à la maladie à guérir, quelque maligne qu'elle soit, et quelques souffrances qu'elle fasse endurer, passe dans quelques heures, si elle est récente, et dans quelques jours, si elle a déjà une plus longue existence : tous les vestiges du mal-être disparaissent; on ne s'aperçoit presque pas de la maladie artificielle- produite par le remède, et la santé se rétablit dans des passages rapides, quoique insensibles. Pour ce qui est des cacochymies invétérées et compliquées, elles demandent un traitement plus long. § 107. Si quelqu'un se plaint au médecin d'une maladie on de jeûne

The text on this page is estimated to be only 16.43% accurate

i y (261) deux incommodités insignifiantes, dont il ne s'est aperçu que depuis peu , le médecin u* doit[^] pâ& regarder ceci cmxiiiie uhhb maladie parfaite, qui ait besoin d'un secours médical U[^] p[^]tit change*ment d[^]ns la diète suffit ordinairement pour dissiper une si faible indisposition. § 158. ' Mai»*' si ce peu d'icoinmodités dont le malade se plaint sont des souffrances violentes, le médecin, «n faisant des recherches, trouvera pour l'ordinaire, outre cela, encore plusieurs autres incommodités de moindre conséquence, qui lui offriront une image complète de la maladie ; chose qui arrive ordinairement dans les rMvLX chroniques, dont je parlerai plus bas. s 159. « 'Plus ta maladie est fâcheuse, plus les symptômes qui la composent sont ordinairement fréquents et marquans : mais alors il est d'autant plus[^]&i[^] cile de trouver un remède convenable ^ pourvu qu'il y ait un assez grand nombre de remèdes choisis, d'après leurs effets positifs[^] parmi les[^] quels on peut[^]. choisir. Parmi les séries de symptômes de beaucoup de médicaments, il n'est pas difficile d'en trouver un qui contienne de tels élémens de maladie dont on puisse composer une V» •s L

(252) maladie artificielle très semblable à la totalité des symptômes de la maladie naturelle en question : or, c'est justement ce médicament qui est le remède désirable. 1 s 160. ^ En faisant cette recherche d'un remède homœopatique spécifique, c'est-à-dire, en faisant cette comparaison de l'ensemble des signes de la maladie naturelle avec les séries des symptômes des différents médicaments, pour trouver parmi eux une puissance morbifique artificielle semblable au mal en question, il faut surtout faire attention, aux symptômes frappants, singuliers, extraordinaires et particuliers (caractéristiques); car c'est surtout à ceux-ci que doivent répondre des symptômes très semblables dans la série des symptômes du médicament, si celui-ci doit être le remède le plus convenable pour opérer la guérison. Les symptômes généraux et indéfinis, au contraire, comme le manque d'appétit, le mal de tête, la langueur, le sommeil inquiet, le malaise, etc., etc., ne méritent que peu d'attention s'ils ne sont pas caractérisés d'une manière positive; car presque toutes les maladies et presque tous les médicaments produisent de pareils symptômes généraux.

à

(253) S 161. Or, si l'image de la maladie artificielle, qu'on a composée de plusieurs sgrmptÀmes d'un certain médicament qui paraît être le plus convenable , contient dans le plus grand nombre , et dans la plus grande ressemblance , ces signes singuliers , extraordinaires, particuliers et marquanis (caractéristiques*), qui se trouvent dans la maladie naturelle, ce médicament sera aussi en effet le remède le plus convenable, le plus homœopathique et le plus spécifique pour cet état de maladie. Une maladie qui n'a pas duré long'^temps est alors anéantie, pour l'ordinaire , par la première dose, sans quHl en résulte d'importantes incommodités. §162.]'ai dit , sans ^'importantes incommodUis ; car, quand le remède susdit opère sur le corps, ce ne sont que les symptômes analogues à ceux de la maladie qui sont en activité, en occupant la place de ceux-ci dans l'organisme, en les surmontant et en les anéantissant dq cette manière. Les autres symptômes, couvent nombreux, du médicament homoeopathique qui ne répondent pas à la maladie en question, ne se montrent presque point, et le malade va mieux d'heure en heure. La cause en est, qiip içr dose médicinale, devant être extré-^

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

C 254) mement petite dans l'application homœopathique, est trop faible pour manifester ses effets non-homœopathiques dans les parties du corps qui sont exemptes de la maladie. Mais elle produit bien ses effets homœopathiques dans les parties de l'organisme qui sont déjà extrêmement irritées et excitées par les souffrances semblables de la maladie naturelle; et c'est ainsi, qu'en substituant dans ces parties une maladie artificielle plus forte à la place de la maladie naturelle, le remède anéantit cette dernière. § 163. Cependant il n'y a aucun remède homœopathique, quelque convenable qu'il fut, qui (surtout quand il n'aurait pas été donné dans une dose assez diminuée) ne produise, durant son effet, une seule petite incommodité nouvelle sur des malades très irritables et très sensibles; car il est presque impossible que le médicament couvre aussi exactement par ses symptômes ceux de la maladie, comme se couvrent deux triangles qui ont des côtés et des angles égaux. Mais ces jeban» gemens insignifiants (en cas favorable) sont suffisamment aplanis par la propre énergie de l'organisme, et de\$ maladesi qui ne sont pas excessivement délicats ne s'en aperçoivent pas. Le rétablissement de la santé avance néanmoins vers sa fin, s'il n'est pas empêché par de»\;llqs6s mé«> i i .. >*

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

(255) d'iciiiiales hétérogènes qui influent sur le malade , ou par de\$ fautes qu'il commet dans sa diète , ou par des paj^sions auxquelles il se livre. § 164. Quoiqu'il soit certain, d'un coté^ qu'un remède I homéopathique convenable , et donné en petite I dose I anéantit tranquillement la maladie sans exercer ceux de ses effeté qui ne sont pas analogues au cas présent , c'est-à-dire , sans causer de S nouvelles incommodités importante», il est pour* tant vrai^ d'un autre côté, que chaque pareil re* mède produit dans la première heure , ou dans les premières heures après qu'il a été pris, un J état un peu empiré , qui a tant de ressemblance avec la maladie originaire, que le malade le prcaid pour une augmentation de sa propre maladie: ! mais ce n*est , en effet , autre chose qu'une maladie médicinale surpassant un peu en force le mal originaire' qui lui est extrêmement sembla-^ ble. — Quand le médicament est un de ceux qui opèrent longuement , ou quand la dose a été un peu trop grande , cet état empiré dure plusieurs heures. ^ § 165. Cette petite augmentation homœopathique dumal dans les premières heures (heureux présage. L

(266) qu'une maladie aiguë sera bientôt guérie, et, pour Tordinaire, déjà par la première dose) est daçs la règle ; car la maladie médicinale doit être naturellement plus forte que* le mal à guérir , si celui-ci doit être surmonté et anéanti par elle; comme aussi une maladie naturelle ne peut en ^ détruire une autre qui lui est semblable , que quand elle est plus forte que cdleci (§38-40§ 166. Plus la dose du remède homœopathique a été 41 petite, plus l'apparente augmentation de la maladie dans les premières heures sera Êiible et de peu de durée. s 167. f Mais comme il est presque impossible qu'un j remède homœopathique puisse jamais être préparé en trop petite dose pour ne pas pouvoir amender, surmonter et guérir parfaitement la maladie analogue (§ 267, note), on cpnçoit facilement pourquoi une dose d'un tel médicament, quand elle n'a pas été la plus petite possible, puisse encore occasioner dans la première heure une augmentation homœopathique sensible (i). (i) 'Cette prépondérinmce des symptômes du médicament sur les symptômes analogues de la maladie , qui ressemble à une augmentation de. celle-ci, a aussi été remarquée par d'autres

fi (257.) § 168. Le nombre des remèdes connus d'après leurs effets véritables et piers étant encore limité, il arrive quelquefois que les symptômes de la maladie à guérir ne se trouvent contenus qu'en partie dans la série des symptômes du médicament qui paraît encore être le plus convenable, et qu'il Ênt médecins y quand le hasard leur a fourni parfois un remède homœopathique. Quand le galeux , après avoir pris du soufre se plaint de l'augmentation de son exanthème, le médecin, qui n'en sait pas la cause, le console en l'assurant que la gale doit d'abord sortir tout-à-fait avant qu'elle puisse guérir; mais il ignore que cet exanthème, qui semble être une augmentation de la gale, provient, du soufre. Leroy (Y. Heilkunde für Miitter, p. 106) nous assure : a Que la pensée a fait « empirer au commencement un exanthème au vbage , qu'elle « a guéri dans la suite. » Mais il ignorait que cet aggravement apparent du mal provenait seulement de la trop grande dose de ce remède , qui dans ce cas se trouvait homœopathique. — * Ljrsqns (Y. Medic. transact. vol. II, London, 177a) nous dit : « Que l'écorce de l'orme guérit le plus certainement; ceux des

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

(258) donc employer ce remède imparfait à défaut d'un autre plus parfait. \$ 169. Dans ce cas , on ne peut s'attendre que ce médicament guérisse le malade parfaitement et sans aucune incommodité ; car un tel remède n'étant pas exactement convenable au cas présent y produit toujours quelques symptômes qui n'existaient pas auparavant. Il est vrai que cela n'empêche pas qu'une partie considérable du mal , c'est-à-dire , , celle qui ressemble aux symptômes médicaux, ne soit anéantie, et qu'il n'en résulte un bon commencement de guérison ; mais cette opération ne se fait pas sans que le malade ne souffre des douleurs accessoires. \$ 170. Cependant le petit nombre de symptômes bonifiopathiques que produit le médicament ne nuit jamais à la guérison , quand ces symptômes sont des symptômes extraordinaires qui distinguent principalement cette maladie (symptômes caractéristiques) ; la guérison s'ensuit alors rapidement et sans inconvénients.

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

(m) J 171. Mais quand lès symptômes du médicament n'en contiennent aucun qui ressemble aux symptômes marquans , singulierf et extraordinaires de la maladie, et qu'ils ne ressemblei|t à celle-ci que par rapport aux symptômes généraux (comme le mal de coBur, la langueur, le mal de tête, etc.), le médecin ne doit pas attendre d^un tel remède imparfait un succès immédiatement favorable. Cependant , quoique le nombre des remèdes connus d'après leurs effets purs soit encore limité , le cas susdit est très rare ; et quand il a lieu , ses inconvéniens diminuent lorsqu'on peut, pour second médicament, en choisir un autre dont les symptômes ressemblent davantage à ceux de la malvidie. . \$ 1Ï3. Si l'usage de ce remède, impar&itement he^ mcBopathique , cause des \$oufFrances accessoires de quelque importance , on ne permet pas, dans les maladies aiguës , que la première dose accoéipHsse son eiftt ; mats on examine de nouveau Pél

(260) tat de la maladie sous sa modification actuelle, et Ton s en forme une image dans laquelle on joint le reste des symptômes originaires aux symptômes récemment nés. 8 174, Alors on pourra trouver plus facilement un remède analogue^ dont le premier usage diminuera (déjà la maladie, s'il ne peut entièrement la détruire. Et c'est ainsi' que Ton continuera à exami* na* toujours de nouveau l'état de la maladie, quand même le médicament ne suffirait pas au rétablissement 4e la sapté, et que l'on choisira chaque fois un nouveau remède homéopathique, jusqu'à ce qu'on ait 'atteint son but, c'est-à-dire, de rendre au malade la pleine jouissance de la santé. 5i75. Il peut arriver qu'en examinant pour la première^ fois une maladie, et qu'en faisant le premier choix du remède^;; on .trouve que la totalité des symptômes de la maladie n'est" pas suffisamment couverte par les^éléments morbifiques d'un SQul médicament (vu que le nombre des. remèdes connus et examinés est encore insuffisant), mais qi^e deux remèdes se disputent la convenance au cas présent, l'un étant homceopathique pour telle

f 261) partie des symptômes de la maladie, l'autre étant
 davantage pour telle autre; cependant il n'est pas proposable d'employer l'un
 après l'autre sans avoir examiné auparavant l'état de la maladie, ni de les
 employer tous les deux à la fois : car, pour ce qui est du premier cas,
 personne ne peut prévoir au juste comment la maladie sera changée par le
 médicament que l'on aura employé le premier, et, dans le second cas, il est
 impossible de savoir comment l'un des deux médicaments empêchera et
 modifiera l'effet de l'autre (§ 297); < , Il vaut bien mieux donner ici
 premièrement celui de ces deux remèdes imparfaitement homœo- ,
 pathiques qui paraît mériter la préférence sur l'autre : il pourra bien
 diminuer la maladie en partie, mais il produira aussi de nouveaux symp-
 tômes. • * ■ k § 177. Dans ce cas , les lois de l'homœopathie ne permettent
 pas de donner au malade une seconde dose du même médicament. Mais il
 n'est pas non plus permis d'employer l'autre médicament, que l'on avait
 trouvé convenable à l'autre partie des symptômes lors de la première
 indication , sans avoir auparavant examiné de nouveau les symp-»

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

(262) tèmes de la maladie dans la modification produite par le remède précédent. i 178. Au contraire ^ il faut que la totalité des symp-*
tomes festaos soit ^echerthée de nouveau (comme cela doit toujours se fiire
quand un changement a eu lieu dans Tétat de la maladie), et que Ton
choisisse ensuite un remède auasi eonTenad>le que possible à Tékat actuel
du mal , sans avoir égard k l'autre médicament qui paraissait au
commencement le plus convenable après le premier. § 179. Il n'arrive pas
souvent que cet autre remède soit encore convenable dans la situation
présente* Mais quand, après avoir examiné de nouveau l'état de la maladie,
on trouve effectivement que ce remède lui convient encore actuellement, au
moins aussi bien qu'un autre quelconque, il mérite d'autant plus la
préférence. § 180. Ce n'esi que dans quelques

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

(268) quefois; employer avec succès j alternativement , deux médicaments presque également homœopathiques : mais cela n'est permis qu'aussi longtemps que la base des médicaments connus selon leurs effets purs ne nous offre pas un remède homoeopathique plus parfait , ou même le plus parfait dans la série des symptômes dans laquelle est contenu entièrement ou presque entièrement le groupe des symptômes du mal chronique ; car un tel remède lui suffit seul et le guérit d'une manière douce, rapide et durable (i). Une difficulté embblée dttrà là' ^fiMti riait du trop petit nombre des « symptômes de là triàlâdte^ cif oonâtatK^ qui mérite d'être soignée; car en éétttrânt bet ihoônvéâieM^ tkonà avons levé presque toutes les difficultés qui, outi^ là pénurie de médicaments homœopathiques connus, peuvent s'opposer à la plus parfaite de toutes les méthodes de guérir. ^^i^K^mm^Ê^ (i) Ce n'est que dans les cas de complication de maladie » par lesquelles de la maladie yénérleane «t de la g;ile, ^oi'il est impossible d'achtsrer la gnérisOn avec un seul remède. Il faut alors employer alternativement le remède qui convient homœopathiquement (c'est-à-dire spécifiquement) à chacune des deux maladies; par exemple , dans le cas désigné ^ il faut employer alternativement la préparation de mercure et la meilleure préparation de soufre.

(264) S 182. Il n'y a que certaines maladies qui semblent avoir peu de symptômes, et qui sont donc plus difficiles à guérir. On peut les nommer maladies partielles ^^ parce qu'elles n'ont qu'un ou deux symptômes principaux marquans , qui masquent presque tous les autres. Ces maladies sont pour la plupart chroniques. * \$ 183. Leur symptôme principal peut consister, ou en un mal intérieur (par exemple un mal de tête de plusieurs années^ une. ancienne diarrhée., une. cardialgîe invétérée), ou en un mal qui se manifeste plus k l'extérieur. Les maladies de la dernière espèce sont nommées préférablement mala-dies locales. • \$ 184. ■ " Pour' ce qui est des maladies partielles de la première espèce, le manque d'attention de la part du médecin est quelquefois la seule cause qui l'empêche d'épier les autres symptômes qui pourraient con^>lérer l'image de la maladie. i

(265) § 185. Il y a cependant quelques maladies qui> malgré
Fe^^amen soigneux qu'on en a fait au commencement, ne laissent
apercevoir qu'une couple de symptômes forts et violens, tandis que les
autres ne peuvent être remarqués qu'indistinctement, i § 186. ' ' ' Pour
pouvoir ^aiter avec succès de pareils cas^ il faut choisir premièrement un
médicament aussi homœopathique quç possible pour le peu dç symptômes
qu'offre la maladie en question. § mIl arrivera bien alors quelquefois que ce
médicament produira la maladie artificielle propre à détruire la maladie
naturelle, et cela sera d'autant plus possible, si le peu de symptômes de cette
dernière sont marquans, définis et extraordinaires (caractéristiques). •§ 188.
Mais un cas plus fréquent, c'est que le médicament ne conviendra qu'en
partie à la maladie, parce que le choix n'aura pas *été guidé par une
pluralité de symptômes.

The text on this page is estimated to be only 20.39% accurate

(206) S 189. Or, ce médicament (qui a été choisi aussi bien que possible, mais qui pourtant, à cause de la raison mentionnée, n'est qu'un remède imparfaitement homœopathique), en opérant contre la maladie à laquelle il n'est analogue qu'en partie, excitera des maux accessoires, ainsi que cela arrive aussi dans le cas dont nous avons parlé précédemment (§. 168 et suivans), où la pénurie de remèdes homœopathiques a rendu le traitement imparfait. Ce médicament produira donc plusieurs nouveaux symptômes qui lui sont propres. Mais ces symptômes sont aussi des souffrances propres à la maladie elle-même, dont le malade ne s'était point aperçu jusqu'alors, ou du moins peu clairement, et qui ne se développent qu'à présent à un plus haut degré S 190, On m'objectera peut-être que ces incommodités «accessoires doivent être mises uniquement au compte du médicament. Oui, elles en proviennent (r); (i) Excepté si une faute importante dans la diète, une passion violente, Ou un développement impétueux dans l'organisme, par exemple, l'éruption ou la fièvre.

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

(267) mais elles sont iiéannloias des symptômes poUr lesquels une telle maladie dans un tel corps avait déjà une inclination particulière, et que le médicament, comme créateur de maux semblables, a seulement fait éclore. En un mot , il faut regarder la totalité des symptômes qui se montrent à présiDt Qomme propre 4 la maladie iûdme« et comme son véritable état actuel, qu'il faut aussi trailer sous ce point ût tue. \$ 191. C'est ainsi que le choix du premier remède, qui à cause du trop petit nombre des symptômes perceptibles deVâit presque êtreimpa!rÊiit, nou8 raid pourtant le service de nous compléter l'ensemble des symptômes de la maladie^ et nous facilite de celte façon la recherche d'uii second remède homceopathtque plus convenable. r S 192. Or, après que la première dose du premier médicament a fini son effets il jEaut de nouveau mettre par écrit l'élait actuel de là maladie (à moins que In violence des ^ymptème^ rététnttiènt îiéô ti* demande des secours très prompt^; et il faut choisir diaprés cela un nouveau remède homœopathique qui lui soit justement analogue; cela sera d'autant

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

^ (268) plus facile, que le groupé des symptômes est de veni plus nombreux et plus complet (i). * § 193. C'est ainsi que Ton continuera toujours de noter de nouveau réta(de la maladie après la fin de TefiEet de chaque dose, et que Ton. choisira.de nouveau un remède homœopathique aussi convenable que possible pour le groupe des symptômes que l'on aura trouvés , jusqu'à ce qu'enfin le malade soit tout-à-fait guéri. § 194. V ' Parmi les maladies partielles, celles que Fon nomme locales occupent une place importante. On entend par là des changemens et des souffrances à des parties extérieures du corps , qui , comme on l'enseigne, affectent exclusivement ces parties, sans que le reste du corps y prenne part; proposition théorique absurde, qui a entraîné les cures les plus pernicieuses. (i) Chez un malade qui a des symptômes tout>à-fait indistincts , et qui se porte néanmoins très mal, de façon qu'il faille «ttnbner la cause de cet état à Ten^ourdissement -de la sensibilité ^ qui ne permet pas que le malade, s'aperçoive clairement de ses douleurs et de ses incommodités , le suc de pavot enlève cet engourdissement du sentiment intérieur, et les symptômes de la maladie se montrent clairement dans la réaction de l'organisme. j

(269) § 195. Ceux de ces maux nommés locaux ^ qui pro-s viennent récemment d'une blessure uniquement extérieure, semblent être les seuls qui puissent mériter ce nom. Mais il faut alors que cette blessure soit très insignifiante; car, quand les maux qui attaquent le corps à l'extérieur sont de quelque importance, ils font souffrir simultanément l'organisme entier; il en résulte des fièvres, etc., etc. Il appartient à la chirurgie de s'occuper de ces maux, en tant qu'il faut porter à ces parties un secours mécanique pour anéantir les obstacles de la guérison, qu'on ne saurait attendre que de la force propre de l'organisme. De tels secours mécaniques sont , par exemple, les remboîtemens, les ligatures pour unir les lèvres d'une plaie , l'extrac* tion de corps étrangers qui ont pénétré dans une partie de l'organisme^ l'ouverture d'une cavité du corps, Soit pour enlever une substance onéreuse, soit pour procurer une issue aux émanations de quelques humeurs extravasées ou rassemblées dans cet endroit ; les bcindages autour des os cassés, etc. , etc. Mais quand, à l'occasion de telles blessures, l'organisme entier demande aussi un secours dynamique pour être mis en état d'opérer la guérison, par exemple, quand il faut anéantir par un remède intérieur une fièvre violente, provenant d'une grande meurtrissure ou de dilacérations

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

(270) de la chair ou de déchirement des tendons et des vaisseaux , ou bien quand il faut enlever la douleur extérieure à quelques parties brûlées ou corrodées, c'est alors que commence l'emploi du médicament dynamique, et que le secours humain devient nécessaire. § 196. ' Mais il en est bien autrement de la naissance de tels maux, de tels changemens et de telles incommodités. Les parties extérieures, qui n'ont pas pour cause une blessure provenant du dehors : elles ont leur source dans une souffrance intérieure. Il était donc aussi absurde que pernicieux de faire passer ces maladies pour des maux uniquement locaux, et de les traiter exclusivement, ou du moins presque exclusivement , avec des remèdes topiques et extérieurs ^ ^ comme si c'étaient des objets d'un traitement chirurgical. Voilà pourtant ce qu'a fait jusqu'à présent l'art médical de tous les siècles. § 197. On nommait ces maladies des maux locaux parce que l'on croyait qu'elles étaient fixées à ces parties extérieures où elles se montraient , et que l'organisme n'avait que peu ou point de part à ces souffrances, comme s'il ignorait leur existence.

(271) 8 198: Néanmoins il est très évident , en faisant un peu de réflexion, qu'aucun mal extérieur qui n'a pas été occasioné par une blessure du dehors, ne peut naître, ni demeurer k sa place, ni empirer, sans que l'organisme entier, qui par conséquent doit être malade , n'y coopère. Ce mal ne pourrait point paraître sans que la santé du corps entier n'y concourût , et sans que toutes les parties sensibles et irritables et tous les organes animés du corps n'y prissent part : oui, la naissance d'un tel mal n'est pas même imaginable, sans avoir été occasionée par une altération de l'organisme entier^ tant les parties du corps sont intimement liées et forment un ensemble inséparable par rapport aux sensations et à l'activité. Il ne peut exister ni un exanthème aux lèvres ni un panaris, sans que l'homme ne souffre d'un mal-être intérieur précédent et simultané. s 199, Tout traitement médical d'un mal engendré à des parties extérieures du corps, sans avoir été causé par une blessure du dehors , doit donc se diriger sur l'anéantissement et la guérison du mal général dont souffre l'organisme entier, en employant des remèdes intérieurs; car ce n'est

(272) qu'ainsi que la cure peut être conforme au but ,* certaine , secourable et radicale. * S 200. Ceci est constaté clairement par l'expérience, qui montre que chaque puissant remède intérieur produit immédiatement , après avoir été administré à tel malade, des changements importants dans tout l'état de sa santé , et en particulier aussi dans ces parties souffrantes extérieures (regardées comme isolées par l'art médical vulgaire) y fussent-elles même aux extrémités du corps. Quant à ces changements sont de la nature la plus salutaire : ils consistent dans le rétablissement de la santé entière , qui fait disparaître en même temps le mal local (sans que l'on emploie aucun remède extérieur), pourvu que le médicament intérieur, dirigé contre l'ensemble de la maladie, convienne homoeopathiquement à celui-ci. S 201. , , En examinant un tel cas de maladie , il faut donc faire attention non seulement à la qualité exacte de la souffrance locale, mais encore à tous les autres changements et incommodités qu'on peut remarquer dans l'état de santé du malade. Tous ces symptômes doivent être réunis en une image complète , afin de pouvoir choisir un re

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

(273) ifiède hoineopathique convenable parmi les médicamens connus d'après leurs effets morbifiques propres. « § 202. Par ce remède intérieur, l'état maladif général du corps est anéanti et guéri en même temps « avec le mal local. (Si le mal est récemment né, la première dose suffira déjà à la guérison.) Ceci doit nous prouver que le mal local dépend uniquement d'une maladie du corps entier, et qu'il faut le considérer comme une «partie inséparable de l'ensemble , et comme un des symptômes les plus grands et les plus marquans de la maladie générale. S 203. Cela est si vrai, que même chaque remède topique extérieurement appliqué, qui ait jamais guéri uniquement un malade , et lui ait procuré une santé parfaite (ce qui cependant n'est arrivé que très rarement) , n'aurait pu opérer le rétablissement, s'il n'eût exercé en même temps une influence homoeopathique sur l'état intérieur de la maladie, et s'il n'eût eu la faculté d'opérer aussi bien la guérison, quand même on l'eût donné exclusivement comme médicament intérieur (i). ' . I ■ • I ■ I ■ ■ ■ I II ^— ^— II I I — ^^W— ^»^»^— I^M»— 1^»^— — »— ^— ^ i • j (i) Mais les remèdes extérieurs, employés seuls, opèrent iB 1 L ^

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

(274) S 204. Il pourrait sembler que la guérison de pareilles maladies serait accélérée, si le remède reconnu comme homœopathique pour le total des symptômes était employé non seulement intérieurement, mais encore extérieurement , parce que l'application d'un médicament appliqué à l'endroit du mal même y devrait produire un changement plus prompt. très rarement d'une manière aussi salubre et aussi parfaite , et seulement à de certaines conditions, difficiles à réunir, qu'on pourrait définir de cette manière : Le remède extérieurement appliqué doit être en même temps le remède homœopathique pour l'état général de la maladie qui pourrait aussi guérir celle-ci si on l'employait uniquement comme médicament intérieur; il faut ensuite qu'il soit donné sous la forme la plus efficace; il faut enfin qu'il soit appliqué de manière qu'il puisse pénétrer le mieux possible dans le corps, c'est-à-dire, il faut l'appliquer à une grande surface de la peau et à des endroits sensibles ou dégagés de l'épiderme. Cependant, même en cas de réunion de tous ces avantages , il serait encore incertain si la guérison radicale de la maladie entière , et par conséquent aussi- celle du mal intérieur, a été "parfaitement effectuée par l'application extérieure du médicament. Ce ne serait que dans le cas où il s'ensuivrait une santé durable que nous pourrions être assurés de l'efficacité de ce procédé. Aussi est-ce toujours un grand risque de couvrir d'un médicament très « une grande surface du corps , peut-être même dépouillée de l'épiderme; car on ne peut ici définir et modérer' exactement la dose du remède, qui agit aussi sur l'organisme i

(275) » § 205. . Mais l'on se trompe ; car ce double emploi du même remède dans de telles maladies qui ont pour symptôme principal un mal local stable , entraîne ct^ grand inconvénient, que l'application topique anéantit pour l'ordinaire plus rapidement ce symptôme principal que la maladie intérieure. !Npus sommes donc trompés alors par l'apparence d'une guérison par&ite, ou du moins il nous est devenu bien plus difficile , et souvent même impossible , de juger si la maladie totale est en eifet anéantie par l'enfploi extérieur du médicament, carie symptôme local a disparu trop tôt. § 206. Quand on s*est servi exclusivement de Tappliintérieur. Ajoutez encore le danger qne je détaillerai pins bas, q«e ie remède employé ne soit pas homœopathique , et qu'il ne fesse que corroder, sécher ou chasser d'une autre manière quelconque le mal des parties extérieures, tandis qu'il laisserait la maladie intérieure non anéantie et la rendrait ensuite bien plus dangereuse et bien plus difficile à guérir. On voit par là combien il est préférable de traiter de telles maladies uniqueitfent par des' remèdes intérieurs , supposé toutefois qu'ils soient bomœopathiques , et que la dose soit bien mesurée ; car alor» la guérison du mal local donnera la preuire la plus certaine que l'on a simultanément anéanti la maladie totale de la manière la;phis radlcai^ «t la |duft piirfiiité. iS.

(276) cation topique du remède, Tinconvénient s^a le même, ou encore plus grand, s'il est possible; car il devient alor»bien plus invraisemblable que le médicament , en détruisant le smptome local, ait influé simultanément, d'une force si pénétrante et si salutare, sur l'organisme intérieur; que la maladie totale ait été anéantie et guérie en même temps; soit aussi que le médicament ait consisté dans la préparation la plus efficace d'un remède homœopathique, et qu'on l'ait eicployé sur une grande surface de la peau* « s 207. Dans tous les autres cas de maladies chroniques qui ont un mal local stable , où le remède extérieur ne touche qu'une petite surface, il a trop peu d'influence sur l'organisme intérieur pour qu'il puisse anéantir et guérilla maladie intérieure, souvent invétérée et importante. Dans ce cas, elle ne peut pas être guérie par là, et ne l'a jamais été. La force prépondérante et rapide du médicament extérieur enlève avant le temps le mal local , qui était le symptôme le plus marquant , le plus certain et le plus clair qui s'offrit à l'observation; néanmoins le mal intérieur reste , et le cas est alors pire qu auparaTaat. . § 208. Car si le mal local 'de la maladie chronique a • •*

(277) été détruit uniquement d'une manière topique et partielle y on reste dans l'incertitude par rapport à la cure intérieure , qui est pourtant absolument nécessaire au parfait rétablissement de la santé ; car le symptôme principal, le mal local, ayant disparu, il ne reste plus que les autres symptômes, moins reconnaissables , qui sont moins stables et moins constants que la souffrance locale , et qui ont souvent trop peu de qualités propres et caractéristiques pour offrir encore l'image de la maladie en contours distincts et complets. ^ r § 209. En poursuivant la cure intérieure , le médecin restera alors toujours en doute si le remède , fût-il même reconnu ' comme homœopathique a parfaitement anéanti et détruit la maladie générale, parce que le symptôme le plus important et le plus constant, le mal local, a été enlevé trop tôt à ses yeux. En agissant-donc à demi dans l'obscurité, il emploiera le remède en trop petite ou en trop grande quantité , ou il ne s'en servira pas jusqu'au point du rétablissement parfait , ou il s'en servira trop long-temps ; mais l'un et l'autre procédé sera également pernicieux au malade; . '

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

1 (278) §210. Si surtout le remède homœopathique n'était pas encore trouvé lorsque le symptôme local a été détruit par un remède extérieur corrosif ou par entaille , la difficulté qui résulte de l'incertitude et de l'inconstance des autres symptômes devient encore plus grande ; car le symptôme principal, qui aurait pu guider, avant tout, dans le choix du remède le plus convenable, et dans son emploi intérieur jusqu'au point de l'anéantissement parfait de la maladie, a été soustrait à nos observations. §211. Si ce symptôme existait encore durant la cure intérieure, on aurait pu trouver le remède homœopathique pour la maladie totale. Or, si durant l'usage intérieur de ce médicament le mal local continuait d'exister[^] sa persistance même prouverait que la cure n'est pas encore parvenue ; mais au contraire , s'il guérissait , on aurait une preuve convaincante que le mal est extirpé jusqu'à sa racine, et que la maladie entière a atteint la fin désirée ; avantage que l'on ne saurait assez, apprécier.

(279) p § 212. Il est évident que l'organisme , chargé d'un[^] maladie chronique qu'il ne peut vaincre par s[^]& propres forces , produit un mal local à une partie extérieure du corps quelconque, pour apaiser le mal intérieur qui menace de destruction les organes vitaux et la vie même. Il engendre et nourrit donc plutôt une souffrance dans des parties qui ne sont pas absolument nécessaires à l'existence ; il veut pour ainsi dire transmettre et faire dévier le mal intérieur sur le mal local qui doit en tenir lieu. Le mal local fait taire de cette façon la maladie intérieure[^] mais il ne la guérit pas. Le cas est presque le même que celui dont nous avons parlé plus haut (§ 33), où une maladie naturelle, survenant après une autre qui lui était hétérogène, ne fit que l'apaiser et la suspendre, comme étant incapable de la guérir (i). Cependant le mal topique n'est toujours autre chose qu'une partie de la maladie générale, mais une partie que la nature soigneuse a partiellement agrandie , et qu'elle a transmise à une place ex[^]* térieure , comme moins dangereuse pour la vie , (i) Les cautères ont un effet semblable : ce sont des vésicules artificielles à des parties extérieures , qui apaisent pendant quelque temps plusieurs souffrances chroniques intérieures sans cependant pouvoir les guérir.

(280) afin de diminuer la souffrance intérieure. Néanmoins la maladie totale n'est pas guérie par ce moyen; au contraire , la souffrance intérieure augmente insensiblement , et la nature est donc e|^ligée d'empirer et d'augmenter aussi le mal local y afin qu'il suffise pour apaiser le mal intéheur; par exemple, les ulcères invétérés des cuisses empirent, et le chancre s'agrandit avec le temps, k mesure que la maladie totale augmente. Or, si le médecin vulgaire, ayant Tidée de guérir par là la maladie même f détruit le mal Jocal par des remèdes extérieurs, la nature le remplace par l'excitation et l'augmentation des soijyffrances. intérieures; eUe éveille alors les autres symptômes de la maladie qui existaient déjà auparavant, et qui , pour ainsi dire , ne faisaient que sommeiller. Il est donc faux de dire, dans ce cas^ i que les remèdes extérieurs aient répercuté le mal local ^ans le corps , ou qu'ils l'aient fait tomber sur lesi nerfs. ? §214. Il y a quelques. maladies chroniques où ce réveil des autres Symptômes, après l'enlèvement du mal local ^ ne se fait qu'insensiblement, de fa* 4t^

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

(281) ç(Mi 4[uHl se ptsse lih temps considérable vant ' que l'augmentation de la maladie devienne évidente (i). , • . v' ..^- 1 4> ^ .. ■

(i) Laniabdtô^énérie fine nous offre en ceci l'exemple le ' ^118 marquant. Quo^ue le chancre ne s'engendre que. qndques jours, ou même plusieurs jourit après l'infection, nous devons pourtant être persuadés que le corps entier était déjà, yénérien avant que ce symptôme se montrât; car sansi icela il n'aurait pas pu se montrer. Bientôt après l'infection, et en-^ eore ayant que le diancre ne paraisse sous la forme d'une petite yessie , qui cause une démangeaison piquante et change^ bientôt en un petit ulcère ouvert, des personnes délicates éprouvent des symptômes d^an maj-être général , qui sont les indices âe la maladie répandue dans l'organisme entier. (Cependant il est vrai que quelques personnes ne s'aperçoivent pas de ces symptômes généraux.) Mais il y a eneoi;e une autre preâve incontestable que Pinfection déFofganisme entiei^ était déjà acbevée avant f^émption du chancre : c'est que l'tfxv tirpation même du chancre récemment formé , bien loin d'anéantir la maladie totale, ne peut pas même la diminuer. (^ . Petit y dans Fahre y lettres; Supplément à son TraitéMes ' maladies vénériennes; Paris, 1786.) * , Tant que le chancre est enonre à 'sa place, il reste le sytofH tômc principal , qui tient lieu de la plus grande partie de I4 maladie intérieure , et qui fait par sa préence que les autres s^ptômes ne se montrent que faiblement ou pas du tout. S11 n'est pas chassé par des rejpèdes extérieurs , il d^meufe immobile i sa place , en s'agrandissant avec le temps , et il continue d'exister jusqu'à la fin de la vie de l'homme, même le plus vigoureux. N'est-^ce pas là une preuve de l'importance* de la maladie intérieure? Est-ce, que cet ulcère, si petit an commencement , ne guérirait pas très facilement par la faculté curative propre à la nature, s'il n'était pas can^é pa|^unê maladie intérieure aussi stable et aussi grande, dënt*il doit tedir • • • ■

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

(282) S 215. D'autres maladies, accompagnées de symptômes locaux, étant privées, par des remèdes topiques comme symptôme principal, et qu'il doit apaiser de cette. Si l'on procède, selon la méthode des médecins Vulgaires, en cessant le chancre par un remède corrosif, ou par un autre médicament topique quelconque, ou par l'application d'oxide mercuriel noir, ce symptôme local de la maladie vénérienne intérieure est pour l'ordinaire détruit tout de suite, mais «1 grand préjudice du malade. L'état général reste alors non seulement aussi vénérien qu'il était auparavant; mais la maladie vénérienne intérieure, qui selon sa nature empire toujours insensiblement, remplace aussi. À présent l'absence du chancre (symptôme principal et tout ce qui occupait jusqu'alors la violence du mal intérieur et la dévoyait pour ainsi dire), en détachant les autres symptômes qui sommeillaient jusqu'à ce moment, et en excitant de nouveaux accidents bien plus douloureux qu'il n'était le chancre. Les souffrances intérieures se manifestent alors, ou bientôt après (par exemple, les poulains) ou après quelque temps, et souvent même après plusieurs mois, en exulcérations des tonsilles, en éruption de boutons ou de taches, en ulcères étendus plats, non douloureux, lisses et ronds, en excroissances effrénées à la luette ou aux ailes du nez; en toux perpétuellement chatouillante et accompagnée d'excrétions purulentes; en raideur dans les articulations, en douleurs nocturnes dans le périoste, en tendues des os etc., etc. Mais tous ces symptômes de la maladie syphilitique ne sont pas aussi clairs et aussi stables que l'était le chancre. Ils passent facilement pour quelque temps, quand on en emploie l'Hiéccire mais ils reviennent momentanément, « ■ « . . . ♦ . . . *

... .

The text on this page is estimated to be only 19.72% accurate

(283) quQs, de ce symptôme principal qui apbiserait^k maladie générale intérieure , augmentent souvent { ou ils sont remplacés par d'autres symptômes Ténériens sous telle et telle forme ; en un mot , on n'est jamais sur d'avoir parfaitement guéri et anéanti la maladie générale. Quand , après aroir détrui^ le chancre , on donne le médicament in* técieur en trop petites doses ou en des préparations* trop « faibles, la maladie n'est pas anéantie, et reparaît avec le tempsw D'ftn autre «ôté, quand on continue trop longtemps l'usagq.) de cçs remèdes mercuriels , pour en communiquer insensible-» k ment une quantité 'considérable au corps (car on sait bieti quiSpn donnant rapidement de grandes doses de ces prépara'l^oas acres et violentes, les forces dxi corps seraimt subitement anéauldês)^ on n'atteint pas le but, et l'on ne sait ja-* mais ,rn l'iqponstance d0i symptômes , le moment où le mal. % été anéanti, et si on l'a anéanti en effet. Maîs^ en outre, le long usage d'une puissance morbifique artificielle aussi £e|^e« « que le mereurê ajoute à la maladi* yénérienne encore une* , maladie mercurielle lente, composée de ceu:^ des symptômes « du mercure qui ne conyienent pas honi/œqpathiquement 9x0 mal syphilitique. Toutes les deax mA]adies forment ensemble' cette triste complication nommée maladie vénérienne mas^ qMée, qui ne peut être gu/irie ni par le mercure ni par le fdir..' de soufre , mgis qui empire pour l'ordinaire par l'usage de l'un ou de l'autre remède. • "i' » Si, au contraire, lors du commencement de la cure inté^r rieure, le chancre (ce symptôme local si important qui est le . . plus stfilde de tous les signes de la maladie vénérienne) eÂ encore présent , et n'a pas été traité par des remèdes topiqiîës , l U se guérit parfaitement de lui-même, par le seul usage inté^r ^ tienr du mercure, qui est le remède arptisyphilitique le pluft efficace ; mais il ne guérit jamais' avant qiy la maladie g^ nérale ne soit anéantie. Or , si le chancre est gn^ duniyt. une eure uniquement întéiieure^ et si la place, où *il se*tcou' • ^ »»»i r % • I

The text on this page is estimated to be only 25.95% accurate

i " \ ' ^ Mibitemeht leurs autres souffiratives (qui pour la l> ^ plupart sont hitérieures), à un degré si terrible, que parfois la mort s'ensuit (i). Il semble que la ^ Tait est couverte d'une peau saiiife, c'est Uûe preuve lûcontestable que la maladie totale est parfaitement guérie. • : Telles sont encore les maladies qui éclatent après Vextirpa. tion de vieux stéatômes , comme Bruninghtuuen l'a ■ observé. Telles sont aussi les ilialadies sur lesquelles se fondent ton-jofirs les vieux ulcères des cuisses, et qui se développent insensiblement comnte un mal souvent dangereux pour la vîe t « méroe, dès qu'on a enlevé ce s^rmptème local important par ^ « un remède topique dessiecatif. Telles sont encore une quantité . prodigieuse d'autres maladies semblables, doni les S3rmptâme% ■ " * ' locaux ne devaient être guéris que par une pi:^e*bpmœ6pa•thique intérieure, dirigée contre la*^ maladie générale, sans que l'on employât aucun remède extérieur, si toutefob oi» «v^nt guérir les maladies d'une manière radicale elP convenable ^ à la nature. U faudrait donc uniquement employer un médi• cament intérieur qui fût une puissance morbifique parfaite* * teent semblable à U totalilé des symptÀmes de la maladie', et ^i, en anéantissant la ^maladie générale, guérirait aussi na^ turellement son symptôme principal, nommé le mal iocaL \ Cda étant fait, il est quelquefois utile d'affermir la partie où. ' « ^ .se trouvait le mal local par des secours mécaniques et pbysi^ * qtrt^s , et de fortifier de nouveau son énergie , par exemple , pat des immersions dans de l'eau froide, par des bandages fl circulaires ', etc., etc. *' ■' • ^ (i) Les suites souvent très aiguës et terribles qui ont ré- ' tsulfé tant de fois de la destruction d'une ^ale invétérée , * d^une vieille teigne, de dartres chroniques, d'anciens ulcères aux cuisses, etc., etc., prouvent suffisamment l'importance des * ' . # maladies intérieure||^ sur lesquelles se fbndent ces symptômes lo^ux, dès que ceux-ci ont été anéantis (par exemple', par •des préparations de mercure,- de plomb ou de zinc, dont on k i 9

(285) nature , en faisant de la souffrance locale le symptôme principal 9 ait eu ici une autre intention saupoudrer la partie souffrante , ' ou qu'on lui insinue sous forme d'onguent) , sans qu'auparavant la maladie intérieure ait été guérie.. C'est alors que les autres symptômes (qui sommeillaient jusqu'à ce moment , et qui ne se manifestaient qu'en cas de diminution momentanée du mal local, par exemple, ' en cas de refroidissement, tandis que, dans la règle, ils n'étaient perceptibles qu'à l'œil d'un observateur très pénétrant) , viennent à sortir , souvent subitement , sous leur forme originelle et avec toute la violence qui leur est propre. Les douleurs spasmodiques dans le bas-ventre , dans les boyaux, dans la matrice ou dans la vessie, qui jusqu'alors n'avaient eu lieu que de temps en temps , prennent alors la force d'une espèce d'hystérie douloureuse ; la faiblesse de l'esprit , que l'on n'avait-observée jusqu'alors qu'indistinctement par-ci par-là , ' augmente tout-à-coup jusqu'au degré de stupidité et de manie; une petite toux, qui auparavant avait lieu quelquefois, et des attaques d'oppression de poitrine, qui ne se montraient que rarement, éclatent à présent comme vomique suffoquante ou comme suppuration rapide des poumons; l'enflure des pieds, qui jusqu'alors était insignifiante , change rapidement en œdème général; la faiblesse de la vue et la dureté de l'ouïe, qui jusqu'alors ne se montraient que de temps en temps {>Sy* deviennent à présent goutte sereine et surdité; le vertige,- qui n'était marquant que parfois, se change en apoplexie; en un mot , tous ces symptômes se montrent à présent sous la forme et avec l'importance qui leur est propre ; ils se montrent tels qu'ils sont originellement, quand il n'existe pas de souffrance locale qui adoucisse leur violence. De pauvres têtes, qui ne peuvent s'imaginer les choses spirituelles que sous une forme matérielle, faite pour être touchée au doigt et douée d'un mouvement* machinal ,. prétendaient que ces maladies violentes qui succédaient à la suppression

._i^

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

(286) que dans ces autres maux locaux qui se fondent sur une maladie chronique lente, et dont nous des symptômes locaux résultaient de ce que la matière morbifique était rentrée dans le corps , on qu'elle était absorbée par les vaisseaux lymphatiques, et que ce n'était qu'à présent que la maladie tenait à s'enlever et à se développer dans l'intérieur du corps. Non : la maladie intérieure existait déjà lorsque le symptôme aux parties extérieures était encore en train. Cela se prouve par son apparition temporaire dans le cas où le mal local a été diminué par une cause quelconque ; seulement elle n'avait pas pu éclater et mettre la vie en danger. « Un candidat de théologie , qui paraissait un homme robuste, devant prêcher dans quelques jours, et voulant se « délivrer d'une ancienne gale , s'ignit un matin avec de l'onguent qui devait servir contre ce mal : au bout de peu « d'heures il mourut dans des angoisses jointes à une oppression de poitrine et à un ténésme. La section du cadavre « montra que les poumons entiers étaient remplis d'un pus « liquide. » (V. Unzer's Arzt, CGC. St p. 508.) Il est impossible que ce mal ait été engendré dans ce peu d'heures; mais il faut qu'il ait déjà existé auparavant, et qu'il ait été seulement adouci et apaisé par le symptôme local, c'est-à-dire l'exanthème répandu sur la peau. D'un autre côté, l'opiniâtreté avec laquelle le symptôme local reste pendant plusieurs années à sa place, en croissant et en empirant (par exemple , les plaies aux os chez des personnes âgées), souvent aussi les grandes douleurs qu'il cause, prouvent suffisamment combien doit être terrible le mal intérieur qui est produit par le mal local sur les parties extérieures, comme aux places les moins douloureuses de Fongisme. Us nous prouvent aussi d'où vient la mort souvent si subite, quand l'art médical vulgaire a détruit le mal local, par exemple , quand des ulcères aux cuisses ont été desséchés par de la chaux de sicc dont on les a saupoudrés).

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

(287) avOD» parié précédemment. Là il paraît que le symptôme local doit seulement empêcher, en général , que les symptômes intérieurs n'éclatent f mais ici il paraît qu'il doit en outre se charger, pour ainsi dire, de l'importance et 'dn danger mortel des autres symptômes de la maladie totale, et en remplacer la plupart d'une manière non périlleuse. Les expériences les plus triste» Est-ce que les souffrances , en partie chroniques, en partie aiguës, qui éclatent après l'enlèvement de la plique, et qui menacent souvent la vie même, sont autre chose qu'une maladie giinfrale qui existait d^jà auparavant, mais qni sommeillait seulement, et q;ui ne se montrait que rarement durant lu présence du mal local ? C'est maintenant qu'elle se réveille , car on lui a enlevé son palliatif adoucissant, la plîque, cette symphyse des chevens, dégénérés en un faux organe sensible depuis leurs racines. Cette même maladie précède la naissance de la pliquaei elle diminue quand celle-ci s'est formée, et transmet alors toute sa violence et tout son danger au syn^tâme local. Mais le temps pendant lequel elle a été apaisée par la présence continuaellc de ce faux organe, peut être aussi long qu'on le voudra (les malades se portent assez bien quand on ménage la pljque), elle se réveillera pourtant avec toute sa violence, dès qu'on aura opéré la plique près de la télé. Qu'il est donc absurde et pervers, ce procédé des médecins vulgaires, qui regardent les manx extérieurs comme non ap~ partenans au reste du corps, comme isolés et comme propres à ces endroits particuliers, et s'efforcent seulement d'enlever aux yeux l'aspect des maux locanx, sans guérir l'importante maladie Intérieure, qui en est pourtant la source et la créatrice!

(288) nous enseignent combien il est absurde de détruire ce symptôme local, qui est relativement salutaire. § 219. Il arrive quelquefois que le symptôme local, détruit par des traitemens aussi insensés, est reproduit, par l'activité propre de la nature, à la place même où il se trouvait auparavant; mais ce cas est très rare. Des secours artificiels que Ton emploie pour le même but sont assez souvent incapables d'y réussir : aussi l'inoculation du mal en question est souvent insuffisante; car, pour l'ordinaire , on n'inocule pas le même mal , mais un autre qui ne lui ressemble qu'en apparence. § 220. Toutes ces maladies, qui se manifestent particulièrement par un mal local prédominant, ne peuvent donc être traitées d'une manière radicale , sinon par le seul emploi intérieur d'un médicament qui convient homœopathiquement à la totalité des symptômes , parmi lesquels le mal local occupera toutefois la première place , comme étant le plus marquant et le plus caractéristique de tous. Or, si Ton emploie ce remède d'une manière convenable, et si le malade observe ■)

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

♦ • « \ (289/ ■ d'«tUeurs uu juste régime , rapplication topique du même remède spécifique* ne sera presque jamais nécessaire (i), s 221. li y a, comme je l'ai dit, une difficulté qui!* s'oppose à la guérison de ces maladies partielles clirofiiques , auxquelles appartiennent les innom\ brables maux locaux qui se fondent sur desma-? * "f* (i) Les différentes maladies demandent au moins des me^ sures différentes dans cette occasion; par exemple, rapplication des remèdes topiques est tout-à-fait inconvenante et blâmable par rapport à tous les chancres, soit vieus^ soit récemment formés, qui ont une grande propension de céder aux .; médicamens susdits; il est aussi nuisible, pour la suite, d'appli- Au* cime ga)e récemment née, ni déjà invétérée, ne demande, outre l'emploi intérieur de la meilleure préparation de soufre, l'application extérieure de ce médicament; à peine est-il nécessaire alors que l'usage intérieur a déjà transformé Texanthème galeux en un exanthème de spufre, dont on peut voir les symptôAes dans,ravant-propos de l'article soufre de mon ouvrage Reine Àrzneimittellehre , tome IY. — Dans quelques ' espèces de cancer au visage, où l'arsenic s'est montré homœopathique et salutaire, étant employé intérieurement^' il peut aussi être appliqué eztépîeurement avec succès. '9 f tf î \

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

^ 290) ladies intérieures. Éi\ e consiste principalement ' en ce que ces maladies se manifestent presque exclusivement par un seul sym[^tôme considérable , qui saute aux yeux ; tandis que les autres , quoique très nécessaires pour lu formation de l'image complète de la maladie , ne peuv-ent être ^reconnus que difficilement par l'observateur vulgaire. Mais cette difficulté disparaît quand on «xerce toujours de plus en plus son esprit à lob * servation, et. quand on s'applique à faire d^ exa* mens plus soignés et plus exacts. s 222. Quand un tel malade chronique s'est plaint de quelques grandes incommodités ^ mais que pour le moment il ne sait rien rapporter de plp|^ le , médecin fera bien de différer de plusieurs jours 6on ordonnance contre ces maux, qui permettent bien un délai. Il chargera > en attendant, le ma* lade de faire encore plus exactement attention à tputes les différences, grandes et petites, qui ont lieu entre son état actuel et la santé dont il jouissait autrefois, afin qu'il puisse détailler avec jusI tesse tous les syniptômes qu'il n'avait pas remarqués jusqu'alors, même ceux qui sont le moins ^gnifians. * i 4 J

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

1 I * I i (292) ie cours de la maladie y quand le mal local avait
 pai*fois diminué et s'était amendé en apparence pour peu de temps. * § 226.
 Cest à ces époques particulières qu'il faut ramener la mémoire du malade et
 des personnes de la famille ; car ce sont là les momens où , le mal local
 ayant diminué par un accident quelc dfl^ue , les autres symptômes plus
 cachés , qui pour l'ordinaire sont obscurcis et apaisés par la souffrance
 locale, viennent à paraître momentanément : ainsi se montre quelquefois
 aux habitans de la terre une partie de la lune , qui pour l'ordinaire leur est
 cachée quand celle-ci fait ses rotations. § 227. La connaissance de ces
 autres symptômes que ■ le médecin s'est procurée de telle *ou telle
 manière, la qualité du symptôme local qu'il a exactement examiné, les
 changemens qui se montrent par rapport aux fonctions .du corps , enfin
 toute .la manière dont le malade se comporte, tout cela -ensemble donnera
 au médecin une image complète de la maladie. Il aura donc devant les yeux
 la totalité des symptômes , contre lesquels il pourra choisir, parmi les
 médicamens connus se

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

(293) _ Ion leurs effets purs, une puissance morbifique .artificiellequi ressemble au mal en question, au^ tant que possible , et qui puisse en conséquence le surpasser et le guérir. § 528. Ce ne sont que celles des maladies chroniques dont ri est douteux qu'elles scAent d'une origine vénérienne ou gfileuse, qui demandent que Ton prenne des renseignements ^acts pour savoir si elles pro^ennent de telle ou telle infection ; car ces maladies deviennent très méconnaissables quand un faux traitement antérieur a enlevé par des remèdes topiques leur symptôme local (c'està-dire ,. à la maladie vénérieune , son chancre , et à la gale , son exanthème). De cette espèce sont encore quelques autres maladies , par exemple ,. celle sur laquelle se fonde la teigne , et celle qui cause les fies (i). (i) ^a tiéorie des thérapeutiques ordinaires démande, dans tontes les maladies, la recherche de lenr cause primitiye, et prétend que Fon ne saurait guérir radicalement sans cela, comme si cette cause primitive nous enseignait chaque fois la manière certaine de guérir k maladie! Supposé aussi que l'on ^ ^ connût popr chaque cause primitive un remède spécifique (ce qui n'est, ni ne saurait être) , la recherche susdite ne pourra ^ néanmoins nous" enseigner la véritable méthode du traite^ " ^ ment, parce que la cause primitive recherchée est rarement la * viritable, et encore plus rarement Tunique cause de la malar* / ' \ V

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

(m) t ■§229. • ^ AU nombre de ces maladies partielles (qui paraissent être plus difficiles à guérir à cause de cette partialité même) appartiennent aussi celles i L die. Un petit accident dont le malade se ressouvient, et auquel il attribue la naissance de son ma); par exemple, un petit refroidissement qui a eu lieu plusieurs années auparavant, ne peut avoir produit et nourri lui seul unei^ande maladie chro* nique dans un corps sain. Plusieurs choses nuisibles doivent avoir coopéré à la naissance et à la continuatiwi d'un mal aussi important , et il est impossible de recevoir de justes fen

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

(295) que Ton nomme jnaladies iie Pesf)rii et ele l'ame. Cependant ell^s' ne forment ps|s une classe de « maladies tout-«à*fait séparées des autres ; car Tétat de Tame et de Fesprit e^ aussi chaque fois changé dans toutes les maladies que Ton nomme mala* dies dû corps (i); et cet état est, en général , un > symptômes locaux importantsqmi les caractérisaient, comme le clianere,)'e»iiit]ièmegalçaK,'«tQ., etc. Aila dtf pouvoir guérir ces maux chroniques , rendus ainsi méconnaissable^ , il est absolpnent nécessaie de savoir duquel de ces miasmes spécifiques^ la maladie présente a été produite originairement. U ^e faut pas e»oire pour cela que le traitement ^e ces maladies soit fondé sur un autre principe que cehii de Thomoeopathie , qui ordonne de choisir les remèdes d'après U ressemblance des symptômes du mal avec c^ux du médicament. Mais c'est que chacune de ces terribles- maladies chroniques, à miasmes propres, est capable de produire une gran4e quanti^ de symptômes particuliers, dont elle manifeste seulement une partie dès que le symptôme local a été détruit, et que cette partie varie chez les dU^Sérens malades. Or, un tel fragmenl ne pouvant ofirir une image complète de la maladie, il ne peut de m^e indiquer quel est le remède hômosopathique qui lui convient de préférence. Ce n'est donc que dans ces maladies miasmatiques chroniques, mutilées et privées de leur symptôme local caractéristique qu'il est nécessaire de rechercher la cause primitive véritable, si l'on ne veut pas errer dans le choix du remède homœopathique spécifique. (i) Combien de fois le médecin ne trouve-tril pas, par exemple, des malades souffrant depuis plusieurs années des maladies les plus douloureuses) lesquels montrent néanmoins uhe humeur dotioe et paisible, de faÇqn qu'il se sent pénétré de respect et de compassion pour eux; IVfais quand il a vaincu la maladie, et quHl a rétabli le malade (ce qu| est souvent posr • / '* .

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

(296), «symptôme qui doit toujours être reçu au nombre des symptômes principaux-, si Ton veut se tracer une image fidèle de la maladie, afin de la pouvoir guérir homœopathiquement avec un heureux succès. § 230. Cela va si loin, que l'état de Tumeur du malade décide souvent principalement du choix du remède homœopathique ; car cet état est un symptôme caractéristique qui peut le moins échapper à un médecin qui fait des observations exactes. §231. . Le créateur des remèdes a aussi eu singulièrement TM-LIW^ J'-L ■ 1~^ L_ Il — — ""^ _ Il sible en peu de temps», en soignant la méthode homoeopathique), il s'étonne et s'effraie assez souvent du changement terrible de l'humeur du malade. Il voit alors souvent l'ingratitude la dureté et la malice recherchée, et les caprices les plus révoltants et les plus déshonorants pour l'homme, qualités qui justement' ayaient été propres à la même personne lorsqu'elle était encore en bonne santé. — Souvent on trouve qu'un homme qui était patient quand il se portait bien, devient revêche, violent, emporté et capricieux d'une manière insoutenable, ou bien impatient et désespéré, quand il est malade. U n'est pas rare que la maladie rende stupide une tête éveillée, et, au contraire, qu'elle ôsse souvent d'un esprit faible une tête plus réfléchie et plus sage, et d'un homme lent, un homme plein de présence d'esprit et d'une résolution prompte. «

(W7) , ment égard à cet élément principal de toutes les maladies (au changement de l'état de l'humeur et de l'esprit) ; car il n'y a dans le monde presque aucune substance médicinale active qui n'opère un changement remarquable dans l'humeur et l'esprit de la personne saine qui en fait l'essai, et chaque médicament en produit un autre. j S 232. On ne guérira donc jamais une maladie d'une manière conforme à la nature , c'est-à-dire, d'une manière homœopathique , si à chaque maladie on ne fait attention en même temps au symptôme important des changemens de l'humeur et de l'esprit , et si on ne choisit pour remède un médicament dont les symptômes ne ressemblent non seulement aux symptômes physiques de la maladie, mais qui puisse encore produire de son chef, dans l'humeur et dans l'esprit , un état semblable à celui que l'on trouve chez le malade (i). (i) L'aconit -napel ne produira que rarement ou jamais une guérison rapide ou durable, quand l'humeur du malade est tranquille, égale et paisible ; ni la noix vomique, quand l'humeur est douce ou phlegmatique ; ni la pulsatile , quand l'humeur est gaie, sereine ou opiniâtre; ni Fignatia amara, quand l'humeur est invariable , et n'incline ni à la frayeur ni au chagrin.

(2») » i s 233. tr. Ce que j'ai à dire de la guérison des maladies' de l'esprit et de . l'ame se bornera donc à peu de chose, puisqu'elles ne peuvent être guéries autrement que toutes les autres maladies , c'est-à-dire, par un remède qui contienne une puissance morbifique aussi semblable que possible à la maladie en question, par rapport aux symptômes qu'il a produits sur le corps et sur l'esprit de personnes saines. § 234. Presque toutes les prétendues maladies de l'esprit et de l'ame ne sont originellement autre chose que des maladies du corps , où le symptôme de l'altération de l'esprit et de l'humeur a augmenté d'une manière prépondérante, tandis que les symptômes physiques ont diminué ; de façon qu'il en résulte enfin une partialité marquante ^ approchant de celle qui se montre dans les maux locaux. S 25. Les cas ne sont pas rares, où, dans des maladies ^ nommées corporelles ^ qui menaçaient de la mort (comme dans une suppuration des poumons ou

^4 ir (299) une corruption d'un autre viscère important
 quelconque» ou dans une autre maladie aiguë, par exemple, dans les
 couches, etc.), le symptôme de rhumeur venant à augmenter subitement , les
 fait dégénérer en manie, mélancolie ou fureur, et éloigne par là le danger de
 mort résultant des symptômes corporels. Ceux-ci s'amendent alors
 continuellement, jusqu'à un degré de santé, ou plutôt ils diminuent jusqu'à un
 tel degré, que leur présence obscure ne peut être aperçue que par un
 médecin observant avec persévérance et finesse. En un mot, la maladie
 corporelle devient une maladie partielle , et pour ainsi dire locale , dans
 laquelle le symptôme de dérangement de l'esprit et de l'humeur a acquis une
 telle prépondérance , qu'il tient lieu des autres symptômes (symptômes
 corporels) , et qu'il apaise leur puissance d'une manière palliative. Le mal des
 organes corporels, qui sont plus grossiers, a été transmis aux organes
 presque spirituels de l'âme, qu'aucun instrument anatomique n'a encore
 jamais atteint , ni n'atteindra jamais : ces organes servent ici à dévier le
 mal , ainsi que le font les maux locaux extérieurs dans les maladies
 nommées locales y comme nous l'avons vu plus haut. § 236. ^ Les mêmes
 soins que j'ai recommandés comme nécessaires dans l'observation et la
 recherche des L 1 V

J (300) 1 aatres maladies nommées locales (§aia-!ia8), doivent donc ^ussi être employés pour tracer le tableau d'une maladie de l'esprit et de Famé. Il faut remarquer exactement, non seulement les symptômes corporels, mais surtout le caractère de Tétat particulier de l'esprit et de l'humeur, qui est ici le symptôme principal. Or, si Ton veut ensuite choisir un remède homoeopathique pour anéantir la maladie totale , il faut que la série des symptômes de ce remède en contienne non seulement de tels , qu'ils ressemblent aux symptô* mes corporels de la maladie, mais surtout aussi de tels, qu'ils ressemblent autant que possible à l'état de l'esprit et de l'humeur du malade. § 237. .i.*k, Pour se procurer cette totalité des signes d'une ï telle maladie , il faut que , premièrement, l'on note avec exactitude tous les symptômes qu'offrait la maladie corporelle avant qu'elle dégénérât en maladie de l'esprit et de l'humeur, par la prépondérance des symptômes de l'ame. On apprendra en même temps par ce rapport, que l'on doit attendre des personnes de la famille du malade, si la malàKe a pris son origine de l'infection d'une maladie chronique à miasmes spécifiques.

(301) I § 238. . La comparaispn de ces précédens symptômes * corporels avec les vestiges qui se trouvent encore, quoique indistinctement (vest^es qui se manifestent davantage si un intervalle lucide ou une diminution passagère de la maladie de Tame a lieu), servirsr à confirmer la continuité de leur présence. § 239. Si Ton ajoute à ceci Fêtai de l'esprit et de l'humeur que les personnes de la famille et le méde' cin lui-même ont exactement observé , comme étant ici le symptôme le plus éminent , l'image de la maladie sera parfaitement composée, et l'on pourra choisir alors un médicament qui puisse produire non seulement des symptômes corporels semblables, mais surtout aussi un semblable désordre de l'esprit. § 240. Si la maladie de Tesprit n'était pas encore entièrement formée , et que l'on fût en doute si elle résulte vraiment d'une souffrance corporelle ou plutôt d'une éducation vicieuse , de. mauvaises habitudes ^ d'une moralité corrompue, de la culture 4 <

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

é803) dis que le corps n[^]iit qu'un peu maladif. De telles maladies de Tesprit corrompent[^]aussi, avec le temps [^] la sauté du corps , et souvent à un haut de[^]. S 242. Ce n'est que danà de pareilles maladies de Tes* prit, engfendrées et nourries par Taræ elle-même, que des remèdes psychiques sont admissibles , snpf5osé toutefois que ces maladies soient encore récentes et qu'elles n'aient pas trop dérangé la santé du corps. Dans ce cas , il. est possible que la confiance que l'on témoigne au malade, que des exhortations bienveillantes, que des argumens sensés, et souvent aussi une illusion* pr-udemment masquée, rétablissent bientôt la santé de Tame ainsi que celle du corps, en faisant d'ailleurs observer au malade une diète convenable. ■ § 243. Pbur ce qui. est des autres maladies de l'ame provenant d'une maladie corporelle, il est vrai qu'elles peuvent être uniquement guéries par des remèdes horoœopathiques joints à une diète conforme. Il faut cependant qu'on y joigne aussi un certain régime pour l'ame, c'est-à-dire , il faut que le médecin et les personnes de la famille observent une manière juste de se comporter envers le

m % » . (304 \ y malade. Si le maniaque est R^ieux , il Êiut lui
opI poser une tranquille intrépidité , du sang iroid et I une volonté ferme;
s'il fait des plaintes lamentables I nous devons lui témoigner une
compassion ! muette dans nos mines et dans nos gestes ; s'il bavarde d'une
xyinière insensée, il faut garder le ' silence y sans cependant se montrer *
tout-à- fait , inattentif; enfin, s'il commet des' actions ou s'il dit des choses
scandaleuses et dégoûtantes , nous . devons avoir l'air de nç Êiire aucun cas
de lui. Pour ce qui est des ravages et des dégâts qu'un tel homme peut faire
sur les objets qui l'entourent , il faut seulement tâcher de les préj^enir et de
les empêcher , sans lui faire des reproches , et il faut tout arranger de façon
qu'aucun, châtement ni tourment corporel ne soit jamais mis en œu* vre (i).
Même dans le seul cas où l'usage de la con- *^ (i) Il faut s'étonner, en effet,
de la dureté ^t de l'absurdité des médecins dans plusieurs maisons de fous
en Angleterre et en Allemagne, qui^ sans connaître la véritable et unique
mé~ thode de guérir de pareilles maladies par des remèdes
homœopathiques, se contentent de torturer par les coups les plus violens^ et
par d'autres tourmens insupportables, des nommes qui, parmi tous les
infortuné, sont les plus dignes de notre compassion. En usant de ces
procédés, aussi révoltans que contraires à la conscience, ces médecins
s'avalissent bien au dessous des geôliers dans les maisons de correction; car
ceux-ci exercent de pareils châtimens en vertu de leur ccharge, et sur des
criminels^ ceux-là, au contraire, trop ignorans et trop iadolens ' pour
adopter une méthode curative convenable,

[» 11 s 1 (305) trainte pourrait encore être justifié^ c'est-à-dire, quand le malade doit prendre le remède, la mé^ •.] thode homœopathîque la rend inutile ; car les pe- ' tites doses qu'elle prescrit, ne pouvant jamais offenseï' le goût , on peut les donner au malade dans sa boisson , sans qu'il s'en doute. — Des contradictions, des instructions déplacée^ et données avec trop de zèle, des remontrances violentes et la dureté, sont aussi peu convenables qu'une condescendance faible et timide : tous ces traitemens sont également nuisibles à l'esprit et à l'humeur du malade. Mais c'est surtout l'ironie, les tromperies et les illusions grossières, qui les irritent et qili font empirer leur état. Les médecins et les surveillans de pareilles personnes doivent toujours faire semblant de croire que les malades ont l'usage de leur raison. Mais il faut aussi éloigner tout ce qui peut troubler leurs sens et leur ame an dehors ; il n'y a point d'amusemens pour leur \ esprit entouré de ténèbres; il n'y a point de distractions bienfaisantes, point d'instructions, point d'adoucissemens par des livres , par des discours ou par d'autres objets, pour leur ame révoltée ou languissante dans les clMunes du corps malade. Il n'y a point d'autre récréation pour qux que la guérison elle-même : ce n'est que quand leur santé semblent se décharger du dépit de ne pouvoir guérir de pareilles maladies de l'esprit, en traitant ces pauvres innocens avec une impitoyable dureté. MO:

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

(306) corpordla sera amendée , que la tranquillité et le bien-être se répandront sur leur esprit* S 244. ■ « Si le remède que l'on a choisi pour une certaine maladie de l'esprit ou de l'humeur (car elles sont d'une diversité incroyable) , convient tout-à-fait homœopathiquement à l'image fidèle que l'on s'était tracée de l'état de la maladie, la plus petite dose suffit souvent pour produire dans un temps très court l'amendement le plus marquant, chose qu'il avait été impossible d'effectuer par les doses les plus grandes et les plus fréquentes de tous les autres médicaments inconvenans (allopathiques) qui avaient manqué de faire mourir le malade. Supposé que l'on put choisir parmi un assez grand nombre de médicaments connus selon leurs effets purs, il n'est pas si difficile de trouver un remède convenable pour de telles maladies, vu que leur symptôme principal, c'est-à-dire, l'état de l'humeur et de l'esprit, se manifeste d'une manière si claire , qu'il ne saurait être méconnu. Oui, une expérience pratique me permet d'assurer que l'avantage de l'art médical homœopathique sur toutes les autres méthodes curatives ne se montre nulle part d'une manière plus triomphante que dans de vieilles maladies de l'humeur et de l'esprit, qui ont leur origine dans des souffrances corporelles , ou qui sont nées en même temps avec elles.

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

(307) S 245. Parmi les maladies qui méritent une considération particulière , se trouvent encore les maladies alternantes , tant celles qui reviennent à des époques régulières (comme le nombre infini des fièvres intermittentes et des souffrances non fébriles qui reviennent à la manière des fièvres in

r (308) santé est augmentée en apparence , et où les forces spirituelles et physiques sont plus excitées qu'à l'ordinaire (comme une gaieté exagérée, une vivacité trop active du corps , un excès de bien-être, un trop grand appétit , etc., etc.); cette période est subitement suivie ^'une humeur sombre et mélancolique , et d'une disposition hypocondriaque insupportable , jointes à des perturbations dans plusieurs fonctions vitales, comme dans la digestion , dans le sommeil , etc. ; ce dernier état enfin est suivi tout aussi subitement d'un troisième , qui est celui du mal-être modéré et ordinaire (f); et c'est ainsi qu'il existe encore d'autres espèces d'alternations infiniment variées. § 247. Souvent on ne peut plus remarquer aucun vestige de l'état précédent quand l'état nouveau a ' paru (a). Dans d'autres cas, il ne reste que peu de (i) Cari nous cite aussi un exemple d'une telle maladie alternante : « Un homme et une femme avaient un exanthème aux mains , qui séchait chaque fois qu'une certaine espèce de « fièvre venait à se montrer, mais qui éclatait de nouveau dès que cette fièvre avait cessé. » (Y. Acta Natur. Curios, vol. 1 7. obs. 19.) (a) On se plût alors à dire qu'u/z étai a passé dans f autre, expression qui ne dit rien et n'explique rien, en voulant pqrtaut expliquer ce procédé de la nature. Aussi ne pourra-t-on jamais ni expliquer ni concevoir de tels faits qui nous sont cachés. 4 û J

(309) vestiges de l'état précédent quand Tétat nouveau commence, c'est-à-

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

(310) remède choisi peut rarement répondre homœopa^{ti}quement à tous les deux états; car si son effet convient homœopathiquement à l'un des deux, il ne peut servir qu'antipathiquement (pathologiquement) contre l'état opposé. Mais cela n'empêche pas que le remède ne soit parfaitement salutaire : tel que, dans une maladie stable, un médicament qui répond homœopathiquement aux symptômes les plus importants et les plus marquants, est pourtant salutaire; quoiqu'il ne soit qu'antipathique (palliatif) par rapport aux autres. (Voyez la note au § 78.) Il s'ensuit néanmoins un rétablissement par et dans les deux cas, surtout quand le médicament répond homœopathiquement à celui des deux états alternants qui est le plus fort (en effet ils diffèrent chaque fois en force); car alors le secours palliatif du même remède suffit abondamment pour vaincre l'état opposé plus faible. S 250. Après avoir choisi soigneusement le remède, et après en avoir préparé une juste dose, le mieux sera de le donner immédiatement après que l'état alternatif le plus fort aura cessé c'est-à-dire au commencement même de la période à laquelle le remède ne convient qu'antipathiquement. Rarement sera-t-on alors obligé de donner une seconde dose du même remède ; car, s'il était convenable » il aura anéanti le mal entier avant la fin de la du

The text on this page is estimated to be only 26.22% accurate

(311) • rée de son effet; s'il était inconvenant, on ne pourra plus par cela même l'employer; mais il faudra en chercher un autre qui réponde au nouvel état de la maladie, tel qu'il se présente dans le moment (§173). §251. Les mêmes règles que je viens de donner doivent aussi être appliquées aux maladies alternantes typiques, c'est-à-dire, à ces sortes de maladies alternantes où un état de maladie stable succède, dans un temps assez régulier, à un état de bien-être apparent, et disparaît de nouveau après avoir duré pendant un temps également régulier. Il n'y a point ici de différence entre les maladies alternantes qui changent seulement à des temps définis sans être fébriles, et entre celles qui sont fébriles et que l'on nomme fièvres intermittentes[^] dont il existe une grande variété (i). (i) Loi pathologie de Fart médical vulgaire ne connaît, qu'une setede fièvre intermittente, qu*dle nomme kustaifiènre froide[^] et elle n'y admet anoune antre différence que celle du temps dans lequel les accès de la fièvre reviennent, comme la fièvre quotidienice, tierce, quarte, etc« U s'ensuit que cette pathologie ne peut ou ne veut pM observer led maladies; car sans cela elle aurait vu que, outre la diversité des époques dti retour des fièvres intermittentes, il existe eùcere des dîfféren-* ces bien plus importantes entre elles ; elle aurait vu qu'il j a

(• 312) S 252. Pour ce qui est des fièvres intermittentes, nous trouvons que chaque paroxysme . est composé de • »_ une quantité innombrable de ces fièvres, dont plusieurs ne peuvent pas même être nommées fièvres froides ^ leurs attaques consistant uniquement en chaleur. Il y a d'autres fièvres intermittentes où les accès ne produisent que du froid , suivi ou non de sueur; d'autres qui répandent du froid sur le corps entier, en causant en même temps la sensation de la chaleur, ou en causant des frissonnements , quoique le corps soit chaud au toucher; d'autres où l'un des paroxysmes consiste^seulement en des frissonnements qui secouent le malade, ou en un froid suivi de bien-être, tandis que l'autre paroxysme fait seulement sentir de la chaleur, suivie ou non de sueur; d'autres où la chaleur précède le frissonnement; d'autres où l'un des paroxysmes consiste en chaleur et frissonnement suivis d'apyrex[ie, au lieu que l'autre paroxysme, qui ne se montre souvent que plusieurs heures après, produit seulement de la sueur; d'autres où il ne s'ensuit pas du tout de sueur; d'autres enfin où il n'y a ni chaleur ni frissonnement, mais où l'attaque entière ne consiste qu'en sueur, ou en chaleur' accompagnée de sueur. C'est ainsi qu'il y a encore une quantité incroyable de différences , surtout par rapport aux symptômes accessoires (comme, un mal de tête singulier, un mauvais goût, un mal au cœur, des vomissements, la diarrhée, le manque de soif ou une soif violente, des douleurs singulières au ventre ou dans les membres, le sommeil, le délire, une mauvaise disposition de l'humeur, des crampes, etc., etc.), qui ont lieu avant, durant ou après le frissonnement, avant, durant ou après la chaleur, avant, durant ou après la sueur. Eh bien! l'aveugle pathologiste prétend que toutes ces fièvres intermittentes, d'une À À

I 4 (313) deux états alternans opposés ^oid^ chaleur — chaleur, froid), souvent même de trois (froid, chaleur, sueur). Il faut donc que le remède que Ton choisit contre de telles fièvres puisse exciter tous les deux ou trois états alternans dans un corps sain, ou il faut au moins qu'il convienne homœopathiquement au plus fort et au plus marquant des états alternans (soit à Tétat du frissonnement avec ses symptômes accessoires, soit à celui de la chaleur avec ses symptômes accessoires, soit à celui de la sueur avec ses symptômes accessoires, selon que l'un ou l'autre de ces accès est le plus fort et le plus marquant). Il n'y a pas de mal alors que le remède ne soit qu'antipathique (palliatif) par rapport à l'autre état alternant qui est plus diversité aussi grande et aussi évidente, dont chacune demande un remède homœopathique particulier, n'en forment qu'une seule; elle le prétend pour faire plaisir à sa chère sœur, la thérapeutique, qui, hors l'antimoine et le sel ammoniac, n'a, dans la règle, aucun autre remède contre les fièvres intermittentes que le quinquina, avec lequel elle les traite toutes d'après un certain mode, comme si elles étaient tout-à-fait égales. Il est vrai que presque toutes ces fièvres peuvent être supprimées par de grandes et énormes doses de quinquina, c'est-à-dire, que leur retour périodique (leur type), en est anéanti ; mais les malades affectés de telles fièvres intermittentes auxquelles ce remède ne convenait pas , n'en sont pas guéris : ils restent alors continuellement malades, et plus malades qu'ils ne l'étaient auparavant; souvent même beaucoup plus malades ; et voilà ce que l'art médical vulgaire appelle guérir! r

» (314) faible; la Sèvre «bange néanmoins en santé, et« pour ordinaire, si elle n'est pas encore enracinée, dès la première dose^ § 253. Aussi y dans cette espèce de fièvres « il ne faut pas donner une seconde dose du remède tant que dure l'effet de la première , et tant qu'il en résulte de l'amendement. Mais quand elle a cessé son effet, il faut examiner si le reste de la fièvre (s'il en existe encore) n'est pas tellement changé (comme cela arrive ordinairement), que l'on ne puisse plus donner le premier médicament', mais qu'il fallût en choisir un autre plus homœopathique par rapport au changement actuel. Or, celui-ci achèvera, dans la règle , la guérison. ■ S 254. ' Dans les fièvres intermittentes , le plus convenable et le plus utile sera de donner le médicament tout de suite ou peu après la fin du paroxysme; car alors il a le temps de produire dans l'organisme tous les effets possibles pour rétablir la santé , sans l'assaillir par une attaque violente. Mais quand le médicament, fût-il même le remède le plus spécifique, est donné justement avant le paroxysme^ il coïncide dans son ^fet avec le renouvellement de la maladie, et excite une telle réaction et un

•9 (315) t4, combat dans l'organisme^ que le malade perd beaucoup de ses forces^ ou que sa vie même est mise en danger (i). Mais si Ton donne le médicament tout de suite après que le paroxysme vient de cesser, c'est-à-dire « au temps même où la période la plus exempte de fièvre vient de commencer, et avant que le paroxysme suivant ne se prépare de loin , l'organisme se trouve dans la meilleure disposition pour être changé tranquillement par le remède , et pour revenir ainsi à un état régulier de santé. > § 255. Mais quand le temps de l'apyrexie est très court, comme dans quelques fièvres très malignes , ou quand il est troublé par des ressentimens du paroxysme précédent, il faut que le médicament homœopathique soit donné dans le temps même que la sueur ou les autres symptômes secondaires du paroxysme commencent à diminuer. S 256. Ce n'est que quand le médicament convenable a ^ j^— ■ (i) On voit ceci dans des cas assez fréquens où une dose modérée de suc de pavot, que Ton a fait prendre au malade durant le frissonnement de la fièvre, Ta subitement privé de la vie. / /

i (316) anéantit par une seule dose plusieurs paroxysmes, et qu'une santé évidente s'est montrée , mais qu'après quelque temps des indices d'un nouveau paroxysme se montrent derechef^ qu'on peut et qu'il faut répéter le même remède, supposé toute* fois que la totalité des symptômes soit encore la même. Mais ce retour de la même fièvre, après un intervalle de santé, n'est possible que quand l'insalubrité qui a excité la fièvre intermittente pour la première fois influe encore sur le convalescent, comme il arrive dans les contrées marécageuses. En ce cas, un rétablissement durable n'est souvent possible qu'en éloignant le malade de la cause excitative de son mal, par exemple , en le transportant dans une contrée montagneuse , s'il a été attaqué d'une fièvre intermittente provenue des exhalaisons de marais. §257. • Comme presque chaque médicament, en faisant son effet pur, excite une fièvre particulière , et même une espèce de fièvre intermittente avec ses états alternans, qui diffère de toutes les fièvres que les autres médicaments produisent , on trouve, dans le vaste règne des puissances morbifiques artificielles, des secours suffisants contre les nombreuses fièvres intermittentes naturelles ; même à présent, que le nombre des médicaments essayés sur des hommes sains est encore bien limité, on

(317) trouve déjà des remèdes pour bien des fièvres semblables.
S 258. Après avoir vu quel égard il faut avoir aux diversités principales y
ainsi qu'aux qualités particulières des maladies, en suivant la méthode
homœopathique, nous parlerons maintenant des remèdes mêmes, de la
manière de s'en servir, et de la diète qu'il f^{ut} prescrire en même temps aux
malades. § 259. Quand une maladie, soit aiguë, soit chronique , amende de
façon que Ton s^{*en} aperçoit , et que cet amendement continue toujours ,
quoique peu , il nous est tout- à- fait défendu d'employer un mé(8cament
quelconque tant que cet état dure; car chaque nouvelle dose, en fut-ce même
une du dernier remède qui s'était montré salulaire, troublerait Tamendement
de la maladie. § 260. Cette observation est d'autant plus importante, que
nous ne pouvons pas encore définir exactement la durée de l'effet de
presque aucun ipédicament, fut-il même pris en grandes doses et par

The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

(3*8) des hommes sains (t), et encore moins celle des très petites doses, dont on fait un emploi homœopathique dans les maladies. § 261. Aussi long-temps que dure l'amendement progressif après une dose que l'on a fait prendre au malade, il faut supposer que le remède continue encore d'opérer, et, dans ce cas, chaque répétition d'un médicament quelconque doit être exclue. I § 262. Ajoutez encore que le remède ayant convenu homœopathiquement à la maladie, l'état amendé du malade reste encore perceptible après que le (i) Quelques médicaments cessent leur effet presque en vingt-quatre heures, même alors qu'on les donne en grandes doses. Mais c'est là le temps le plus court de la durée de l'effet à moi connu des substances médicinales végétales» et que l'on ne trouve que dans un petit nombre d'entre elles. (Peut-être que l'eau de laurier-cerise et les naphthas cessent d'opérer encore en moins de temps.) D'autres médicaments cessent leur effet seulement au bout de quelques jours ; d'autres dans plusieurs jours; quelques autres ne cessent même d'opérer qu'après plusieurs semaines. Les très petites doses dont se sert l'art homœopathique pour guérir les maladies opèrent naturellement en moins de temps que les doses plus considérables, et en bien moins de temps que les grandes doses. (j

(31») médicament a cessé d'opérer. L'œuvre salutaire n'est pas tout de suite interrompue, même quand pendant plusieurs heures, et, pour ce qui est des maladies chroniques, quand pendant plusieurs jours après, que le médicament a cessé d'opérer, l'on n'en a pas donné une seconde dose. La par[^] tie de la maladie qui a déjà été anéantie ne peut pas se renouveler dans cet intervalle , et l'amendement resterait encore évident pendant un temps considérable, quand même l'on ne donnerait pas une nouvelle dose médicinale au malade. § 263. Quand l'amendement progressif qui suit la première dose d'un remède convenable ne change pas en santé parfaite (ce qui cependant n'est pas rare), il arrivera une époque de stagnation, qui est pour l'ordinaire aussi le terme de la durée de l'effet du médicament. Avant que cette époque commence, non seulement on agirait inutilement et sans aucune raison suffisante, mais l'on ferait même quelque chose de contraire au but de la cure et de nuisible au malade (i), en lui donnant une nouvelle dose médicinale. (i) Je m'abstiens ici de présenter des considérations sur la coutume des praticiens ordinaires, d'assaillir le malade d'une quantité de remèdes. Ils ordonnent des recettes composées , sans savoir quels sont les effets spécifiques que chaque ingrédient d'un tel mélange peut produire sur la santé de l'homme.

(«20) § 264. • ^ Même une dose du médicament qui jusqu'à présent s'était montré très-salutaire ne ferait qu'empirer l'état de santé , si on la répétait avant que l'amendement se fût arrêté dans tous les points ; car ce serait une attaque faite mal à propos. Quand il s'agit d'une maladie qui n'est pas tout-à-fait chronique, mais facile à changer, la première dose d'un remède bien choisi produira , pendant la durée de l'effet qui lui est propre , tous les changemens salutaires qu'en général il a. Supposons qu'il se trouvât par hasard dans une telle recette un remède convenable, il ne pourrait néanmoins être utile, ces médecins ignorant la quantité que doit avoir la dose pour produire un changement salutaire, comme ils ignorent le temps de la durée de l'effet de chacun de ces remèdes, chose qu'ils devraient absolument savoir pour ne pas réitérer la dose avant qu'il soit nécessaire. Malgré cette ignorance , ces médecins vulgaires entassent recettes sur recettes , en mêlant ensemble plusieurs médicamens actifs, dont les effets leur sont inconnus , en prescrivant chaque ingrédient outre mesure, et en en faisant prendre toutes les heures ou toutes les deux heures une cuillerée à bouche ou une demi-cuillerée au malade. — Es font donc prendre à la fois plusieurs médicamens aussi inutiles que nuisibles'; de façon que, sur cent cas, il s'en trouvera à peine un seul où , parmi les divers ingrédiens de la recette , il y aura un médicament conforme à la maladie; et même alors la dose aura été mille fois trop grande , et on l'aura donnée bien plus souvent qu'il n'était nécessaire! i À

(32t) ■ pu«pro4uii>e dans le c^ présent; c'est-à-dire , il ramènera le malade justement à ce degré de santé auquel il a pu l'y ramener. Or, une seconde dose de ce remède changera et empirera cet état favorable ; car elle produira dans le malade les autres symptômes non homœopathiques du médicament, c'est-à-dire, une maladie médicinale non homœopathique , qui s'alliera au reste des symptômes de la maladie naturelle , et formera ainsi une espèce de maladie compliquée et augmentée. En un iBot , en faisant . prendre au malade une seconde dose d'un remède, fût-il même d'abord bien choisi, avant que la première dose ait cessé d'opérer, on trouble l'amendement que celle - ci avait commencé , ou qu'on pouvait encore en attendre, et par là on retarde au moins le rétablissement (i). § 265. Lorsque l'amendement progressif vient de s'arrêter, et si l'on fait un nouvel examen exact du reste de la maladie, on trouvera que le groupe des symptômes a diminué ; mais on le trouvera aussi tellement changé, qu'une nouvelle dose du même remède ne serait plus homœopathique , et (i) On ne saurait être assez attentif à se garder ici d'une précipitation nuisible. 31

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

(322) qu'il faudrait choisir un autre médicament qui convint mieux k l'état actuel de la maladie. § 266. Si la première dose d'un remède que Ton avait choisi autant hten que possible ne peut achever, pendant la durée de son effet, le rétablissement parfiit de la santé, quoiqu'elle ait béléuucoup amendé l'état du malade, il ne reste rien^ mieux à fiire, pour anéantir le reste de la maladie, que de faire prendre au malade une dose d'tm autné remède qui convienne, aussi homœopa* tfaiquement que possible, au reste subsistant des symptômes. § 267. Il n'y a qu'un seul cas où il Êiille donner une seconde dose d'un autre remède avant que la dernière dose du remède précédent ait cessé d'opérer : c'est celui où il est question d'un mal urjgent que la dernière dose n'a pas fait amender en général , mais qu'elle a même fait empirer, ne serait-ce que de peu de chose. Le remède ne convenait pas alors assez homoeopathiquement à la maladie en question , et il faut donc en donner un autre plus conforme à l'état actuel du mal, i

The text on this page is estimated to be only 23.58% accurate

(323) iftième avant que la dernière dosé ait cessé soii effet (i). § 268. Cela sera d'autant plus nécessaire ^ si , dans un tas urgent 9 leiuédecân remarque déjà , après six, huit ou dou2e heures , qu'il s'est trompé dans le choÎK du remède (fut-ce ipéme de peu de chose), parw qpe l'état du mals^de empire d'une heure à Tautse , et qu'il paraît de nouveaux symptômes. Alors il lui est non seulement permis, mais il est de son devoir de réparer sa faute, en choisissant un autre remède homœopathique qui convienne , autant que possible ^ à l'état actuel du malade (§173). (x) D'après toutes les expétiences, presque aucune dose d'un médicament homœopathique qui conyient spécifiquement k une certai9e maladie ne sa^arait ét^ tell

(324) § 269. Même dans des maladies chroniques, il sera bien rare, surtout au commencement, que le^ mieux soit de donner deux fois de suite le même remède , quoiqu'on ne donne une dose suivante cju'après que la précédente a cessé d'opérer : car, supposé même que la première dose ait^&it du bien au malade, il faut pourtant que Tamekidement qu'elle a produit continue pendant quelque temps; et il n'y a, pour l'ordinaire, aucune indication qui demande la répétition du même médicament , parce que ce qui n'a pu être amendé par la première dose ne pourra non plus être guéri par une seconde, quoique plus grande. S 270. Si , dans un tel cas , le nombre limité des mé* dibamens connus selon leurs effets purs, est cause que l'on ne peut pas trouver de suite un remède parfaitement convenable , c'est-à-dire , spécifique, on trouvera pourtant, pour l'ordinaire, encore un ou deux médicamens qui conviendront assez bien aux symptômes caractéristiques de la maladie, quoique pas aussi bien que celui que l'on avait choisi d'abord. Il faut alors alterner en> tre l'usage du premier médicament, qui était le remède principalement convenable, et entre celui de

(325) l'un ou de l'autre de ces médicaments secondaires, selon que le demandera chaque fois l'état actuel de la maladie. On verra qu'en alternant de cette façon l'usage de deux remèdes différents, on accélérera bien mieux le rétablissement du malade, qu'en employant exclusivement le remède principal deux ou plusieurs fois de suite. § 271, Il est cependant possible que l'on trouve que l'usage non interrompu du remède principal soit le procédé le plus salutaire ; ce qui suppose qu'il répond au mal chronique par une grande ressemblance de symptômes. Mais, dans ce cas, l'expérience nous enseigne qu'il faut toujours diminuer la dose suivante /parce que le besoin que la maladie avait du remède diminue aussi successivement. Ce n'est qu'ainsi que l'on ne troublera pas l'amendement du mal, et que l'on achèvera la guérison par la voie la plus directe et la plus conforme à la nature. § 272. Quand une maladie chronique, de dix, quinze, ou vingt ans, a cédé à un seul médicament homœopathique qui a été pour elle le remède spécifique, ou du moins approchant du spécifique, il ne faut pas cesser subitement l'usage des médica-

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

(326) meas; il hut^ au contraire, contintier eticbre pendant trois ou six mois à domief totfjoUlis datis de plus longs intervalles ^ et mémey à la fin, après des intervalles de plusieurs semaines , utie dose du remède principal (peut-être aussi altéftiatlve-^ ment une dose du remède sickrondaire , selon ^e les circonstances l'exigeront), eti diminuant (Chaque fois la quantité de la dose. On continuera de cette manière jusqu'à ce que toute inclination de l'organisme à la cacochymie chronique ait disparu et soit anéantie. L'omission de cette précaution laisse même la meilleure cure imparfarite, et peut la mettre en mauvaise renommée. § 273. L'observateur attentif reeôâtiâtra le ralotnent convenable à la répétition dit remède, quatidqtielr qnes indices de l'un ou de l'autre symptôiné origiriairede ranciennne maladie viendront à téparàître légèrement. S 274. Mais si Ton trouve qu'une telle dose, toujours diâliduée -, ne suffit pas pour préserver le malade d'une rechute , mais qu'il faut contibtier de Iqi donner des doses de lûême quantité ou des doses successivement atigmentées et plus fréquentes de ce remède homœopathique , qui lui fait toujours i

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

(327) du bien, c'est une marque certaine que la cause excitative de la maladie continue d'exister, et qu'il y a quelque chose dans la diète ou dans la situation du malade qu'il faut nécessairement écarter, si on veut le guérir d'une manière durable. s 275. Parmi les signes qui, dans toutes les maladies, et surtout dans les maladies aiguës, nous indiquait un petit commencement de diminution ou d'augmentation du mal, chose qui n'est pas aperçue de chacun, il faut surtout considérer l'état de l'humeur du malade, et toute la manière dont il se comporte, comme une des marques les plus sûres et les plus évidentes. Si le mal commence à s'amender, quoique de peu de chose, le malade se sentira plus à son aise, il sera plus tranquille, toute sa manière d'être reviendra, pour ainsi dire[^] plus à l'état naturel. Mais si la maladie empire, ne se-, rait-elle aussi que de peu de chose, il s'ensuivra jus

(328) § 276. Si le médecin doué d'un esprit observateur et pénétrant ajoute encore à ceci l'apparition de nouveaux symptômes , et l'augmentation de ceux qui 'existaient déjà, ou bien la diminution des derniers sans qu'il en paraisse de nouveaux j il ne pourra plus douter que l'état du malade ne se soit amélioré ou n'ait empiré. Il y a cependant parmi les malades des personnes qui sont incapables d'indiquer l'amendement et l'aggravement du mal, ou qui n'ont pas la volonté d'avouer l'un ou l'autre. § 277. e Cependant on peut parvenir à une conviction certaine, même avec des personnes de cette espèce, en parcourant avec elles tous les symptômes que l'on a noté dans le tableau de la maladie. Or, quand elles ne peuvent pas se plaindre de nouvelles incommodités extraordinaires! , et que l'amélioration vient si promptement après que le malade a pris le remède , ne se montrent que quand la dose a eu la proportion nécessaire; car une dose d'une quantité si forte agit avec trop de violence, et cause au commencement des troubles si grands et si longs de l'esprit et de l'humeur^^qu'il est impossible de remarquer les changemens susdits , quand même le médicament aurait été aussi homœopathique que possible.

(329) inentation des vieux accidenfs n'est pas non plus signifiante, et que Ton a remarqué nn amendement dans Tétai de l'esprit et de Thumeur, il faut que le médicament ait produit une diminution essentielle de la maladie, ou qu'il la produise encore 9 si le temps a été trop court pour s'en être déjà aperçu. Si l'amendement visible tarde néanmoins trop long-temps à se manifester, quoique le remède ait été convenable, la cause de ce retard est dans la trop longue durée de Taggravement homœopathique (§ 1 64) produit par le remède 9 et par conséquent en ce que la dose n'était pas encore assez petite. § 278. D'un autre côté, si le malade se plaint de tels ou tels symptôn^s importants , récemment nés , c'est une marque que le médicament choisi neconvenaît pas homœopatHquement à la maladie. Soit que le malade ait même la bonhomie d'assurer que sa santé s'amende , il ne hnt pas l'en croire sur parole ; mai^ son état doit être regardé comme empiré, chose que le médecin verra tout aussi bien par ses propres yeux. § 279.^ . Comme quelques symptômes de l'effet primi« tif des médicamens sur un corps sain se manifes

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

il (330) agit plus tard que d'autres de plusieurs jours , il s'enlève aussi dans les maladies ^ que ceux de leurs symptômes qui répondent à de pareils symptômes médicaux ne peuvent être anéantis avant que le temps de ceux-ci ne soit venu, quoique les autres très symptômes de la maladie aient déjà été guéris par le médicament. Il ne faut donc pas s'étonner de ce phénomène (i). §280. Si l'on a le choix parmi plusieurs médicaments^ il faut préférer, pour la guérison des maladies chroniques, ceux qui opèrent longuement, et, au contraire, ceux qui font leur effet en peu de temps pour la guérison des maladies aiguës, lesquelles , suivant leur nature, indiquent déjà & des changemens fréquens. §281. Le véritable artiste dans l'art de guérir se gardera de prendre en affection particulière certains II I 1 > a - 1 ♦ . fc , m^ % (i) (par exemple , le mercure incline à produire des ulcères ronds à bord élevé, enflammés «t douloureux ; mais il ne peut manifester ce symptôme ^après plusieurs jours, et même, dans de certaines personnes ^ après plusieurs semaines : de là vient que l'usage intérieur, du mercure, dans la maladie vénérienne , ne peut guérir les chancres qu'après un espace de plusieurs jours. J

(331) remèdes que^ par hasard , il a eu occasion de trou▼er souvent eonf^aableâ et d'employer avec un heureux si^ccès* Une telle prédilection fait que l'on néglige de se servir des autres remèdes qu'on a employés plus rarement, et qui pourraient pourtant être plus homœopathiques pour le cas en question , et par conséquent plus salutaires. § 282. Un sage médecin se gardera de même de négliger, par une méfiance déplacée ou par d'autres fausses raisons, l'usage de certains remèdes qu'il a employés dans tel ou tel cas avec un succès malheureux , parce qu'il les avait mal choisis. Il se se souviendra toujours de cette vérité : Que parmi tous |les médicamenjs, celui dont les symptômes ont la plus grande ï^essemblance avec cetix de la maladie en question mérité uniqUetiitit la préférence; il se souviendra toujours, dîs-je, qu'aucune petite passion ne doit influencer sur un choix aussi sérieux. § 283. Comme il est aussi nécessaire que convenable au but du procédé homœopathique que les doses des médicamens soient très petites , il est facile de concevoir que, durant une telle cure, il faut éloigner de la diète du malade toutes les choses qui

l i I m H (332) pourraient avoir sur lui une influence médicinale
 quelconque , afin que Pefifet d'une dose aussi mince ne soit pas surpassé et
 anéanti par une irritation médicinale hétérogène (i). f S 284.] S ^ C'est
 surtout dans les maladies chroniques ^ qu'il est nécessaire de rechercher
 exactement de pareils obstacles à la guérison; car ces maladies ont été pour
 l'ordinaire engendrées et nourries i par de semblables choses nuisibles , et
 par d'au9 très fautes dans le régime , qui échappent aux malades , ou qu'ils
 ne reconnaissent pas pour ' telles (a). (i) Les sons les plus doux d'une flûte
 qui, en se faisant entendre de loin pendant le silence de la nuit, pourraient
 élo* ver une ame tendre à des sentimens célestes et à un enthousiasme
 religieux, ne peuvent être entendus ^ et résonnent en vain, quand ils sont
 interrompus par le miaulement des chats ou par le cri enroué du hibou. (a)
 Par exempt, le café, le thé de la Chine et d'autres thés d'herbes , de la bière
 mélangée de substances végétales non V convenables à l'état du malade, des
 liqueurs fines préparées avec des épices médicinales, du chocolat épicé, des
 eaux de i senteur et des parfumeries de diverses espèces, des poudres et f
 des spiritueux pour les dents, composés de substances médit cinales, de
 petits sachets parfumés, des mets et des sauces fort ^ assaisonnées , des
 pâtisseries et des glaces aux épices, des soui pes mêlées d'herbes
 médicinales, ainsi que des légumes qui f • _ . . -i^ • _ _ . • _ _ ^ 11 II j • ^ ^^ \
 consistent en herbes et racines semblables , du vieux fromage

(333) § 285. ' Quant aux maladies chix>niques , le régirae le plus convenable que Ton saurait prescrire au mal|Mie consiste à lui faire éviter toutes les choses nuisibles qui troubleraient son rétablissement, et de lui faire observer justement le contraire des fautes qu'il a coutume de commettre; par exemple^en lui ordonnant de s'égayer l'esprit , de se donner de l'exercice en plein air , de faire usage de mets et de boissons convenables, nourrissantes et non médicinales j etc., etc. et des noarritures animales déjà patrëfiées ou douées d'effets médicinaux accessoires (comme la diair et la graisse de porc , de canard et d'oie, ou du veau trop jeune) : toutes ces nourritures doivent être éloignées soigneusement du malade. Il faut encore lui défendre Tusage immodéré des jouissances de la table, l'abus du sucre et du sel commun , ainsi que l'usage de toutes les boissons spiritueuses. De telles personnes doivent aussi éviter la trop grande chaleur des chambres , une vie sédentaire dans l'air eofermé des appartemens , Tallaitement^des enfans , le trop long sommeil après le diner, les plaisirs nocturnes, la malpropreté, les voluptés contre nature , l'affaiblissement des nerfs par la lecture de livres lubriques; toute occasion à la colère, au chagHn et au dépit, le jeu passionné, les travaux forcés de l'esprit, le séjour dans une contrée marécageuse, la demeure dans des appartemens qui sentent le renfermé, des besoins urgens^ etc., etc. Toutes ces choses doivent'être éloignées pour, que la guérison ne soit pas empêchée ou rendue impossible. ^

(334) § 286. Pour ce qui est, au contraire, de la diète dans les maladies aiguës , l'instinct de la conservation de la vie s'éveille ici avec tant de clarté, et parle avec tant de précision , que le médecin n'a besoin que d'ordonner aux personnes de la famille et aux gardes-malades de n'opposer aucun obstacle à ce guide de la nature, soit en refusant au malade des nourritures et des boissons qu'il demande avec instance, soit en lui persuadant de prendre telle ou telle chose nuisible. J'excepte cependant de cette règle, que je viens de donner par rapport aux maladies aiguës en général, le cas où le malade a l'esprit aliéné, § 287. Il est vrai que les mets et les boissons que la personne atteinte d'une maladie aiguë demande sont pour la plupart des choses palliatives,, qui lui procurent un soulagement momentané ; mais elles n'ont point de qualités proprement médicinales, 'et sont pour ainsi dire conformes à une espèce de besoin du malade. Pourvu que ce contentement soit renfermé dans de justes bornes, les obstacles que cela pourrait mettre à la destruction radicale de la maladie ne sont qu'insignifiants, et sont bientôt compensés et surmontés par la puis-

The text on this page is estimated to be only 24.38% accurate

C 335) sance du remède homœopathique et par la force vitale mise en activité , comme aussi par la récréation que la jouissance de Tobjet ardeiymment désiré procure aii malade. § 288. Le véritable artiste dans lart de guéMr doit avoir entre ses mains les médicamens les plus forts et les plus purs, s'il veut se fier à leur vertu curative; il faut donc qu'il les connaisse lui-même dans leur pureté* § 289. C'est pour lui une affaire de conscience , d'être per3uadéy dan^ chaque cas de maladie, que le maUdç hq prend que le véritable médicament. ■ § 290. La vertu médicinale des substances du règne . animal et du règne végétal a lé plus d'activité , tant que celles«ci se trouvent encore dans l'état de crudité (x). (i) Teates les substances erues du règne animal eu végétal ont plus on moins de vertus médicinales, et peuvent dianger l'élat de santé de i^homrae, chacune de la manière qui ksd est propre* Les piaules %t les animaux dont nous nous servons pour notre nourriture ont l'avantage sur les autres, qu'ils con

(336) § 291. Pour ce qui est des plantes qui soient endémiques^et que l'on peut recevoir encore fraîches. tiennent plus de parties nourrissantes , et en diffèrent encore en ceci, c'est que leurs vertus médicinales ne s'obtiennent pas très violentes, et qu'ils en perdent aussi la plus grande partie par la préparation qu'ils subissent dans la cuisine et dans l'économie; comme par le pressurage du suc nuisible, tel qu'il arrive à la cassave dans l'Amérique méridionale ^ comme par la fermentation, par exemple, celle de la farine du seigle dans la pâte dont on fait le pain , ainsi que celle de la choucroute, des concombres aigres, etc., etc.; comme par la fumigation et par la force de la chaleur, tel qu'il se fait en cuisant ces nourritures simplement, ou en les cuisant à l'étuvée, ou en les grillant, ou en les rôtissant, ou en les faisant frire, etc., préparations qui détruisent ou subtilisent les parties médicinales ; ensuite aussi par la mixtion du sel commun, du sucre, et surtout du vinaigre (par exemple, aux sauces et aux salades), qui servent d'antidotes, et font perdre à ces substances leurs qualités nuisibles. Mais aussi les plantes douées des qualités médicinales les plus fortes les perdent en grande partie ou entièrement par les préparations susdites. Les racines de toutes les espèces d'iris, du raifort, de l'arum et des pivoines, perdent toute leur vertu médicinale quand on les fait sécher parfaitement. Le suc des plantes les plus violentes devient souvent une masse bitumineuse et privée de toute force, par la chaleur que l'on emploie dans la préparation ordinaire des extraits. La longue conservation suffit déjà pour ôter toute force au suc pressuré des plantes les plus mortelles : l'air. étant tempéré, il passe de lui-même rapidement en fermentation vineuse (ce qui lui fait

•• (.337) • on se rend maître de leur puissance médicinale de la manière la plus parfaite et la plus certaine^ en mêlant de suite leur suc fraîchement pressuré avec une quantité pareille* d'esprit 4fi vin. Après que Ton a laissé reposer cette mixtion pendant up jour et une nuit dans un verre bien bon-* chef on décante la liqueur claire du sédiment filamenteux et glaireux qui s'est précipité, et on le conserve pour Fusagt médicinal (i). L'esprit de déjà perdre beaucoup de sa vertu médicinale), et immédiate* ment après en fermentation acéteuse et putride, ce qui le prive entièrement de toutes les facultés qui lui étaient propres; le sédiment Ijarineux qui se précipite alors au fond du vaisseau est aussi innocent que tout autre amidon, hes herbes vertes étant couchées en grande quantité les unes sur les autres, perdent déjà la plus grande partie de leurs qualités médicinales par évaporation. (i) Buchholz, dans Taschenbucb fur Scheidekiänstler und Apotheker, auf das Jabr i8i5; Weimar, Abtheilung L vi., assure à ses lecteurs : Que l'on doit cette excellente manière de préparer les médicameos à la dernière campagne en Russie que c'est de ce pays qu'en l'année i8ia elle est venue en Allemagne.'(Le critique qui a parlé de cet ouvrage 4ans la gazette littéraire de Leipzig, de 1816, n" 8a, vUe contredit pas non plus cette assertion.) Mais, en alléguant cette découverte et cette ordonnance avec les mêmes paroles dont je me suis servi dans la première édition de mon Organon, de 1810 (V. § 23o et la note), il passe sous silence que c'est à moi que cette découverte doit son origine, et que c'est moi qui l'ai publiée dans ce livre déjà deux ans avant la campagne de Uussie; il le passe sous silence, en suivant le noble usage des Allemands, d^être injuste envers le mérite de leurs compaaa

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

\ ' (338) I vm empêche à TInstant même toute fermentation J du suc des plantes , et la rend hnpossible aussi pour l'avenir. Une telle mixtion étant cons^vée \ dans des verres^ bien bouchés et cadiés à la*himière dut soleil , la vertu médiicîiiafe du suc des. plantes se cometve pdur toujoum dans un état pariait e|in€ortuplible(i). « i***— w^fcfc» > t tmtmAiJtÊ.l.M^mJL^t^m^iHâm^Jmm^li'^^tmmmé^itiêé triotes. On aim^ inieait iuppoier 4fn*ntit découverte est venue des dës^ts de l'Asie, que d'en laisser llionneur à an Allemand â qui il est dû. Quel temps ! Quelles mœurs! il est vrai que jadis oti mêlait aussi quelquefois de Tesprit de vin avée des stics de pfantes, par exemple, pour les conserver petfdanf quelqne lempi avant d^en faire des extraits; mais on ne le fit jamais dans l'intention de les faire prendre sons cette forme comme remédies. (t) Qttoique des parties égales d^esprit de vin et de suc fraieieiffeint preteuré soient pour Tordhiaire Ta proportion la plus convenable pour effectuer la précipitation de la matière fila«honteuse et glaireuse, if y a pourtant des plantes qui ont beau conp d'humeurs tenaces (pat exemple, là consoude, Ta pensée, etc.)^ et d^autres €^tâ ont une surabondance de matière glaireuse (par exemple, la petite clgûe, la scropbulaîre etic.) , oîi, danis la règle, on a bésohi d'une double (juantité ^d'esprit àé vîtt po

The text on this page is estimated to be only 16.48% accurate

(m) Pour <5d qwî é!Jt dcis tégetâui , des écùtce^ , dès 9€fi*wnc;6\$'e« d^ tûcitié^ exotiques, qtre Tôtf né peat tête^cÂf fraîdhes/, tin itaëdefdn sage né sera }âi4niai\$' attseà! et édttle' pour* croire qae ies poudres que l'on £sut pa«6ep pour des préparations des substances susdites le soient en ^iïet'f mais iil se^ cokvaincra liii-même de leuF piureté tant qn^eUe» se troarent encore dans Fétiert de crudité et d*intégrité, ataiït qo'if en fesse fe ùioindre emploi rté* dîcinal(i). (i)' Pdttrlcsr (idlisetv^r Côttrfift'e' poudres, on a besoin d'une ptéamidiirii que, poûi^ l*ofâikiairâ, où ignorait jusqu'à présent dans ?es piiatmacicfs , de façon què fon né pouvait garder rûèrht dés poûdri^s prépatées âaitié dés verres bien bouchés. Les sutetaices' végétales, même tbut-^-fait sèches, qui se trouvent cttûorfedan^ Y état dfe crudité et d*intégrité, contien-n«int pouttatat utre* cei:taîne' portion (f humeurs visqueuses, qui est' ià conditîdn éssentidie de là cô&éi^ence de leur parenchyme. Cette pôrtîôtt d^tiumetirs u'empêchè pas que la drogue entière éi non pulvérisée fie reste dans un état de sécheresse tel qn^l e^t fiécëssaii^ pour fa reû'd^e incorruptilité; mais elle est surabdildante pôû* l*ëtal d'ûrié poudre fine. il s'ensuit qu'une f^trbâtancCfâtiimalé ôû végétale, qui était' tout-à- fait sèche dans son état dPîttitégrité", donnera tiné poudre' un peu humide qamtâ (ht l'aura pulvérisée finénierit, et* que cette poudre ne potûtâ doue être Cotlâervée dans des verres bien boitchés sans se cort^mp'Te et sans moisir bientôt, si on ne l'a pas délivrée auparavant de cette humeur surabondante. Ceci s'opère mieux

/~\ 340) S 293. Comme les effets de tous les médicamens sont les plus certains et les plus faciles à comparer quand on les donne en solution , le médecin sage emploie tous les médicamens sous cette forme (i) > en étalant la poudre sur un plat de fer-blanc à bords relevés, placé en bain-marie, et en la remuant jusqu'à ce que toutes les petites parties ne s'agglomèrent plus, mais s'éloignent et se dispersent facilement comme du sable fin. Quand les poudres sont parvenues à ce degré de finesse et de sécheresse, on peut les conserver* pour toujours, sans qu'il s'y mette jamais de la moisissure ou qu'il s'y engendre des mites , pourvu qu'on les garde dans des verres bien bouchés et bien cachetés, et que l'on dérober ces verres à la lumière du jour, par exemple, dans des boîtes et des caisses couvertes. Quand les substances animales et végétales ne sont pas conservées dans des vaisseaux scellés de manière à ne pas laisser pénétrer l'air et cachés à la lumière du soleil ou à la lueur du jour, elles perdent toujours de plus en plus leurs vertus médicinales, même dans l'état d'intégrité , et bien davantage encore dans l'état de pulvérisation. (i) Quand on dissout les sels métalliques dans beaucoup d'eau, ils se décomposent et se corrompent bientôt; on ne peut donc pas les raréfier dans l'eau pour en faire un emploi thérapeutique (aussi l'eau n'est-elle, en général, pas assez propre pour être instillée). Il y a beaucoup de sels métalliques qui ne se laissent pas résoudre immédiatement dans de l'esprit de vin ; mais quand ils ont été une fois dissous dans cent parties d'eau , le médecin peut les raréfier ensuite avec de l'esprit de vin autant de fois qu'il le croira nécessaire , sans qu'ils se précipitent. On peut donc observer à l'égard de tous ces rois 1 \

« (341.) à moins que leur nature ne demande absolument qu'on les doque en poudre. Toutes les autres formes qui enveloppent., pour ainsi dire, les médicamens, comme les pillules, les électuaires, etc., ne sont pas recommandables, parce que l'influence des médicamens sur la fibre vivante en devient incertaine et indéfinie. 294. Les substances animales et végétales exotiques que l'on ne peut avoir que sèches, doivent être pulvérisées et dissoutes dans de l'esprit de vin ayant une force certaine et stable. Ces teintures contiennent les vertus médicinales de ces substances dans la plus grande abondance, et les conservent pendant plusieurs années dans un état parfait et incorruptible, pourvu que l'on bouche bien les verres dans lesquels on les garde, et qu'on les dérobe à la lumière du soleil et du jour. Mais la lumière du jour réduit[^] au bout de quelques années, toutes ces teintures en une liqueur acéteuse, qui ne possède plus rien des vertus médicinales primitives (i). Je décris le procédé que j'ai décrit dans l'avant-propos, à l'article Arsenic qui se trouve dans mon ouvrage *Reine Arzneimittel* tome IV; l'arsenic, le cuivre acéteux, le plomb acéteux[^] l'antimoine tartreux (tartre émétique), peuvent servir d'exemples. (i) Ce ne sont que les semences farineuses des fleurs de la

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

(. 342) § 295. Quelques subétances demandent que leur preliène résokitioii se fas^e avec de l'esprit nitreux duknfié , ou aree des naphtes , par exemple , avec du phosphore. Mais les raréfactions ultérieures de ces teintures, qui sont nécessaires pour l'emploi homœopathique y doivent être faites avec de l'esprit de vin, parce que les liqueurs susdites ont ⁿ vertu médiⁱâte spécifique et différente de celle de la substance qu'on vient 'de résoudre. S 296. Pour ce qui est des préparations des substances métalliques j des sels , et d^autres semblable^e, dont la pureté n'est pas évidente au premier regard , le médecin consciencieux les fera faire sous ses yeu^f . Quant au soufre,, aux métaux soufrés, et aux métaux en général, le mieux sera de les donner, en poudre. Par rapport aux métaux, cela est déjà nécessaire, par la raison que la solution I! -Ty—rrrrr mpifis prçpr^s à V^{xi}9^{ûifn} 4^{ip}rf Yftiufi ^éipMiaies par r^sprit de yin^M 4pive^f dpoic é[«] «niiplpy^fia en poudre. Il en est encore de même de quelques autrej^e s^{mei}ce^e, par exemple, des ^{Bjicdrde}, gUm e[<]

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

(343) leurs vertus médicinales. Les métaux qui ne se laissent pas réduire en poudre impalpable perdent encore moins de leurs qualités spécifiques dans la solution acéfeuse. S 297. On ne doit employer dans aucune cure plus d'une substance simple à la fois. § 208 Il est inconcevable qu'on puisse encore douter s'il est plus conforme à la nature et plus raisonnable d'employer à la fois, dans une maladie, une seule matière médicinale bien connue ou un mélange de plusieurs matières (i).) I ■ « Il I I ■■! (i) L'absurdité de ces remèdes composés « déjà été reconnue par des hommes de l'école médicale ordinaire, quoiqu'ils suivissent dans la pratique le trantran éternel, contre leur propre persuasion. C'est ainsi que Marcus Herz (dans Hs^and's Journal der practischen, Arzn. II, p. 33) exprime les troubles de sa conscience de la manière suivante : « Si nous voulions « guérir un état d'inflammation, nous n'employ

(344) 29[^]. Le vrai médecin trouve dans des remèdes simples , isolés et non mélangés , tout ce qu'il peut « taire, etc. Nous aimons mieux composer plusieurs de ces « médicameⁱ^ , en comptant sur leur ^et commun , ou nous « mélangeons même des remèdes hétérogènes, ignorant le« quel est conforme par sa vertu au cas présent, et abandon^{nai}^ ainsi au hasard si l'un, de ces médicamens veut opérer « ou non le changement désiré. C'est ainsi que nous employons « très rarement des remèdes isolés pour exciter la sueur, pour tt corriger le sang, pour détruire des stagnations d'humeurs, « pour seconder l'expectoration , et même pour évacuer les « premières voies. Toujours les ordonnances que nous faisons « à cette intention sont composées , presque jamais simples et « pures; moyennant quoi les expériences que nous faisons par « rapport aux matières simples contenues dans un tel mélange « ne peuvent non ply être pures. Il est vrai que nous établis^{sons}, selon les[^]règles de l'école, un certain rang parmi les '

(345) désirer 9 c'est-à-dire , des puissances morbifiques « artificielles qui , par leur force homœopathique , peuvent parfaitement surpasser, anéantir et guérir pour la durée les maladies naturelles. Or, comme , c'est un principe de sagesse, « Qu'il ne faut jamais «vouloir effectuer par une pluralité de forces ce «que l'on peut produire par une seule,» il ne lui viendra jamais en idée de donner comme remède autre chose qu'un seul médicament simple à la fois. ' En second lieu, il sait aussi que, supposé même , que l'on ait examiné les effets spécifiques des médicaments simples sur un homme sain , la manière dont deux ou plusieurs substances médicinales mêlées ensemble se contrarieront et se modifieront réciproquement dans leurs effets, nous restera pourtant inconnue. D'un autre côté, en employant une substance médicinale simple contre une maladie dont la totalité des symptômes est exactement connue, il sait que ce remède sera parfaitement et uniquement salutaire, s'il a été « par un tel remède composé, comme le résultat de tous les « médicaments qu'il contient, et nous ne pouvons jamais absolument « traire de là une expérience pure sur l'effet exclusif d'un seul « d'entre eux. En vérité, nous connaissons encore trop peu « les qualités essentielles des médicaments , ainsi que les combinaisons infiniment variées qui se forment entre eux par leur action.

The text on this page is estimated to be only 12.40% accurate

y ^ \ (346) chpisi homcBopatbiquement. Sti^>08é nieme le cas le plus inalbeurêux , que le remède choisi ne fut pas tout4'£iil: confonoe au mal par rapport à I9 ressemblance des symptômes^ et qu'il ne fut donc pas secourable , un tel médicament sera pourtant toujours utile, eo ce qu'il aiigmeotera la (x>nnaissance de la qualité des remèdes : car, en «excitant, dans un tel cas, de nouvelles incommodités, il confirm^a les symptômes qu'il avait déjà montrés ailleurs dans des essais faits sur des hommes sains; avantage qui cesse dans l'usage de tous les remèdes composés (i). § aoo. La coi»fornîité d'gn médi^auiant pour un certain cas de maladie ne se fonde ps^s seulement sur ce qu'il est pai^ftement homa^patbique , mais encore sur lagrapdeur néces^saire, ou plutôt fur la petitesse convediable de la dose dans laquelle on le fait prendre. Si l'on donne une dose trop forte d'un remède tout-à-fait homœopatbique elle nuira (1) Le fiié

The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate

(347) ■ cerlain^rnenf; au mal^^de, quoique le ipédicament fioit salulaire d^ sa nature; car l'impre^âic^ qu'il fait ie^t pli^ forte q\jÇi} fyesi nécessaire^ et elle* e\$); d'autant plus js^nsible que , moyennant sa vertu homœopathique , il attaque justement les parties qui sont déjà le plus affectées par la maladie naturelle. § 301. C'est là fa raison par laqui^Ue un médicament UomQpppathiq.u^ devient tpajours nuisible quand Qix le adonne çn tr.Qp grande djo^e, et les suites fâcheuses augmentent progiessivement avec la grandeur de la dose même. Mais la grandeur de la dose est encore d'autant plus nuisible que le remède étoit plus homœopattique, et elle fera bien plus de mal qu'une dose également grande d'un médicament alk^thiqq^, ^ç'estrà^dire , d'un remédia qui fif \$e trouve e^n aux^uu rapport avec la maladieij car alor\$ l'aggrave^neQlaomœoppaithique, c'est^-dire, la i»aladi^jaftifilab)e à la nii^ladie i)atpreUe,iÇt qui ^st pi'oduite àtina le^ pa^ti^ de J'or^nMm^ h&s plus souffrantes et les plus irritées de celle^ci^ monte jusqu'à un degré nuisible, au lieu qu'elle eut effectué)a guéridon d'il ne manière douce, rapide et certaine, si elle n'était ^m^itée qi^e jusqu'au degré nécessaire. Il est vrai que le malade ne souffre plus de sa maladie primitive, car celle-ci est anéantie homoço3

(348) pathiquement ; mais il souffre d'autant plus de la maladie médicinale , et ^ensuite il ne souffre pas moins de l'effet secondaire ou de l'état opposé que produit l'organisme , ainsi que d'une débilitation inutile. § 302: Par la même raison qu'un remède est d'autant plus efficace et merveilleusement secourable qu'il a été choisi aussi homœopathique qte possible, par la même raison un tel médicament sera d'autant plus salutaire, que sa dose approchera davantage du degré de petitesse le plus convenable pour une guérison douce. § 303. Il s'agit à présent de savoir quel est ce degré de petitesse le plus convenable pour porter aux malades des secours aussi doux que certain^; c'est à dire, il s'agit de savoir combien chaque dose d'un médicament homœopathique , choisi pour un certain cas de maladie, doit être petite pour opérer la meilleure guérison ? Ce n'est pas par des conjectures théoriques que ce problème peut être résolu ; ce n'est pas par elles que Ton peut fixer , à l'égard de chaque médicament , quelle doit être la petitesse de sa dose pour suffire au but homœopathique et pour effectuer une' guérison aussi» rapide 1/ *

r I (349) que[^] douce. Non, les scrutations de rèsprit et les argumentations subtiles n'en viendront jamais à bout. Ce n'est que par des essais purs, des observations scrupuleuses et des expériences exactes qu'on y parviendra. Il serait absurde de vouloir objecter ici les grandes doses que donne là pratique ordinaire; car ces grandes doses, contenant des nlédîcamens qⁱ4 ne se trouvent dans aucun rapport analogue avec la maladie (remèdes allopathiques), ne touchent pas homœopathiquement la partie souffrante de l'organisme, mais seulesieit les parties qui ne sont pas affectées de la maladie naturelle. On ne peut donc tirer de tout ceci aucune conséquence contre la petitesse des doses que prescrivent des expériences pures pour les cures homœopathiques. S 304. S Or, ces expériences pures offrent, sans exception, le résultat suivant : Quand la maladie ne se fonde pas évidemment sur une corruption considérable d'un viscère important , la dose n'est jamais trop petite, si elle peut produire, immédiatement après avoir été prise, des symptômes semblables un peu plus Torts que ceux de la maladie naturelle (petit aggravement homœopathique (V. § 164-167); en ce cas elle est toujours plus forte que la maladie en question, et elle est capable de la surpasser, de l'anéantir et de la guérir d'une manière

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

(350) durable , supposé toutefois que Ton éloigne du malade toute influence médicinale hétérogène. § 305. Ce principe inébranlable tiré de l'expérience, nous donne la mesure selon laquelle il nous faut diminuer les doses de chaque médicament jusqu'au point où elles ne produisent plus qu'un effet à peine sensible après qu'on vient de les prescrire (i). Ne nous laissons donc pas troubler par la petitesse du degré de diminution jusqu'auquel il nous faut descendre ; ne nous laissons pas non plus troubler par le bavardage des médecins vulgaires ^ qui, accoutumés à se former seulement des notions bien matérielles, trouvent incroyable qu'une dose aussi infiniment diminuée puisse encore être efficace : leur bavardage ne signifie rien, lorsqu'une expérience infallible nous le prouve (2). I ■ I ■■ I > II < I . I I I < t. (i) J'ai déjà travaillé d'avance à cet égard pour les médecins homéopathiques ^ et je leur ai épargné mille essais, en leur indiquant les raréfactions nécessaires de plusieurs médicaments pour l'emploi homéopathique. Ces indications se trouvent dans les appendices de plusieurs ^ à l'occasion de mon ouvrage Méthode de l'ars thérapeutique ^ surtout dans les dernières parties. J'avoue cependant que des expériences plus récentes m'ont obligé de raréfier encore davantage Quelques médicaments, pour m'approcher toujours de plus ^ plus de la perfection dans cette excellente méthode de guérir. (2) Qu'ils se fassent expliquer par des matérialistes, qu'en {

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

• i (351) § 306. ' ^ 1 Chaque mâtfdie â une inclrnatkm
iiitroyable à cfianger de Aature par* dês remèdes qui Itii conviennent selon
la ressemblance des symptômes. divisant une substance en autant de parties
que l'on voudra , la plus petite partie que Ton puisse s'imaginer contiendra
pourCast toujours quelque chasâ de cette inbstance entière , et que, par
conséquent, tKtte petite partie, ner pourra pas devenir UB^ riei* — Q'iU
se fassent dire par les physiciens, qu'il y a des puissances extraordinaires
qui n'ont eependapt aucun poids ^ par exemple , le calorique, la matière
lumineuse, etc. , puissances qui sont donc encore infiniment plus légères
que le contenu médicinal des plus petites doses homœopathiques ! — Qu'ils
pèsent le poids des pâvoles lÉiortifiantes qui causent une fièvre bilieuse à la
personne affectée , ou le poids de la nouvelle affligeante de k mort d'an fils
uniqtie, laqijj^lLe occasion e la mort de la m^e! — Qu'ils touchent
seulement pendant un quart d'heure i^i aimant capable de porter cent livres
de poids , et les cEôuléurs qu'ils en sentiront leur apprendront que des
influences impondérables peuTent âtissi proâuire sur Fhomme les effets
iÉlédictiaux- Ictai pin» viôlensrf -^^ Eâût^ que cetix parmi em qtii aofll
d'uic eomplexiMi faâile se fesseiA toucher le creux de l'estomac, seulement
pendant qu

u ^ » (352) Il n'y a point cThomme, quelque • robuste qu'il soit ,
 quand méfite il ne serait sujet qu'à un mal chronique ou à un mal soi-disant
 local ^ qui ne g sentit bientôt dans la partie soi:^ante le changement le plus
 agréable , après avoir pris^ dans la plus petite dose possible le remède qui
 lui con • venait homœopathiquement ; en un mot , cet homme éprouvera,
 dans son état de santé^ uh plus grand «hangement par ce médicament , que
 n'en éprouverait un nourrisson d'un jour, mais qui se porte bien. N'e^t-elle
 donc pas insignifiante et ridicule , cette incrédulité purement théorique, qui
 se ûède de ces preuves infaillibles de l'expérience ! § 307. Que la 4ose du
 médicament soit aussi petite que Ton voudra , mais qu'elle puisse seulement
 jproduire le moindre aggrèvement homœopathique , elle affectera
 cependant de préférence les parties souffrantes de l'organisme qui .sont déjà
 extrêmement susceptibles d'une irritation semblable à la leur , et elle
 changera cet|e maladie naturelle en une maladie artificielle qui lui sera très
 semblable , et la surpassera même un peu en force. En substituant donc à la
 maladie laaturelle une maladie artificielle, comme destructrice dîe la
 première y nous, faisons .que l'organisme ne souffre plus que de la maladie
 médicinale , qui selon ^a i i

• (353) nature, à cause de la petitesse de la dose, disparaît
 bientôt j^ de façon que le corps reste libre de toute souffrance, c'est-*à-dire ,
 sain d'une manière durable. • , * •". §308. » \\ i Or, pour procéder* d'une
 maiiie tout-à-fait coilforme à la natpre , un véritable médecin administrera
 son remède homœopathiique bien choisi dan^ une dose aussi petite qu'il est
 précisément * nécessaire pour surpasser et anéantir la maladie en question.
 Quand même^ par une erreur pardonnable à la faiblesse humaine , il aurait
 choisi un médicament inconvenant, le dommage qui en résultera sera si
 insignifiant, qu'il pourrj être bientôt réparé par la force vitale et par un
 second • remède plus homœopathique , que le médecin " . fera prendre
 .au«malade. dans une dose également petite. m m '■ ■ § 309*. * ■ • L'effet
 des closes ne diminue pas en proportion * » - égale du contenu médicinal,
 surtout dans les ra- ^ réfactions qi>e l'on fait subir aux médicamens pour
 l'usage Homœopathîque. Par exemple : Huit gouttes d'unie ^teinture
 médicinale par dose ne font pas un effet quatre if^is aussi grand que deux
 gouttes , mais n'opèrent à peu près que le »3 • t (

The text on this page is estimated to be only 10.85% accurate

>. 7* (351) . doHlile ^feC de dans gonttw par dose. Di» même*, i
^i" une goatted'^n^ «Rhcttire composée^ d'une gouttff de teinturo mr dix
goâtffes d'une U(|ii8ur AOti^ nq^édicinale , ne fera pas un effet dix fois
plus* grand que ne ferait une goutte d'Une mixture dix / fois plus raréfiéc^
mais eHe n'opérera k peu près ' que ie double effet d une goutte de la
dernière najxture; et €'e9t MB&i que celte pricigreMiîou con* tinue de
d^s^eudre suivant kr vttèm& lot , àê £»fOft i q^'upe gpulite de la dernière
raréfactiô» fait en' Qwe tQui

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

.■*-)(355) § 810. La diminution de force du médicament nécessaire à l'usage homœopathique est aussi secondée par la diminution de volume de la dose ; je veux dire : Quand , au lieu d'une goutte entière d'une teinture raréfiée , on ne donne qu'une très petite partie d'une telle goutte par dose, l'intensité de diminuer l'effet est égale à la part remplie d'une manière très convenable. La raison est la suivante : l'effet de la dose ayant été diminué, il s'ensuit qu'un moindre nombre des nerfs de l'organisme animé peut être touché par elle ; ces nerfs communiqueront la force du médicament également à l'organisme entier , mais cette force se trouve plus petite § 311. Par la même raison, l'effet d'une dose homœopathique augmente, si l'on agrandit le volume de la liqueur dans laquelle on la résout pour la faire prendre au malade, quoique le contenu médicinal reste le même ; car ici le remède agit sur une plus grande surface de nerfs sensibles qui reçoivent son effet. Quoique les médecins théoriques soutiennent qu'en faisant prendre la plus grande quantité de liqueur, on affaiblit l'effet du remède, l'expérience prouve tout le contraire. « ■ • I »

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

(356) pourtant qu'il arrive justement le contraire , au moins dans l'usage homœopathique des médicamens(i). § 312. Il faut cependant remarquer ici qu'il y a une grande différence si ce mélange de la dose médicinale avec une certaine quantité de liqueur se fait légèrement et imparfaitement, ou bien si uniformément et si intimement , que même la plus petite partie de cette liqueur raréfiante contienne une quantité proportionnelle du contenu médicinal ; car, dans le dernier cas, le mélange a bien plus augmenté la force médicinale de la dose que dans le premier. On pourra conclure de là , de quelle manière il faut arranger les doses lorsqu'on veut diminuer, autant que possible, l'effet pour les administrer aux malades les plus sensibles. « § 313. • L'effet des médicaments liquides sur notre corps se fait d'une manière si pénétrante, la rapidité - '■' '■' ■' ■' '■' } I ■ - .11 ■ I .11.1 -I ,. (i) Ce ne sont que les plus simples de toutes substances irritatives, c'est à dire]in«ct l'esprit de vin qui diminuent leur effet échauffant et enivrant, quand on les raréfie dans beaucoup d'eau. # r •v •. ^ ♦

(357) et la généralité avec laquelle il se propage , du point de la fibre sensible et douée de nerfs qui en est touchée la première, par toutes les autres parties du corps, est si inconcevable, qu'on est presque tenté de le nommer un effet spirituel (dynamique , virtuel). s 314. Toute partie de notre corps douée du sens du toucher est également capable de recevoir l'influence des médicamens , et de k propager sur toutes les autres parties. ■ s 315. \ Outre l'estomac , il y a encore la langue et la bouche , qui sont les parties les plus susceptibles des influences médicinales. Cependant l'inférieur du nez, le canal intestinal, les parties génitales, ainsi que toutes les parties très sensibles de notre corps, sont presque aussi propres à recevoir les effets médicaux ; c'est pourquoi des places pnvéq3 de peau, des parties blessées ou ulcéreuses , permettent aux médicamts une entrée presque aussi libre dans l'organisme, que s'ils avaient été pris par la bouche. . * • f » «

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

(358) §316. Même des organes ayant perdu le sens qui leur est propre, par exemple, la langue et le palais privés du goût, ouïe nez privé de l'odorat, cbdi-* muniquent cependant l'effet du remède , qui agit immédiatement sur ettx , à tous les autres organes du corps, d'une manière aussi parfaite que s'ils n'eussent pas perdu leur faculté prikntive. S 317. Aussi la surface extérieure du corps qui est couverte de peau et d'épiderme est capable d'être affectée des médicamens, et surtoiit des liquides ; mais ce ne sont que les parties les plus sensibleisi de la peau qui sont le plus susceptibles de cette influence. § 318. - Or, dans dçs ca^ ou U est in^possible de laire avaler le remède par la bouche (i), et où nous ne pouvons ni ne voulons non plus l'insinuer dans le >«wita r (i) Cependant il suffit aussi que la petite, dose* d'un re* mède' homœopathique cofivenable ne &sse ^e demeurer quelque tempa dans la bouche sans être %Yalée ^onr qu'elle ta^eipce son effet entier sur tous les autres org4he&^ • 0 # • f

(359) corps par l'anus , nous pouvons produire presque le même effet sur des personnes délicates , *en leur appliquant une solution de ce remède aux parties du corps les plus sensibles, comn^e au bas-ventre, sur le creux de l'estomac, etc. (i). Il est cependant vrai qu'il faut alors 3e servir d'un médicament plus fort et moins raréfié ; moyennant quoi il devient presque impossible de garder toujours la^juste mesure dans la force de la dose, mesure qui est pourtant bien nécessaire à l'usage homœopathique des remèdes* 'III 111 I ■ I I I . I ■ ■ ■ . 0m (i) La méthode de frotter la peau avec le remède ne semble seconder l'effet de cdui-ci qu'en ce que la friction en général rend la peau plus sensible, et que la fibre en devient plus/ susceptible de sentir, pour ainsi dlire, la force du médic^n^ent, ^ et de communiquer à l'organisme entier ce sentiment modifiv catif de l'état de santé. Si Von frotte auparavant le côté intérieur du haut de la cuisse , et que l'on y fiisse ensuite appliquer de l'onguent mercuriel, ce médicament sera toiif aussi efficace que s'il avait été trituré sur la partie susdite, ou flTil avait été introduit dans le com>s par la friction , comme on a coutume de s'exprimer ; car il est fort incertain si, par ce procédé,^ il pénètre vraiment quelque chose de la substance métallique dans l'intérieur du corps, ou si les veines absorbantes en reçoivent quelques parties, ou si ni l'un ni l'autre n'a lien. FIN. * . f

The text on this page is estimated to be only 1.67% accurate

» r «1

TRAITÉ DE L'EFFICACITÉ DES PETITES DOSES

HOMŒOPATHIQUES (i). Comment est-il possible que de petites doses de médicaments extrêmement raréfiés, tels que l'homœopathie le prescrit, conservent encore de la force, et même une grande force? C'est ainsi que parle non seulement le médecin vulgaire et allopathique qui se complaît dans les grandes doses, mais même le novice dans l'art homœopathique tient aussi le même langage. Il me semble d'abord étrange que Ton puisse douter de la force suffisante de ces doses, voyant pourtant clairement qu'elles opèrent et qu'elles remplissent le but curatif proposé : or, ce qui arrive doit être moins étonnant. (i) Note du traducteur. Ce traité de l'auteur se trouve en tête du sixième «volume de sa Matière médicale pure. Ayant remarqué que la question des doses homœopathiques est une des choses les plus difficiles à concevoir au premier abord pour ceux qui prennent connaissance de la nouvelle méthode curative, j'ai cru faire quelque chose d'utile pour mes lecteurs d'ajouter à la fin de mon travail cette dissertation qui traite le sujet en question avec une clarté éminente. ,

«

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

(362) Cependant les adversaires, ne pouvant plus nier ées effets qui Matent aux. yeux, tâchent au moins de les reutlr suspects ou ridicutes , en se servant dé comparaisons illusoires. ir Si une goutte , disent-ils , d'une substance «médicinale si extrêmement raréfiée, était vrai» ment capable de produire quelque effet , il fauc draît qu'une goutte du lac de (îenève, dans c laqqelle on aurait instillé une goutte d'un méc dicament actif, renfermât autant de vertus méc dicinales, et même davantage; car la masse de « la liqueur raréfiante dont on se sert pour prête parer les remèdes homœopâtliiques se trouvé « dans une proportion bien phis exorbitante. » La cho^e principale, dans ces sortes d'llusions, consiste & mal comprendff e le mot de raréfaction (verdunnung)j mot dont il a fallu me servir en ps^riant de la préparation des remèdes homœopàthiqties, à défaut d*un terme plus propre au sujet en ques^tion. Mais , admettons pour le moment ^1a^ supposition inadmissible, que les do^&bomoèopatbtque^ soient préparées par i {ne mixtion ^lgaire d'une petite -paitie et ^txh^Aùct médîbJbàle dàtrs une étmrme quantité de liqueur non ihëdidnalë, là parabole susdite, inventée «pour déqi^rer Tbomœopatbie, et répétée à Tinfîn^^ ed dépit du boa seDft.><9era lodjo«irs irîâettse ett ^^tl^^opéiie^ Ckpnfneat 8«^ai^-fl possible

The text on this page is estimated to be only 16.61% accurate

(363) dans le iâti^de G^aère, il de fît une unibta ih^me de cette petite partie avec une masse d'eau aussi énorme^ de Êiçon ^que chaque goûtlé du lac fut imprégnée d'une pctt^iôn relative et \à. gôatte médicinale en c]fuestion ? Iiâaginez toutes les mécaniques possibles pour opérer un tel amalgame , imaginer qu'on mette à ce travail une longue série d'années, on n'en viendra jamais à boq|(. Il en sera déjà ain^i d'uiie quantité d'un volume moyen, par exemple, d'uti mUid d'eâU Imprégné d'une seule goutte de médicament ; il n'y a pas de machine au lâcionde qui soit èh état d'opérer, ici un mélange uniforme. Je passe sous silence que le iehangemetit intérieur et b diisô* lution chimique^qui se fait continueilett^nt dans les parties confstitutivês âe Téau àùràîétit déjà anéanti,

(364) • cinale, le mélange uniforme est cooioimé en peu de momens. On amalgamera en tout aussi peu de temps une goutte de cette mixture raréfiée à cent autres gouttes d'esprit de vin, de Èiçon qu'en continuant la même opération pendant une demi-heure , une goutte de teinture médicinale se trouvera , k Tégard ' de la liqueur raréfiante , comme un à un décillion. Si ion demande sérieusement que j'explique comment il est possible qu'une goutte d'une pareille raréfaction, et même une petite partie d'une telle goutte, puisse communiquer à l'organiscae malade la vertu curative entière du remède (f), je répondrai que l'inconcevable de la chose consiste uniquement en ce qu'on se méprend sur le mot raréfaction {yerdimnung) , et qu'on se forme des idées erronnées sur Fessence des substances médicinales. On a coutume de ne considérer les chose visibles et palpables dans la nature, et particulièrement les substances médicinales, que comme des matières mortes, et de n'estimer leurs effets que d'après leur mesure et Jeilr poids relatif. — Mais on ne réfléchit pas que nou& autre^ faibles mortels, Connaissant souvent à peine Ja surface des . - ■ * Il ' ~ (i) Supposé toutefois que lé remède ait été choisi aussi homœopathiquement que possible, et que l'état du malade n'ait été altéré paF aucune autre influence médicinale hétc-* rogène.

(365) choses j nous ne pouvons concevoir les véritables vertus des matières, et surtout des matières médicinales, qu'en faisant la plus grande attention à tous leurs effets, et en les jugeant sans prévention. Les substances médicinales (car c'est d'elles que nous parlons ici en particulier), ne sont pas des matières mortes dans le sens vulgaire; non, leur véritable essence est dynamique, et consiste en des forces immatérielles. — Elles nous semblent mortes quand elles se présentent à nos yeux * comme masses dans leur état de crudité, mais ce n'est qu'une mort apparente. Les facultés intérieures ne sont qu'enchaînées, et se trouvent, • pour ainsi dire, dans un état d'engourdissement dans lequel elles demeurent jusqu'à ce que l'industrie humaine les ait développées et mises en liberté, et leur ait ouvert une carrière analogue * à leur destination. Il est vrai que la plupart des substances médicinales manifestent déjà, dans leur état cru et massif, des effets * sur la santé de l'homme; mais * cette influence n'est qu'une ombre de leur véritable efficacité de cette puissance et de cette activité infinie dont elles sont souvent capables. En morcelant et pulvérisant les drogues entières, on augmente déjà en quelque sorte leur efficacité, et on peut se servir alors, pour le même but, de doses relativement bien plus petites. Après avoir avalé des noix vomiques de « A

The text on this page is estimated to be only 18.56% accurate

. (3(56) #iiiigt gràips d9i poidft» on ressAitîra un ^el bKta
inoûdr6 que d'un seul grain d'une poudre ordif • paire de cette drogue. Mais
la poudre étant ren-» due encore plus fine à force de la broyer plus • long-
temps , on n'aura besoin que d'une dose d'un poids dix fois moindre pour
opérer le même effet. -«- La vertu médi&inale de notre poudre de quinquina
, préparée d'écorces de la meilleure espèce, mais jpulvérisée d'après la
manière ordinaire, est V bien inférieure à la vertu médicinale qu'ejerce la
poudre impalpable d'Apgleterre , faite d'écorces moins bonnes, et donnée en
fdus petites dosest ' On voit déjà, par ceci, qu'il existe des degrés ■ de
perfection dans la préparacion des médicayens, et que la nécessité des
grandes doses diminuera « mesure que le développement des &cultéy
6cct]]* tes de la drc^ue a été poussé plus loin. Mais la pulvérisatkin la plus
fine des sub^nces médicinales ne suffit pas encore pour .les rendre a^si
efficaces qu'elles peuvent le devenir règlement. L'extraction de l'essence
médicinale au moyen^ de fortea teintures est préffirable, mais elle ne nous
mène pas encore au derilier dêfgre. 'Cve goutte.de teinture de. quinquina ^
contenant la dixième partie d'un grain, a' déjà plq^ d'activité qu'un graiq
entier de la poudi^e* impalpable d'An^ gleterre; d'où l'on peut présumer
qucr la solution des substances médicinales dans des liquides augmepte le
développement de leurs forces, et per* met de diminuer davantage les doses
pour rem* t « •

The text on this page is estimated to be only 10.38% accurate

**j; nf ^ I (367)• fj^r l^ méine but!; CepencUuat les âlcoltiëa clyna« miques du remède, concentrées de c^te manière ^n une teinture , ne font encore que commencer à 3e déployer. Ce n'est que par^Ja préparation des médicamens d'après la méthode iiomœopathîque, que l'on parvient à dégager entièrement leurs vertus hifmatérielle^i , et qu'on leur ouvi% une carrière in« fi^ie. pour exercer leur immense activité. Mettes une goutte de kdite teinture de quin* ' quina dans un verre rempli de eent gouttes d'esprit de vin (ou d'un autre liquide également in

(368) tion de l'efficacité du remède ; quelque grande . ^ que soit la prépondérance du volume de la liqueur non médicinale successivement employée, ^ à l'ég^d de la goutte de teinture médicinale concentrée dont on s'était servi au commencement. Une goutte d'une mixture extrêmement raréfiée produit encore sur le corps de l'homme tous les effets que l'on pouvait, en général , attendre du médicament en question. La différence de l'activité d'une telle liqueur raréfiée, ou, pour me servir de termes plus justes, d'une liqueur contenant des vertus médicinales portées à un point extraordinaire, la différence, dis-je^ entre une pareille * dose et une autre d'une teinture médicinale^ concentrée, est simplement, que la première influe d'une manière infiniment plus passagère, avantage inestimable dans le traitement de toutes les maladies aiguës et de certaines maladies* chroniques. On remplit de cette liqueur le médicament qu'on aurait atteint en employant la teinture concentrée, sans soumettre le malade à une longue souffrance artificielle produite par le remède. On v

The text on this page is estimated to be only 22.31% accurate

)r ï \ (36») incroyables que pour le laïque* Qu'il fa^se delà
ex]>ériences ptfres, et il sera t^onvaincu ^ jusqu^à révi({eD

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

) (870) dicinalts , qui somineillaiènt pour ainsi dire dans Por
massif, seront portées à un degré merveilleux. Qu'un malade mélancolique,
ayaïit la' vie en horreur, et se sentant pressé par des angoisses
insupportables de tenter le suicide, qu'un {élma^ lade, dis-je , flaire
«eulement pendant quelques momens un flacon (^ntenant.iin grain de la
pou* dre susdite, et après une demijiéure il sera délivré du démon qui
semblait le posséder, et son. iiumeur redeviendra semblable à celle d'un
homme qui a l'esprit sain. , Quel médecin raisonnable pourrait donc eu'^
core persévérer dans l'ancienne opinion erronnée c\x\p les effets des
substances médicinales se rèi glent seulement d'après la quantité de leur
poi^ matériel,, de façon qu'une dose d'un grand pçid^ produit ungrand effet,
qu'une a utre d'un plus petit poids opère déjà moins , et qu'ifne dose
d'un'con-^ tenu esçirémement petit ne fait aucun effet, quell^ que soient
leurs préparations? Toutes ces obsè- ^ vations, dont no^s aypns parlé
précédemiiiéfit, ^insi qiie toutes les. autres expériences semblables ^jie
doivent-elles pas nous convaincre Jltstementdu contraire; c'est-à*dire>
que. lessuhstances ,. médicinales n'opèrent d'une manière plus parfaite et
plus active qu'à mesure que lepjrs^brcês immatériellfs -et dynamiques., qui
sommeillaient daiis l'état ms^sif , sç développent i^avantage au moye% ;.
d'unç préparation convenable, telle qu'elle se fait .S. ■ 1 1 :i 4' é. 4 .P^ î! ï

(371) pour l'usage homœopathique? Or, ce sont ici justement les préparations les plus parfaites qui contiennent la moindre portion du matériel de la drogue primitive* Déjà les forces physiques des corps soi-disant matériels nous offrent un résultat semblable; elles nous montrent, dis-je, que ces substances, que nous nommons matières mortes , renferment beaucoup de facultés qui ne demandent qu'à être dégagées et délivrées de leurs liens , pour manifester une activité immense, même dans la plus petite quantité. — Voyez cette masse de glace couchée devant vos yeux : elle ne vous semble qu'une substance inactive; mais la chaleur venant à la faire fondre, et le calorique étant par là dégagé y elle se résoudra en d'innombrables particules d'eau qui se disperseront çà et là , et qui , conjointement avec la chaleur, inspireront la vie et des forces aux germes d'une infinité de végétaux, et seront la cause de leur merveilleuse